

CAMILLE MAUCLAIR

LES COULEURS DU MAROC

Bibliothèque Maison de l'Orient



169994

ÉDITIONS
BERNARD GRASSET
61, RUE DES SAINTS-PÈRES
PARIS (VI^e)

Tous droits de reproduction et d'adaptation, réservés
pour tous pays, y compris la Russie.
Copyright by Editions. Bernard Grasset, 1933.

A
M. LUCIEN SAINT
A QUI LE MAROC DOIT TANT
EN TÉMOIGNAGE
DE RESPECTUEUSE GRATITUDE

LE PRÉLUDE DE TANGER

J'ai traversé nuitamment l'Andalousie. Au bord de la baie que domine le roc de Gibraltar, dans la matinée rose et la brise marine je flâne sur les placettes de la gentille Algésiras. C'est ma dernière vision d'Espagne avant de prendre le bateau qui me mènera vers ce qui me hante, ces cimes vaporeuses là-bas, et cette race dont je désire scruter l'énigme depuis les jours où, sur les terrasses de l'Alhambra et en respirant les roses du Généralife, je songeais à sa magnificence morte et à son exode définitif vers le sud. Ni l'abrupte forteresse anglaise, ni les antiques légendes des colonnes d'Hercule ou de l'Île de Calypso, ne me détourneront de cette pensée obstinée. Après un brutal embarquement de brebis et de béliers jetés en tas plaintifs sur l'avant du vapeur, la cloche sonne, et nous glissons au long des jetées, gagnant une mer saphirine et presque immobile. C'est à peine si un

peu de houle, au milieu du détroit, entre Atlantique et Méditerranée, m'avertira que je viens de passer d'un monde à un autre : et bientôt, de la brume lumineuse et chaleureuse, le surgissement des profils du mont Calpé et, au ras de l'eau bleue, la ligne dorée des môles et des maisons de Ceuta me diront, mieux que la sirène, la fin de l'innocente traversée. Mais déjà un dernier regard sur l'Europe à peine quittée me la fait paraître infiniment éloignée : je ne me retournerai plus, j'ai commencé de changer d'âme.

La petite ville, allongée sur son isthme jusqu'aux pentes fortifiées de l'Acho, me semble riante avec son port animé, ses hôtels blancs, ses coteaux boisés, mais elle est toute espagnole et, sans m'y attarder, je prends le car de Tétuan. Il s'engage sur une route avec d'admirables échappées sur la mer, puis celle-ci disparaît, et c'est alors l'entrée dans cette montueuse et triste zone où des fortins, des postes de soldats en khaki, donnant au mot protectorat un sens un peu ironique. Apre pays, quasi-désertique, sableux ou rocheux, où les régiments d'O'Donnel, de Prim et de bien d'autres généraux n'ont cessé de se battre durement depuis soixante-quinze années, et qui reste un pays de guerre, d'embuscade, de qui-vive, le Riff redoutable dont je gravis lentement les défilés et les cols, entre les falaises sombres et des broussailles monotones. Quelques

maisons, quelques fabriques, de rares vergers sur les pentes incultes, quelques passants et véhicules nous croisant à peine : impression triste, pénible presque, à mesure que le soleil commence de descendre derrière les hautes cimes riffaines s'éta-geant sur un ciel de plomb. Est-ce là le Maroc? Je réprime cette bouderie puérile et me résigne aux montées, aux descentes, aux secousses, au jalonnement des bornes kilométriques, jusqu'à l'approche plus aimable, plus fleurie, de Tétuan. La voici sur son plateau, au-dessus de ses oliveraies, avec ses murs et ses bastions crénelés. Je sais que je ne la verrai pas, et que la courte halte se fera non dans la ville arabe, mais dans le quartier neuf et banal de la ville basse avant de continuer vers Tanger. Mais au dernier détour de la route, dans un rais de soleil horizontal, contre un mur où se creuse l'arceau d'une fontaine de mosaïque, je vois quelques formes de femmes drapées de voiles verts et mauves où brillent des bijoux d'argent et des yeux noirs, et, auprès d'elles, quelques hommes aux blancs burnous dont les dents et les prunelles luisent dans des faces fauves, et je tressaille, car c'est ma première rencontre avec Eux, les êtres d'une autre race, ceux que je suis venu chercher!

Je n'ai fait que les croiser dans la poussière d'or, mais cela a suffi pour aiguïser en moi la curiosité de l'énigme devant ce groupe aux teintes d'arc-en-ciel...

Laissant derrière lui une marmaille criarde, vêtue de guenilles et coiffée de fez rouges, le car rentre dans les montagnes, au cœur du massif des Quadras, dans le même paysage hargneux et stérile où s'échelonnent des postes, où nous longeons des oueds desséchés, et les kilomètres se succèdent, et le crépuscule se présage et les ombres s'allongent. A un arrêt des policiers bottés, moustachus, avec un attirail de mousquetons et de gros parabellums, nous importunent : la zone du peu enviable protectorat espagnol est franchie. La route encore, interminable, puis un nouvel arrêt et de nouvelles paperasses et fouilles soupçonneuses : la zone internationale cette fois. Quelques tuileries, des oueds dont les flaques miroitent sous le ciel blême, des landes, et soudain un souffle venu de la mer retrouvée. Tanger est proche. J'y atteins à la fin du jour et, sur le port, dans un tumulte de porteurs et de klaxons, une voiture d'hôtel m'emporte, grimpe une rue, traverse une grande place pleine d'un grouillement indistinct, me dépose à l'entrée d'un patio donnant sur des jardins. Je suis las, je crois que je ne chercherai à rien voir ce soir, ni la ville, ni les êtres. Mais brusquement j'entends un tel hourvari que je sors, à peine entré, pour tâcher de comprendre. Et j'ai la sensation saugrenue d'être en enfer.

En face des pelouses vertes qui précèdent mon hôtel, de l'autre côté d'une avenue en pente, s'ou-

vre une sorte de cour ou de caverne de tuf, et elle est pleine de spectres noirs qui se bousculent, s'interpellent avec des cris rauques et de subites fureurs, agitant des loques, se courbant sous des sacs : d'autres spectres, qui sont peut-être des femmes, se provoquent en tendant des mains griffues au bout de poignets secs et noueux comme des tisons, où cliquettent des bracelets. Tout cela est noir, et noir sur noir, un amas sordide et convulsif de blocs de ténèbres qui se dissocient et se coagulent, et d'où sort une clameur sauvage, aiguë, lancinante, mêlée des braiements d'ânonnés écrasés sous les sparteries gonflées, et du grondement affreux émis par des bêtes insolites dont je ne vois que les têtes au-dessus de cette cohue démoniaque, des têtes de hideuses tortues balancées sur de longs cous laineux. Et ce qui sert de trottoir est jonché d'autres paquets humains qu'on piétine et qui demeurent impassibles auprès de leurs indéfinissables marchandises, cependant que montent, descendent, s'accrochent, s'invectivent inlassablement ceux qui veulent entrer et ceux qui veulent sortir. Sur ce pandémonium d'où explose une redoutable odeur de laine chauffée, de sueur et de suint, achève de mourir adorablement un ciel de jade où s'élève la tour blanche d'une petite mosquée, et qui rend plus intenses encore les ténèbres où continuent de s'entasser et de se quereller, sans possibilité de s'entrevoir, ces hordes de bêtes et d'êtres.

Jusqu'à nuit close je m'attarde, abasourdi, devant cette fantastique estampe, qui représente simplement le marché au charbon de bois, denrée importante en ce pays où l'électricité est partout mais où le gaz n'existe à peu près pas. C'est pour vendre et acheter des sacs de charbon de bois que s'affrontent tous ces démons venus de très loin avec leurs ânes martyrs et leurs chameaux de bât. Quand ils ont assez crié, ils restent là gisants, confondus : et de ma fenêtre je les aperçois encore adossés aux murs du souk, les pieds au ruisseau. Sur Tanger piquée de points d'or, sur l'invisible Atlantique, la lune se lève. Oui, vraiment, il m'a suffi de franchir un peu d'eau bleue pour être dans un autre monde.

Au réveil, entre les eucalyptus, je vois la mer, le golfe serti dans les monts roses, le port et sa jetée inachevée, le profil blanc du quartier de la Kasba, de riants jardins. Peut-être ce site ample et charmant n'a-t-il guère changé depuis le jour où il y a déjà cent ans, le jeune Delacroix y débarquait avec son ami de Mornay pour y espérer comme moi la révélation de formes inconnues. J'entends un piétinement dans la poussière : c'est celui des ânes gris et des chameaux squameux et bruns qui descendent en file vers le marché du Grand Socco, escortés d'Arabes aux pieds nus,

drapés de haillons, et de mouvants ballots de lainages ternes surmontés de vastes chapeaux kabyles ornés de tresses et de pompons de couleur. Je refoule en souriant le souvenir de l'Exposition Coloniale, car, après tout, ce que je vois est « en vrai », et je suis la multitude jusqu'à la place. Son décor de maisons est banal, mais elle est pleine comme une ruche, et je suis encore moins assourdi par le bavardage guttural et les cris suraigus que grisé par l'intense lumière exaspérant toute la gamme des blancs. Sur ces blancs accumulés, piquetés des points noirs et rouges des crânes et des fez, l'ombre de quelques arbres festonne des reflets de feuilles, et quelquefois un burnous est traversé de rayures brunes. Tout cela bouge, se frôle, se tasse, se détache et se rassemble en un incessant remous d'étoffes aveuglantes d'où s'élève une clameur continue, comparable au crissement de milliers de cigales dans un été torride, et ma première impression est celle d'un anonymat indéchiffrable, d'une collectivité plus animale qu'humaine, à croire que je ne pourrai jamais distinguer un visage d'un autre. Peu à peu, cependant, je parviens à discerner le blanc jauni des laines du blanc nacré des haïks de mouseline ou de soie, et, dans toutes ces draperies, mon regard précise des formes. Je ne parle pas des femmes, dont je ne saurai jamais rien qu'une sorte de cloche faite de serviettes-éponges portées sur des babouches de cuir jaune et surmontée de

deux yeux farouches et d'un peu de front basané, marqué d'une croix de teinture bleue. Encore ne vois-je même plus ce fragment de visage sous les énormes chapeaux des vendeuses accroupies devant les pains ronds ou les éblouissantes natures mortes de tomates, de légumes et de fruits qu'elles étalent sur une serpillière : et de l'ombre de ces boucliers coniques sort un boniment monocorde émis par des lèvres invisibles. Mais les hommes ! Les hommes debout sous le soleil, quelle beauté !

Tout à coup je comprends l'Antique ! Je croyais le connaître un peu : je l'ignorais. Ce que j'avais admiré sur tant de socles dans les musées de Rome, de Naples ou d'autres villes d'Europe, ce n'étaient que les spectres décolorés et figés des radieuses réalités vivantes dont ma stupeur est entourée. J'ai émigré dans une nation de statues, et de statues rendues à leur véritable existence. Jamais au Capitole un sénateur n'a porté sa toge patricienne avec plus de gravité et de noblesse que cet Arabe qui, près de moi, offre quelques dattes sèches : le pli qui, de son épaule, tombe obliquement jusqu'à ses chevilles, les plis transversaux qui s'étagent sur sa poitrine et rejoignent l'autre hanche, sont purs comme les sculptures doriennes. Et tous sont ainsi ! Auprès de ces étoffes et de ces chairs cachées dont la vie renouvelle à chaque seconde les plus belles combinaisons plastiques, le marbre et le bronze me semblent dérisoires et morts,

et je comprends la note griffonnée par Delacroix :
« Rome n'est plus dans Rome, elle est ici ! »

Encore ne suis-je point en présence des plus nobles types, en cette ville internationalisée. Quelques visages aux nez fins, aux longs yeux voluptueux, aux bouches délicates dont la vive rougeur s'ouvre sur des dents étincelantes, me font pressentir une aristocratie berbère vers laquelle j'irai bientôt. Mais il y a beaucoup de faces brutales et boutonneuses, et de grands diables de nègres en chemises roses, et des paysans camus, et des juifs aux calottes noires, crasseuses comme leurs barbes, et des enfants que tourmente l'ophthalmie, et qui mendient en piaillant autour des acheteurs et des éventaires misérables que frôlent de vieilles autos et au-dessus desquels des chameaux balancent leurs têtes reptiliennes. Je m'approche, avec la crainte de la vermine, d'un cercle, au centre duquel un conteur vêtu de bleu gesticule et déclame en brandissant ses mains sèches, en révulsant ses prunelles dans des sclérotiques laiteuses, et plus que lui m'intéresse, au-dessus des ballots de linge d'où sortent des pieds violacés et poudrés de poussière, la série des faces attentives que dilate un rire brusque, que couronnent les crânes noirs et rasés dans la crème des turbans étreignant les tempes. Un efflanqué au rictus diabolique me met sous le nez un serpent jaune qui ressemble à une courroie mouillée, et je me détourne avec dégoût en jetant une

piécette dans la sébille obstinément tendue. Plus loin se trémoussent des saltimbanques en oripeaux violents, des êtres au sexe ambigu qu'excite, en heurtant des crotales, un gamin vêtu de citron. Un porteur d'eau demi-nu entrechoque ses tasses de cuivre. Il est troussé jusqu'au haut des cuisses, et elles sont de bronze mordoré, musclées, nerveuses, d'un galbe admirable — un Donatello. La pesante outre de peau suintante et velue boursoufle le torse de l'homme que vêt à peine un sayon déchiré, et dont le visage impassible semble couvert d'un duvet de prune mauve. Un remous m'en écarte; une cavalcade d'ânes, de ces infortunés bourricots dont le Maroc est l'enfer, dont les sangles agrandissent les plaies sanguinolentes où pullulent les mouches et que pique férocement, de la pointe d'un roseau, un drille éructant le « Balek! Balek! » que je devrai si souvent entendre, et aussitôt après lequel on est bousculé sans merci, plus impérieux encore que le klaxon du mufle européen auquel il faut obéir sous peine de mort. Les ânes disparaissent sous les couffins bombés de briques et de charbon de bois. Midi s'approche. Les odeurs se renforcent sous le ciel de feu, odeurs de légumes aigris, de sueur, de laine rissolée, de graisse de friture, de bien autre chose encore et, heureusement, de cette exquise menthe fraîche dont le parfum domine tout. Le vacarme devient insensé. Je glisse dans du sang de poulet et des écorces de pastè-

ques, je veux sortir de cette cohue, je me heurte à mes charbonniers d'hier, je les trouve moins fantastiques qu'à l'heure des ténèbres, mais assez sataniques encore avec leurs rires blancs dans leurs masques de suie; et je regagne avec délice l'ombre, les fleurs, la fraîche salle à manger de mon hôtel.

Après le déjeuner, je renonce vite à flâner vers le port et dans le quartier moderne de la ville basse : le Petit Socco est banal, et encombré de cafés banals, de boutiques de bimbeloterie et de cartes postales, de gens hétéroclites qui sirotent leur tasse en suçant des cigares nauséabonds, Espagnols, rastas, peu de Français, du genre « moyen », et des Anglais qui sont là comme chez eux, hivernant volontiers dans ce climat salubre. Beaucoup de changeurs et d'enseignes multilingues, une grande mosquée d'assez vilain goût, dépaysée parmi les maisons neuves, des batteries de canons-mastodontes, une église de franciscains en face d'un magasin de nouveautés, une aimable promenade tracée au bord de l'eau : tout le disparate d'une vieille cité défaite, refaite, mal rajustée par des gens d'affaires, et où des pachas spéculent sur les villas de quartiers neufs, vers ce plateau du Marchan encore à demi planté, qui pourra être agréable par ses vues sur la ville, la

montagne et le cap Spartel. Je préfère chercher le souvenir de ce qu'ont pu voir Delacroix, et même encore Henri Regnault et Fortuny, dans les ruelles malaisées qui grimpent vers la Kasba, au long de l'antique enceinte crénelée. Du temps du premier de ces artistes tout au moins, Tanger n'était que ce nid de corsaires avec cinq ou six mille habitants entassés derrière ces murailles creuses qu'ont écornées, selon les vicissitudes de l'histoire, les boulets portugais, anglais, en attendant ceux du prince de Joinville. J'y atteins dans la clarté et le silence, voyant descendre à ma rencontre, avec majesté, quelques statues en marche balançant les plis magnifiques de leurs toges immaculées. Il n'y manque, pour m'évoquer le Sénat Romain au Forum, que la bande de pourpre; mais la note de couleur n'est point absente, car le haïk un peu écarté sur la poitrine laisse voir un bout de caftan brodé, orangé, incarnadin, gris tourterelle, vert nil ou vieux rose, choisi avec une parfaite sûreté du goût établissant un rapport d'une subtile saveur avec les blancs et la terre de sienne brûlée du visage et des mains. Un de ces êtres est adossé à un mur jaspé de fonduosités, et le flamboiement de ses blancheurs est cerné par une puissante ombre d'indigo pur.

De ces joies optiques je pressens que ma friandise sera comblée et ne se rassasiera pas. La porte de la Kasba est massive, surbaissée et sans ornements superflus : vraie porte de repaire, que flan-

quent les batteries tournées vers l'intérieur du pays, et qui me mène à une place morne qu'entourent des prisons, une vieille trésorerie à arcades avec colonnettes et coupole, un portique précédant trois petites nefs et dont quelques chapiteaux, pris on ne sait où, sont italiens. Cette place, c'était le méchouar du sultanat, le lieu des prises d'armes; et au fond d'une sorte de corridor, il y avait le palais du sultan, où l'on fabrique maintenant sous nos auspices des tapis berbères. Ce sont les Riffains du dix-huitième siècle qui l'ont aménagé lorsque les Anglais ont dû quitter la place devenue intenable, en faisant sauter leurs redoutes et le môle qu'ils avaient entrepris. Les mosaïques du patio et de son bassin central ont le dessin et le coloris particuliers aux ouvriers de Tétuan. Les colonnettes de marbre, les arcs en fer à cheval, les stucages ciselés, les poutres peintes des plafonds, les frises à stalactites me rappellent Grenade, mais modestement. Il n'y a plus d'eau chantante, plus de jardins, les appartements des femmes sont des antres vides et noirs. Du côté opposé, au delà d'un tabor de soldats espagnols et d'une batterie menaçant le large, auprès d'un petit marabout à coupole, une admirable vue sur Tanger et l'Océan — blanc sur bleu, avec des rehauts vieil or — me dédommage de la tristesse, des souillures, des désuétudes de ce quartier-vigie qui n'est plus qu'une curiosité pour touristes et ne m'émeut point. J'en redes-

cends par la plus compliquée dégringolade de masure et sur le cailloutis le plus cruel, importuné par de tenaces marmots barbotant dans un ruisseau fétide.

Et je crois que j'ai tout vu de cette ville qui se soulève d'un jet puissant au-dessus de sa baie aux belles formes, qu'un urbanisme moderne essaie d'épandre avec ordre vers la campagne, qui, dans les ruines de son passé, cherche un avenir probable mais ne pouvant être que commercial. Sa position stratégique à l'entrée du détroit la vouait à cette internationalisation mettant fin à de séculaires jalousies et lui imposant ce caractère de caravansérail ambigu, de fausse porte du Maroc, qui m'empêche confusément de l'aimer malgré son paysage et le doux jardin où je me repose ce soir. Mais la foule m'a frappé. J'en ai senti le premier contact violent et fascinant. J'ai été mêlé à une humanité nouvelle, dont je ne sais rien que la joie de mes yeux.

Demain, j'irai l'interroger dans sa plus vraie patrie du sud.

LES BLANCHEURS

(RABAT ET SALÉ)

Pendant des heures, un train d'ailleurs confortable m'a mené un peu paresseusement à travers un paysage sablonneux, des landes de fougères et de palmiers-nains, des oliveraies, entre de lointaines montagnes bleues et, à ma droite, parfois, la mer, avec quelques bourgs assez riants comme Arzila et El Ksar el Kebir, espagnolisé en Alcazarquivir : pays d'apparence fort paisible, où l'on s'est pourtant battu farouchement pendant des siècles, et après lequel, à Arbaoua, je suis entré en zone française, aussitôt plus cultivée, assez riche même dans la monotonie de son bled. Le détour par Petitjean et Knitra, où l'Atlantique m'est réapparu, ne m'a permis d'atteindre qu'au déclin de l'après-midi le pont et le tunnel débouchant dans la gare ultra-moderne de Rabat. L'auto qui m'emporte à travers des quartiers neufs que je ne veux pas voir me conduit

à l'extrémité de la ville où mon hôtel est en face des Oudaïas. Là je regarde, et cela suffit; quelques minutes d'installation impatiente, et j'ai gagné la place. Je sais quel bonheur m'est promis.

Devant moi se développent sur une pente les longs et puissants remparts bastionnés et crénelés de la citadelle que bâtirent il y a près de huit siècles les hommes qui, sur l'ordre de Yakoub el Mansour, fondèrent Rabat, sur le modèle des « ribat », des antiques forteresses sahariennes du moyen âge. La sévérité almohade donne à cette enceinte de guerre le caractère des défenses romaines et des défenses féodales : le soleil en a fait un admirable poème de nuances safranées et rosées, mais la porte monumentale, énorme, a gardé la couleur du sang séché. Elle est aussi majestueuse que celle de la Justicia, à l'Alhambra de Grenade, et d'aspect plus redoutable encore. Une inscription coufique s'enlace à son arc empli d'une ombre froide et profonde où je pénètre, avide de trouver les jardins. Mais je me ravise, l'heure de leur clôture étant trop proche, et je me borne à aspirer l'odeur délicieuse qui m'en parvient sous les voûtes qui y conduisent, et je me dirige vers une rue montante, bordée de modestes maisons. Elles ont, je le sais, été bâties sur les ruines du château-fort, dont il n'y a plus que quelques souterrains, et la formidable porte que j'ai franchie ne protège plus rien que l'existence paisible d'un hameau blanc.

J'avance lentement dans une adorable symphonie de nuances roses et d'ombres légères, couleur de myosotis, car c'est le moment où les rayons horizontaux irisent les blancheurs des crépis. A ma droite, quelques boutiques minuscules, à ma gauche des murs aveugles, avec un judas grillagé de loin en loin. Une étroite ruelle descend et se perd. Vers le ciel monte le minaret quadrangulaire d'une mosquée : une de ses faces est en laque de garance, l'autre est teintée de lilas. J'ai vu bien des magies de la lumière, jamais celle-là, paradoxale et follement belle. Des enfants jouent au milieu de la rue ; leur peau foncée fait valoir la magnifique mélancolie de leurs yeux et l'éclair de leurs dents, sur leurs crânes rasés sautille l'unique mèche dont le crin noir est natté, et ils sont vêtus de vert pistache, de bleu ciel, de jaune, d'écarlate. Ils voltigent comme des oiseaux des îles dans une volière. Contre les murs des hommes sont adossés debout, ou accroupis, confondus presque avec le pisé et la chaux, muets, d'une immobilité totale. Quelques larges modelés beiges indiquent seuls les volumes de leurs formes sculpturales d'où toute vie semble absente. J'apprends déjà qu'un Maure n'est point seulement un ami du silence, mais que le silence est la matière dont il est fait, et qu'il crée autour de lui une taciturnité irradiante. Un de ces êtres impassibles se détache pourtant, et se dirige, tenant un étroit tapis rouge, vers la mosquée au minaret

de laquelle j'ai vu monter un pavillon blanc signalant l'heure de la prière. Je suis l'homme jusqu'à un recoin où s'ouvre une porte en fer à cheval, sur de l'ombre. Je m'arrête, comme il sied, à quelques pas de l'endroit défendu au roumi que je suis : mais, au delà des babouches laissées au seuil, je discerne quelques fidèles qu'éclaire déjà une lampe suspendue, et qui ne seraient que des blocs inertes sans les profils ardents, aquilins et purs, qui contemplant l'invisible. Ils se prosternent, et ce ne sont plus que des étoffes écroulées que frôle une lueur, et je m'éloigne avec une déférence mêlée d'un peu de crainte.

Au bout de la rue, un auvent de tuiles vertes, qui deviennent, à cause du jeu des reflets, presque turquoises, protège une petite fontaine dont le chantonnement est le seul bruit de ce lieu désertique. Un passage coudé me conduit à une esplanade herbue où se dresse le mât d'un sémaphore, et je m'avance jusqu'à ce point extrême des Oudaïas. Je suis dans un des plus beaux lieux du monde.

Devant moi, à trente mètres au-dessous de ce rocher, l'Atlantique s'étend sous le firmament crépusculaire, et ses vagues violentes se brisent en grondant à la pointe d'un môle. Tout est empli du souffle puissant des eaux qui avancent concentriquement dans l'estuaire de Bou-Regreg. Le fleuve, si je me penche sur le parapet à droite, m'apparaît violacé entre les sables d'or et ser-

pendant entre les collines et des remparts jusqu'au fond de l'horizon opposé à la mer. Je ne vois pas les ponts modernes, construits assez loin dans l'intérieur, et que me dérobent une échauquette, des arbustes, le contrefort d'une vieille batterie : et je discerne seulement le va-et-vient incessant des canots et des bacs qui échangent les denrées et les gens d'une rive à l'autre. Mais, là-bas, au delà de sa plage, Salé tout entière, sur sa légère éminence, est devant moi. L'heure rose est déjà passée, et pour cette zone de l'immense paysages est venue l'heure des tons froids. Je vois une ville d'ivoire, pareille à celles que montrent les miniatures persanes, une ville ciselée dans un long morceau d'ivoire candide, et dont les étagements cubiques s'élèvent avec une graduation parfaite jusqu'à un minaret la dominant toute. La jouissance que ce chef-d'œuvre de géométrie peut offrir à l'esprit est indicible. Je ne sais si ce que je vois est réel : comment l'exprimerais-je ? Je demande grâce dès maintenant pour l'imperfection, la carence verbale d'un texte où un passionné de la couleur aura osé tenter de traduire avec de l'encre une féerie polychrome, d'un texte où il redira cent fois le mot « blanc » parce qu'en effet tout est blanc, mais d'un blanc inouï où se joue un invraisemblable arc-en-ciel. Je suis dans le royaume des blancheurs jamais tout à fait blanches, et je manquerai toujours de mots. Peut-être seront-ils moins pauvres, moins avares d'eux-mêmes.

mes, si j'essaie de définir la combinaison de plans et de lignes qui unit ici les eaux marines aux eaux du fleuve en un concentrique conflit, en un éventail frangé d'écume, au pied des deux cités rivales qu'elles caressent, et dont résultent des ellipses pures, indéfiniment prolongées, s'engendrant et s'opposant comme ces entrelacs compliqués des stucs arabes où l'œil se perd dans le plaisir abstrait d'une musicalité figée, sans naissance ni but...

Je m'oublie dans la considération du site, vacant de toutes pensées, seul dans la clarté déclinante, seul jusqu'à ce que s'avance, sur l'esplanade, une ombre. Un Arabe lent est survenu, et le voici qui reste debout contemplant l'Océan. Qu'il m'ait aperçu ou non, peu importe : je n'existe pas pour lui. Avec sa longue robe de laine et sa capuce, il m'évoque un religieux d'Assise. Il ne fait pas un geste. Peu à peu, dans les ténèbres qui s'amoncellent, en valeur sur la mer, sa silhouette blanchâtre est celle d'une « pierre levée » de plage bretonne. Puis il devient presque immatériel, spectral. Quelques points d'or et d'argent, un feu pourpre, commencent de briller dans Salé. Je retransverse sans bruit l'espace d'herbe feutrée. Je me retourne. L'homme n'a pas remué. Et je regagne la ruelle. Maintenant elle est emplie d'une lividité bleue, où d'autres fantômes sans densité, sans épaisseur, des étoffes flottantes et vides de corps, viennent à ma ren-

contre. Le minaret monte, améthyste, dans un ciel pervenche. Le paradoxe chromatique de la nuit vaut ici celui du jour. Un mystère émane de ces passants qui ne pensent rien. Quand je les frôle, les plis de leurs burnous font le petit bruit mou des ailes de la chauve-souris. Je suis vêtu de gris clair, mais ils restent si clairs dans l'obscurité qu'auprès d'eux je parais opaque et noir. J'en ressens de la gêne, et je suis hanté du vers de Mallarmé voyant en nous « la triste opacité de nos spectres futurs ». Mais pourquoi ne point me délester ici de toute souvenance littéraire, de toute pensée européenne? Je les traîne encore, à peine survenu, mais je sens que je les quitterai et elles me semblent déjà absurdes. D'une baie grillagée me parvient, avec des rires féminins, un parfum de menthe et de thé vert. Je m'engage sous l'arcade colossal et lugubre de la porte, et je dois me ranger pour laisser passer des cavaliers invisibles, et des moutons que je devine à leur odeur, à leur contact spongieux contre mes jambes. Retrouver les fanaux de la place, le confort du dîner, m'est presque pénible, au sortir de ce petit monde mélancolique, comme si je revenais d'un pays étrange où j'aurais déjà assez vécu pour être déshabitué de tout...

Au matin, mon premier regard est pour un petit marabout dont le dôme se profile sur la

mer, et qui est, dans l'herbe de la falaise, environné de pierres tombales musulmanes, de modestes pierres fichées dans le sol, sans clôture, sans inscriptions, si absolument anonymes qu'on se demande comment peuvent les reconnaître les quelques femmes mauresques qui leur rendent visite, et s'asseyant paisiblement parmi les sépultures. Je ne vois qu'une faible partie de ce cimetière qui sème ses cailloux funéraires jusqu'au trottoir de l'avenue : tout le reste m'est caché, s'échelonnant sur les pentes opposées qui dévalent jusqu'à l'Océan que mon quartier surplombe. Il y a des milliers de ces pierres à la base de la forteresse des Oudaïas dont m'attire le bastion, presque écarlate à cette heure. Et cette fois je me dirige vers les jardins.

Je sais qui les a créés. C'est l'homme dont je dirai, une fois pour toutes, qu'on l'appelle partout et à tout propos « le maréchal », avec un accent indéfinissable de piété, de confiance et de déférence un peu craintive, comme s'il allait surgir et demander brièvement où l'on en est. Quand Rabat a été choisie pour le siège de la Résidence française, il n'y avait plus, dans la redoutable enceinte, que des décombres, et autour d'elle la cité achevée par Yakoub el Mansour, devenue une vague succursale de Salé, se mourait. Ce n'était, malgré les efforts des sultans alaouites que Salé la neuve, méprisée par l'ancienne : on se haïssait d'une rive à l'autre. Dans le « Ribat »

qui avait longtemps servi de forteresse pour garder l'entrée du fleuve, les guichs des Oudaïas avaient campé, puis les féroces Andalous chassés d'Espagne et devenus pirates, et avec le temps leurs casernements mêmes s'étaient effondrés. Il n'y avait plus, à notre entrée, qu'une espèce de fondouk informe où nos soldats parquaient chevaux et mulets. Le maréchal a donné un ordre. L'admirable architecte et urbaniste Tranchant de Lunel l'a exécuté. Et, pendant que nous nous battons contre l'Allemagne, les mosaïques brisées ont été refaites, un jardin s'est formé, un musée s'est ouvert, une merveille est née. L'homme de génie qui, dans la tourmente, nous avait gardé le Maroc, a eu cette coquetterie d'artiste.

Je parcours le chemin de ronde de ces fortifications redoutables, établies sur un promontoire inaccessible du côté de la mer et de la rivière. Dans les embrasures, entre les créneaux aux merlons pointus, de nombreux canons sont encore en batterie sur leurs affûts de bois, et d'autres gisent sur le sol : des pièces souvent très belles, les unes conquises sur les vaisseaux chrétiens, les autres données par des Majestés européennes, avec des armoiries royales et des devises anglaises, françaises, portugaises, espagnoles. Tout cela a plus ou moins tonné vers le large, aux temps

évanouis. Maintenant, les murs se tapissent du velours nacarat et violacé des bougainvilliers, et mes regards plongent dans un puits de verdure. J'y redescends. Le matin est divin ici. J'y retrouve, sous un ciel fluide, presque incolore, l'enchantement léger de l'Alcazar et du quartier Santa Cruz de Séville, des patios secrets de Cordoue, de l'allée d'eau du Generalife grenadin. Des pergolas s'allongent, des bananiers inclinent leurs feuilles au-dessus des parterres où scintillent d'in vraisemblables roses et des bassins de faïence où le ciel renverse l'image de son suave abîme. Tout est ordre et beauté, luxe, calme et volupté, dans ce morceau d'Eden inclus dans de sanglants murs de forteresse et de geôle. Au centre se dresse la tour massive qui dut être une demeure-donjon pour le chérif, puis une école où les pilotes des corsaires apprenaient leur métier, puis une caserne de soldats Oudaïas et de gardes nègres. Le maréchal en a fait un musée d'art musulman, où j'entrerai tout à l'heure. Mais je n'ai pas le courage de résister à l'invite du café maure qui, dans un angle, sur une ancienne courtine, aligne ses nattes et ses tables peintes en bleu. Des hommes-statues sont accroupis là devant leurs verres de thé, quelques-uns avec des barbes blanches, de graves figures de prophètes débonnaires encadrés dans la mouseline diaphane. D'un pavillon sort une musique grêle, au timbre aigu et au rythme monotone.

A ce rythme semble répondre l'incessant claquement de bec des cigognes partout posées sur les cimes. Parfois l'une vole lentement dans la lumière, planant sur ses ailes candides aux pointes noires, et allongeant derrière elle la double branche de corail de ses pattes. De la ville vient une vague rumeur. Je ne vois que l'eau azurée du fleuve; une zone de sable, et Salé qui, à cette heure-là, est de la couleur d'une rose-thé. Le cadre restreint d'où je la découvre me fait admirer plus encore l'harmonie parfaite de sa proportion, l'impeccabilité de son épure si nette sur le firmament, sa finesse de netzuké, la ciselure de ses cubes en relief et de ses terrasses plates soulignées d'ombres rectangulaires. Longtemps je m'attarde devant cette ville-joyau posée entre l'Océan et le vide céleste, ne pensant à rien, et tellement heureux de ne penser à rien que l'idée même du bonheur ne m'est plus perceptible...

Pourtant, au musée où j'entre enfin, et que je visite en compagnie du conservateur, Jean Baldoui, qui est un peintre de talent, le souci de l'art renaît en moi, presque automatiquement. Mais je sens que je suis bien moins poussé par la curiosité esthétique que je n'obéis à un réflexe provoqué par ce mot de « musée » qui me promettait, dans tant de villes, une joie réelle complétant la vie. J'ai déjà presque oublié — et je le constate avec saisissement — ce qu'en Eu-

rope on appelle l'art. Ici, la nature et les êtres sont tout. Il y a cependant un art, par lequel ces êtres ont traduit l'éternel instinct d'extériorisation ornée de la créature humaine. Mais à peu près aucun de nos moyens de comparer et de juger ne vaut devant ce qu'ils produisent : ni statues, ni tableaux, ni représentation directe de l'homme, de l'animal ou de l'objet, ni paysage, ni perspectives, ni expression du sentiment : l'inverse de notre anthropocentrisme et de notre désir de saisir ce qui nous semble le vrai : ce que notre religion a ordonné à nos artistes, la figuration du Divin à travers nos formes, leur religion le défend aux islamiques. Rien que les subtiles combinaisons, strictement abstraites chez les Berbères, plus fantaisistes chez les Arabes, d'une géométrie qui rejoint la musique par l'ordonnance mathématique des lignes et du caprice lui-même : rien que des allusions stylisées à quelques éléments de nature devenant presque méconnaissables : une limitation au décoratif tout pur. J'ai déjà dû, à Cordoue et à Grenade, m'adapter à cette conception. Ici, je suis sur la terre où elle est née, ou tout au moins où les Arabes l'ont apportée depuis la Perse pour la mêler à la sévérité Berbère, et d'où elle est passée dans l'Andalousie conquise pour revenir quand celle-ci a été reperdue.

Pour nous, devant cet art, si nous conservons le mot avec des restrictions mentales, il ne s'agit

plus que d'un plaisir sensuel, car tout le reste nous en demeure énigmatique, et nous ne saurions comprendre si même il y a à comprendre. Nous ne pouvons que jouir et nous étonner. Mais que ce plaisir peut être raffiné! Dans cet ancien palais aux belles salles, savamment restauré et endommagé, j'éprouve de rares satisfactions optiques et tactiles. Ces tapis de haute laine, combien leur matière est plus séductrice que nos toiles enduites de graisses colorées à propos desquelles nos peintres sont si orgueilleux d'ergoter sur la qualité de leur pâte! Les uns, inspirée du bled en fleurs, sont d'une polychromie éclatante et insaisissable : les autres, et surtout les Chichaoua, sont d'un seul ton puissant avec, au centre, un unique motif. Qu'ils soient à points tissés, à points noués, à poil ras, qu'ils-surprennent par leur luxuriance et leur grâce ou qu'ils gardent quelque chose d'âpre et de sauvage en leur sobriété voulue, tous sont admirables. Je n'ai pas moins de joie devant les poteries et les bois qu'ont travaillés des ébénistes et des émailleurs experts, prodigieusement patients dans la réalisation technique, devant les bijoux ciselés, les armes, les brocarts d'or et de soie : c'est un délice que de toucher tout cela, dû à des hommes qui, depuis mille ans, ont constitué une tradition et ont eu le sens profond de ce que peuvent recéler de beauté la céramique, le métal, la laine, le cuir, et la gamme merveilleuse de leurs

teintures végétales donnant certains jaunes, orangés, incarnats et verts d'une qualité unique.

Je m'arrête devant les longues ceintures brochées dont l'envers et l'endroit présentent un double décor, devant ces vastes divans où se déroule un poème de broderies aux strophes alternées, et ces coussins pareils à de lourds boucliers, et ces sièges de parade où trône la poupée d'une fiancée-idole peinte, hiératique, éblouissante et barbare, vouée à l'immobilité rituelle durant plusieurs jours de fête nuptiale avant d'être livrée à l'homme qu'elle ne connaît pas et qui ne la connaît pas. Toutes ces splendeurs reposent dans le silence de ces pièces imprégnées de l'odeur du cèdre et du santal qui m'enivre légèrement et que je retrouve dans le pavillon voisin, adossé parmi les fleurs à la muraille guerrière. Là, ressuscitent, par l'initiative du maréchal, les arts indigènes. Dans l'anarchie marocaine, l'insécurité les tuait lentement : puis, notre venue a créé un nouveau péril, l'introduction de notre pacotille, le désir affecté par les notables de se moderniser, désir naïvement traduit par l'achat de bien des horreurs et le dédain des vieilleries. Lyautey a réappris aux artisans locaux la fierté de l'héritage millénaire. Il a confié non à des bureaucrates, mais à des artistes de France, peintres, lettrés, amoureux d'art, la direction et le contrôle des services convoquant à Rabat, à Salé, à Meknès, à Safi, dans le Zer-

houn, à Fès, les brodeurs, les tisseurs du tapis et de la natte, les ébénistes, les relieurs, les ciseleurs de bijoux et d'armes, les batteurs de cuivre et d'argent, les maroquiniers, les potiers, pour leur donner du travail, leur enseigner la beauté des modèles anciens, former des femmes et des enfants, les préserver de la banale imitation européenne. De cette initiative féconde l'annexe moderne des Oudaïas me montre les heureux résultats, et j'y vois œuvrer quelques jeunes hommes dont le soin minutieux, le silence attentif, le souci de perfection, me font songer à ce que durent être les néophytes du XIV^e siècle dans les ateliers des maîtres florentins.

Mais je suis repris par l'attrait des pergolas fleuries, des murs violets, de la lointaine Salé idéalisée par l'ardente et tranquille lumière, et je ne veux plus penser, et, tapi dans un coin ombreux, il me suffit d'entendre le tic-tac monotone des becs de cigognes posées sur les corbeilles de leurs nids herbus. Oubli de l'heure, de moi-même, oubli, oubli, paix inconsciente, harmonie d'un néant heureux, aspiration de tout l'être à cette volupté de l'immobilité totale qui possède ces rêveurs du café maure, blocs de laine blanche, que je comprends pleinement maintenant, et que j'envie, parce que leur abdication a un sens plus profond que la simple indolence, je le sens, une renonciation mystique libérant l'âme... Matins des Oudaïas d'où toute pensée

semble bannie, que vous m'aurez incité à penser pourtant!

Par des rues détournées, ma flânerie me guide vers le cœur de la ville.

Je suis entre deux murs qui semblent des cubes de neige, qui prennent dans l'ombre la teinte exacte des ombres portées de la neige sur un glacier au soleil, un bleu mauve d'une fluidité extraordinaire. Quand l'auvent d'une porte est réellement peint de couleur bleue, ici il paraît noir : et quand il est couvert de faïences vertes, ce vert est une dissonance presque folle. Là-haut, l'azur du ciel est d'un indigo sirupeux, pesant comme un toit. Le sol est rose et gris. Quand, dans tout ce blanc à contre-jour diapré de reflets, intervient une forme humaine, son mouvement est presque seul à le déceler. On ne l'entend pas. Il n'a pas de consistance, c'est du blanc qui bouge sur du blanc : mais la moindre note de couleur, jaune des babouches, ocre de la face, des mains, des tibias nus, rayure marron d'un burnous, œil velouté et nocturne au-dessus d'un pli de mousseline, prend une importance chromatique inusitée sur le fantôme que je croise et dont je me sens mille fois plus éloigné qu'à Tanger, dans mon premier contact avec « Eux ».

D'une porte ouverte et aussitôt jalousement close à mon approche par une vieille dont j'ai

à peine entrevu la face diabolique, surgissent deux bouquets ronds qui roulent en se poursuivant : des enfants. Ils sont tout ennuagés de soieries brochées, de franges, de caleçons bouffants, amusants et burlesques, bariolés de pistache, d'orange, de framboise ; engoncés dans cette toilette cérémonieuse qui les fait plus larges que hauts, pareille à celle que les décorateurs de ballets russes ont prises dans les miniatures d'Is-pahan et les récits des Mille et une Nuits, ces enfants-bouquets, malicieux, délicieux et criards, courent vers une autre porte où les attend je ne sais quelle Sheherazade dont j'ignorerais tout, car l'huis clouté, se refermant aussitôt, me laisse tout juste apercevoir le visage parcheminé d'une autre vieille bégayant une injure sourde et inintelligible. De nouveau seul dans les blancheurs glaciaires et irisées, je me sens épié, je suis le roumi, le jettatore, celui devant qui l'on fait le vide, et je m'y résignerai. D'ailleurs, j'arrive à une fontaine de carrefour, et je me réjouirai tout à l'aise des zelliges fleurissant gaîment son arceau, et du groupe admirable que forment, auprès d'ânes rosés, deux ou trois porteurs d'outres semblant carbonisés, sur lesquels brillent l'eau, la sueur, et les tasses de cuivre. Un Fortuny... De cet artiste mort si jeune, mal connu et mal jugé chez nous, il me semble que les peintures et les eaux-fortes sont ce que j'ai encore vu de plus pénétrant, de plus véridique touchant ce pays.

Et subitement je passe de la solitude à la cohue, dans la rue Souïka. L'animation d'un de nos faubourgs à la sortie des ateliers peut seule donner une faible idée du tourbillon humain qui me happe et de l'aquilon de clameurs qui s'en élève. Ah! elles se sont mises à marcher, mes statues vivantes! Et elles courent, même, dans un tumulte. Ou l'Arabe est immuable et muet, ou il est véloce et volubile. Rejeté de côté, et souvent poussé aux murs de la voie sans trottoirs, j'évite en riant l'incessante cavalcade des mulets et des baudets que pourchassent de grands diables encapuchonnés, loqueteux, superbes, au cri incessant, impérieux leit motiv de toute rue marocaine : « Balek! Balek! », mêlé des timbres des bicyclettes enfourchées par maints moricauds empêtrés dans leurs burnous. Il y a des accrochages, des ruades, des dégringolades de denrées, de brusques attrapades dressant face à face des visages d'ébène où des yeux terribles, des rictus féroces, exagèrent des fureurs aussitôt calmées et oubliées après une explosion de mots rauques ou aigus. Cependant, au milieu de ces bagarres, je vois des notables aux fins haïks, aux draperies impeccables, aux physionomies intelligentes et amènes, se saluer avec affabilité et avec autant d'aisance que s'ils étaient seuls sur une place, et non dans un pandémonium de nègres demi-nus, de charbonniers, de marchands de vert, de convoyeurs de bois, de bestiaux et de car-

rioles, où se glissent des enfants maintenant sur leurs têtes une planche couverte de pains ronds. J'avance entre de minuscules éventaires de légumes, de poissons sanguinolents, de tomates, de melons, de fruits, de triperies repoussantes, de montagnes de dattes sèches, de sacs de graines, de ces pains de sucre pareils à des obus enveloppés de papier bleu qui ont disparu de la France et que je retrouve ici. A terre, sur un torchon, des gaillards dignes du pinceau de Delacroix offrent un affreux amas de sauterelles grillées. Au fond de leurs échoppes exigües, des marchands graves comme des dieux sont accroupis au sommet de la pyramide des choses indescriptibles qu'ils vendent, et n'en peuvent descendre qu'en s'aidant d'une corde. Les fourneaux en plein vent, dans une vapeur d'or qui empeste, grésillent de graisse où se gonflent des beignets, cependant que des forgerons dans un trou sordide martèlent des plateaux de cuivre non loin de corroyeurs dont les bras ensanglantés de tan manient des peaux de chèvres, et qu'une flûte nasillarde, un tambourin tonnant, présagent l'inévitable charmeur de serpents balançant les tuyaux jaunâtres et mous que sont ses bêtes stupéfiées. A ce tintammare de formes et de bruits répond le charivari puissant des odeurs, friture, marée, crottin, cuir chaud, et, par-dessus tout et toujours, heureusement, menthe fraîche aux exquis fragrances de laquelle s'unit parfois une

exhalaison fugitive de cèdre et de rose. Là-dessus, le soleil qui commande toute la symphonie, et, dans l'azur, la candeur brûlante d'un minaret aux trois boules d'or que festonne un ornement bleu.

Dans la rue Sidi Fatah, je me repose un peu après tout ce vacarme en m'abritant sous la voûte transversale d'une mosquée, voûte qui est un merveilleux plafond de bois sculpté et enluminé, précédant une façade non moins ciselée et polychromée, d'un goût étrange et exquis. C'est une voie plus religieuse que commerçante, cette Sidi Fatah qui porte le nom d'un saint dont je vois le marabout avec une autre Koubba, et une zaouïa, et deux autres mosquées. Dans la vieille rue des Consuls, qui est proche, à un recoin des visages de femmes, dévoilés et marqués de croix bleues, certains gestes et sourires, m'apprennent assez que je suis au seuil d'un quartier dit pudiquement réservé, et dont ne suis nullement curieux. J'y laisse entrer deux superbes nègres de la garde chérifienne, coiffés du fez écarlate, sanglés dans la tunique écarlate, et dont le rutilant costume s'achève par de larges braies bleu de roi. Je remonte jusqu'à la maison qu'habita le père d'André de Chénier, notre premier envoyé à Rabat, et je cherche l'ombre et la fraîcheur dans la charmante Kisaria disposant autour d'un patio de lauriers-roses ses éventaires de voiles brodés, de parfums, de services à thé en cuivre

ou argent, de tapis et d'armes de parade. L'endroit est discret et doux. J'y médite, assis sous un arceau, sur cette foule violente qui ne ressemble en rien aux nôtres, qui est un délire de couleurs, où la lumière pose à chaque seconde des rehauts magiques, où je me suis senti libre autant que perdu, dont le rythme m'échappe comme le langage et l'âme, et qui est tellement belle, tellement belle, qu'il me semble que jamais plus au retour je ne pourrai regarder nos noirâtres sorties d'usines, d'ateliers et de métros, ruées de termites dérisoirement civilisés, m'apparaissant désespérées, serviles, affreuses...

Cependant, mes pas m'ont conduit jusqu'à la limite de cette « medina » qui fut, jusqu'il y a vingt ans, la vieille ville arabe soudée au promontoire fortifié des Oudaïas et que protège encore un solide triangle de murailles crénelées, outre les falaises de la mer et de l'oued. J'en sors par la porte de Bab Chella, ouverte au milieu du rempart construit par les Maures chassés définitivement d'Espagne par Philippe III, et qu'on ne cessa pas d'appeler les Andalous. Au long de ce rempart est le boulevard Joffre, planté de beaux arbres. Je le traverse, et me voici presque revenu en France. La cité moderne s'ouvre devant moi, blanche, lumineuse, heureuse, et six

ou sept fois grande comme l'ancienne, surgie en une quinzaine d'années là où il n'y avait rien que le bled inculte : un coup de génie dans un coup de soleil!

Ce livre, tout d'impressions, de rêveries et de confidences, ne peut ni ne veut être une histoire, un manuel, une étude ethnographique, et moins encore un document d'urbanisme. Mais comment tairais-je une admiration qui ne fera que grandir pour ce qui a été, ici, l'inouïe réalisation française? Je suis venu pour tenter de connaître un monde nouveau pour moi, une race énigmatique. Mais pourquoi affecterais-je de me détourner de l'effort moderne? Dès les premiers regards, je rejette ce snobisme, et je suis conquis. Je redoutais un utilitarisme hideux, les méfaits du ciment armé et de son cubisme, les « machines à habiter » en style de caserne et d'hôpital, les caisses de résonance sans intimité, sans âme, tout ce dont je m'irrite dans le Paris abîmé par les maniaques d'avant-garde, ou pire encore, une mascarade de pastiches, de faux hammams, de risibles alcazars pour marchands de pastilles, de cacahouètes et de peaux de biques. Je suis dans de larges avenues à arcades, bordées de maisons de pierre résolument modernes, spacieuses, sobres, intelligemment conçues pour l'ombre, la vue et l'air, sauves des infâmes pâtisseries qu'inventa l'immense erreur décorative de 1900, comme du rigorisme ennuyeux qu'on nous vante et de ce

nudisme sans lequel, paraît-il, nous ne saurions bénéficier de l'hygiène et du confort. Puisqu'on créait une capitale du protectorat, avec l'heureuse condition qu'elle fût nettement distincte du noyau musulman primitif, il y fallait bien des restaurants, des librairies, des magasins de nouveautés, des banques, des postes centrales, un palais de justice, des gares, des collèges, des bureaux militaires ou commerciaux, enfin, tous les organes de la vie — et une cathédrale! Tout cela est « ultra-moderne », mais sans une seule des laideurs que l'on impose en France avec je ne sais quel mélange de munichois et d'américain. Tout cela est Français du Maroc, avec une étonnante sagesse d'adaptation d'où résulte un style.

Et ce style n'est pas la conséquence artificielle d'une théorie préconçue. On était devant un espace vide. Il fallait inventer. Un homme supérieur, à la fois organisateur et artiste, s'est rencontré. Il avait, par un long passé colonial, l'expérience des erreurs commises jadis sous d'autres cieux. Il a considéré les nécessités, le climat, les ressources. Il a eu la vision de ce qui devait convenir. A ses dons multiples s'ajoutait celui de la connaissance des hommes, avec l'énergie de les soutenir. Il les a choisis, appelés, il leur a donné les moyens et la liberté d'action, il leur a inspiré une confiance enthousiaste, il a été leur ami et leur conseiller de tous les instants. Et il s'est trouvé qu'à la fin l'esthétique, dont ce groupe de

bâtitseurs n'avait peut-être pas prononcé le nom, était pleinement satisfaite par la logique et le goût. L'initiateur s'appelait Lyautey. Ses collaborateurs s'appelaient Marrast, Prost, Tranchant de Lunel, Laforgue, Laprade, Pauty, Marchisio, Borély, Ricard, Gotteland. Qu'un remerciement admiratif reste enclos dans cette simple énumération. Ces Français ont créé à Rabat, silencieusement, le meilleur et le plus pur de ce que le modernisme cherche à Paris avec tant de publicité et en se trompant si souvent. Ce que j'ai vu à Rabat est incomparablement supérieur.

Telle est la conviction qu'affermis en moi la rencontre, dans la ville neuve, des principaux monuments. Leur heureuse disposition est servie par un plan urbain très judicieux, le tracé en éventail de quelques grandes artères où l'on trouve chaque édifice là où il était naturel de l'attendre, et qui portent des noms de chefs glorieux. L'ordre est partout. Les quartiers européens sont disposés alentour de celui qui a été créé pour le sultan, avec son palais, ses vizirats, les logis de ses mokhaznis, sa mosquée impériale, sa vaste place où se déroulent les fantasias et les fêtes religieuses annuelles; c'est sans impression de disparate que je vois, non loin de cette enceinte interdite, des constructions telles que la gare demi-souterraine, qui est un modèle d'opportunité et dont le tunnel jusqu'au pont sur le Bou Regreg a évité qu'une voie ferrée visible dé-

parât la ville, ou que cette cathédrale si ingénieuse, si imprévue, si pieuse pourtant, que Laforgue, le frère cadet du poète, a également signée, ainsi que le ravissant pavillon de musique de cette ancienne orangerie de la Mamounia où se groupent les services des beaux-arts. Avec un tact parfait, on a veillé partout à faire cohabiter le pouvoir chérifien et le pouvoir français sans un seul froissement possible. Protectorat et non conquête, appui, mais non oppression. A un sultanat contesté, instable, menacé par les féodaux et les hordes insoumises, nous avons apporté l'ordre, la paix, l'unité morale et politique, une foule de bienfaits : cette race fière le sait, et accepte, mais il est élégant et habile de ne point le lui rappeler trop visiblement, et de dissimuler l'autorité sous la cordialité. Notre respect absolu de la religion, qui touche tellement l'Arabe, n'apaise pas son caractère ombrageux et mystérieux. L'avoir pénétré avec une finesse psychologique extrême est un de nos mérites, perceptible jusque dans le dispositif de la ville neuve, où le dôme de la basilique et le minaret de la mosquée, à des places exactement aussi favorables, peuvent se contempler mutuellement sans jalousie, et où le Makhzen et la Résidence sont placés côte à côte sur une légère éminence, surveillant ensemble le panorama citadin qui se déroule jusqu'à la mer.

A cette Résidence, par le square Poeymirau et

l'avenue des Touargas, à travers des jardins exquis, des quartiers de villas fleuries, j'atteins enfin : et c'est une autre cité dans la cité, et elle est née en ces quinze dernières années. Nous vivions encore dans les grandioses angoisses du front lorsque le maréchal en concevait les plans avec une décision qui dépassait la crânerie pour s'élever jusqu'à la sérénité de la certitude. Sous son impulsion se sont élevés, pour loger nos divers ministères, des pavillons dont chacun est une parfaite réussite d'appropriation, de goût, de confort et de joie. Ils se coordonnent autour du palais résidentiel que Laprade, avec des collaborateurs indigènes, a édifié, et dont le patio, les salons de réception, les appartements, sont révélateurs d'une architecture profondément originale, réellement franco-marocaine par la plus intelligente fusion d'éléments décoratifs jamais encore associés. De la vaste loggia je contemple l'immense panorama blanc, parsemé de verdure, qui, au delà d'un jardin de rêve, s'étend jusqu'aux Oudaïas et à Salé dont les blancheurs se mêlent aux écumes des vagues de l'Atlantique. Blanc, blancheurs, obsession adorable partout ! C'est dans cette oasis de villas que travaillent les continuateurs dévoués de la pensée créatrice du maréchal, ceux qui parachèvent l'œuvre de sécurité, de richesse et de gloire, l'œuvre hautement humaine malgré l'injure et l'ignorance... Dans les claires ombres de cette loggia d'où m'apparaissait

l'entier surgissement de la cité nouvelle, si j'ai goûté des joies, quelle leçon, surtout, n'ai-je pas prise, ayant cru connaître la France et mesurant mille fois mieux ici toutes les puissances épanouies de sa grandeur, se son énergie créatrice et de son génie!

Il y a auprès de Rabat deux autres spectacles qui enseignent pathétiquement, dans des sens divers. L'un est le quartier excentrique de la tour Hassane : l'autre est Chella.

Sur les falaises qui surplombent le Bou Regreg, bien après la medina, en amont et avant les ponts, s'élève dans des terrains rougeâtres et encore peu bâtis un vaste amas de ruines. C'était la mosquée à laquelle l'orgueil des Almohades, les grands vainqueurs des Espagnols au XII^e siècle, avait rêvé de donner des dimensions inconnues encore des Islamiques, en rivalisant avec l'Egypte et Rome, à peu près à l'époque où nos gothiques, sous saint Louis, édifiaient la Sainte Chapelle. Cette mosquée devait avoir les proportions que la basilique de Bramante et de Michel-Ange atteignit quatre siècles plus tard, avec une forêt de colonnes romano-byzantines comparable au prodigieux labyrinthe que j'ai admiré dans la mosquée de Cordoue, avec de vastes cours et un quartier hypostyle divisé en vingt et une nefs

comportant chacune vingt et une travées. Il ne reste de tout cela qu'un chantier de décombres. L'œuvre n'a jamais été terminée : la dynastie almohade s'est effondrée avant de l'avoir achevée. Il y a eu un incendie. Il y a eu un tremblement de terre. Il y a eu les pillards, qui ont pris tout ce qu'ils ont voulu pendant des siècles. Je retrouve ici mes impressions romaines, l'éternelle histoire des grandes tentatives assassinées par le destin et détroussées par les petites gens, les démenageurs anonymes. Mais dans la pire profanation de la Rome païenne une âme est restée. Ici, je n'en perçois aucune. Je me penche sur cette débâcle de pierre au soleil, et je suis devant la mort, et pas même, devant quelque chose qui ne vécut jamais. Au milieu de ces rangées de colonnes décapitées s'élève la tour Hassane, la « belle ». Elle non plus n'a point été terminée. Elle forme avec la Koutoubia de Marrakech et la Giralda de Séville le troisième terme d'une trilogie attestant la puissance et la superbe de ces Almohades qui, dans une seule bataille, à Alarcos, prenaient aux Castellans cinquante mille hommes, autant de cottes de mailles et de tentes, quatre vingt mille chameaux et cinq cent mille bêtes de trait. J'ai vu la Giralda, je verrai la Koutoubia. Cette tour Hassane, leur cadette, est un bloc haut de quarante-quatre mètres, massif, barbare, malgré les colonnettes et les ornements extérieurs. Au dedans, des salles voûtées à coupes et sta-

lactites se superposent, et autour d'elles monte par paliers une rampe assez large et assez douce pour qu'un cavalier puisse la gravir. C'était le minaret de cette gigantesque Koubba. Je ne sais si jamais un muezzin s'est penché pour jeter de là-haut son appel impérieux. Mais je n'entends aucune voix spirituelle dans cette désolation. Seuls mes yeux jouissent du ton safrané de la tour, du violet de ses parties d'ombre, du paysage sur lequel elle se dresse : salines et marécages blonds et gris prolongés en lointain par une zone de forêts, profil lumineux de Salé et des Oudaïas sur le bleu intense de l'Océan, pâleur du fleuve où passent et repassent les bacs et les flottilles de canots pleins de statues de laine, toute une féerie de nuances diaphanes, roses, azurées, dorées. Mes yeux seuls comptent, dans ce pays où je me sens parfois presque malade à force de regarder, où toute ma pensée devient couleur, où voir, et voir encore, est un besoin exaspérant, insatiable, une volupté, un vice...

A Chella, au contraire, quelque chose de très grave, de très doux, spiritualise la vision. J'y atteins depuis la Résidence, dont la façade principale donne sur elle, un peu au delà de la porte des Zaër ouverte dans la vieille enceinte.

C'était une petite ville, qui a tout précédé dans ce grand site : phénicienne peut-être, puis poste avancé des Romains. Divers conquérants berbères se la sont disputée. Au douzième siècle,

tout était fini pour elle : on avait choisi de préférence l'emplacement de Salé et du fort des Oudaïas à l'embouchure du fleuve. Deux cents années d'abandon et de silence, puis, que faire de cette Chella délaissée aux confins du bled ?

Une nécropole pour les Mérinides, ces Sahariens successeurs des Almohades, fondateurs de Fès, lettrés, fastueux, destinés à disparaître assez vite. Ils ont là quelques-uns de leurs tombeaux, et puis tout reste livré au caprice du temps, car les dynasties islamiques n'entretiennent point les vestiges de celles qui les ont précédées. Et Chella devient un poème de mélancolie. J'y entre par une des plus nobles portes que j'aie jamais vues même à Grenade, une vraie porte de « ribat », de citadelle, d'une magnifique patine ocreuse, avec un encorbellement de stalactites, des merlons saillants, des bastions, des ornements ; une de ces somptueuses inscriptions en caractères coufiques qui sont réellement des dessins de pensées surmonte le fronton, demandant la paix et le salut pour les sultans qui ont construit cette puissante porte de guerre. Elle ne me mène qu'à un chemin creux, à un verdoyant vallon sur les pentes duquel des femmes accroupies semblent de grosses roses blanches, et qui encadre de feuillages et d'herbages diaprés quelques modestes constructions, les Koubbas de quelques marabouts vénérés, disposées autour d'un sanctuaire taciturne. Je vois là, près d'un figuier sacré, une

mosquée dont d'admirables faïences décorent la porte, un tombeau de sultan, tout de pierre rouge sculptée, près d'une stèle dédiée à la mère de ce Mérinide qui fut, dit-on, une chrétienne convertie et s'appela « Soleil du matin », une autre mosquée plus qu'à demi ruinée dont je distingue le mihrab dans les décombres, et un minaret tout brillant d'émaux versicolores. J'écoute peu les explications qu'on me donne. Je ne suis guère plus attentif aux ruines romaines qu'on a découvertes et qu'on travaille activement à exhumer au centre de ce quadrilatère de trois cents mètres de côté qu'est Chella. Ces colonnes brisées, ces vestiges de pavage en mosaïques ornées de sujets en camaïeu, me rappellent l'Italie, mais ici je les regarde froidement. Je sais que les Romains sont venus, comme en Espagne, comme partout, mais que m'importent ces traces que je juge intruses en ce coin où tout parle de l'Islam et de son âme lente? Je vais jusqu'à un ravissant jardin de bananiers et d'orangers où bruit une source. On m'a dit qu'il est, selon la croyance indigène, hanté de djinns qui veillent sur des trésors enfouis. Il me suffit de la hantise du repos dans ce beau lieu où tout me touche, où les trésors qui me sont offerts sont le silence et l'harmonie du ciel, des arbres, des fleurs. Quelques hommes du Maghreb, drapés comme des dieux antiques, sont debout, immobiles, dans la lumière. Chella a une âme. Chella est un délice que je ne me ré-

signe à quitter qu'au crépuscule, et où j'éprouve quelque chose qui se relie inexplicablement à ce que j'ai éprouvé dans le val d'Assise, ou dans certains cloîtres, ou sur la voie Appienne. N'y a-t-il pas au delà de la mort et des religions une sorte de conciliation indéfinie et suprême dont les lieux où nous nous sentons près de l'ineffable sont les promesses et les images anticipatrices et visibles?

A Salé, impression complexe et étrange, crainte de voir disparaître, en y entrant, l'effet magique que m'avait produit la vision du premier jour, par delà le fleuve, du haut des Oudaïas. En abordant, il y a sur la plage montante des magasins, des baraquements, un carrefour banal, du bruit. Mais sitôt franchie la porte, c'est le silence relatif, et une tristesse calme, comme celle d'Avila close aussi dans ses remparts crénelés. Je suis dans une petite cité quiète, presque innocente, dont le sommeil doit être sans rêves.

Et cependant elle a été, durant deux siècles, un repaire de pillards et de meurtriers, et son histoire est farouche. Elle est née au onzième siècle et, commerçant habilement avec les marchands chrétiens de la Méditerranée, et même avec les Flamands et les Anglais, elle est devenue assez forte pour subjuguier Rabat et créer une sorte de république sur les deux rives du fleuve. Alors

elle organise la course. Du fond de son estuaire bien gardé par des batteries et la redoutable barre du Bou Regreg, elle lance ses felouques montées par des gens hardis et féroces, terrorisant les navires de commerce, portugais et espagnols seulement d'abord, puis de toutes nations. Les frégates de Razilly, de Château-Renault, de Du Chaffaut, ripostent par des expéditions punitives et bombardent Salé. Mais elle ne décline que lorsque les Alaouites installent une garnison nègre aux Oudaïas et séparent décidément Rabat de la cité qui l'avait traitée en vassale. L'une et l'autre alors périssent, se jalourent, et se meurent jusqu'à notre survenue récente.

Pendant plus de deux cents années, sur cette plage, les felouques de course ont débarqué un immense butin, des hordes de prisonniers vendus comme esclaves après d'atroces combats au large. Il y a eu des scènes de stupre et de sang, dont mon imagination cherche vainement la trace, comme, sur les fortes murailles, celle des boulets des escadres de Richelieu, du Roi Soleil ou de Louis XV. Et ces Salétins que je croise ont l'air de petits bourgeois pacifiques. Dans leurs souks, ils tressent des nattes, tournent des bois, brodent et tissent avec une placidité toute provinciale. Et ils respectent les souvenirs de leurs marabouts, dont ils sont très fiers. Il y avait Sidi Moussa, qui vivait sereinement ascétique au milieu des prostituées dans le fondouk Askour,

sorte de caravansérail, d'hôpital et de lupanar tout ensemble. Il y avait Sidi Ben Hassoun, exilé volontaire, et Sidi Ahmed Aji; tous fameux, mais moins encore que Sidi Ahmed Ben Achid, dont la Koubba, aux fêtes annuelles, laisse s'écouler du lait. Les Salétins y croient comme les Napolitains à la liquéfaction du sang de San Gennaro, et les Bretons à leurs saints de Guimiliau ou du Folgoët. Cette piété, ces mœurs simples, cette existence végétative coexistant avec des élans belliqueux et cruels maintenant sans but et relégués dans le tréfonds, c'est tout l'homme du Maghreb. Le boutiquier, ce cordier dont deux gamins dévident le chanvre sur un rouet primitif, ce savetier qui, à croppetons, martèle le cuir de ses babouches, ce tresseur de joncs, ce cuisinier en plein vent qui, impassible, surveille sa poêle à frire posée sur quelques fumerons, ce sont les descendants des pirates assassins, des écumeurs de mer, que nos auteurs du XVII^e siècle appelaient les Mores, les Maugrabins, toujours prêts à enlever et à rançonner les fils de famille se risquant dans « la galère » moliéresque, à égorger, à mutiler, à pendre aux vergues, à vendre le prisonnier et la captive blanche, à les courber sous la matraque ou à les parquer dans des harems. Ce sont les hommes du Maghreb el Aksa, les hommes du Couchant extrême, les Berbères libyens conquis par les Arabes venus du levant, les Sarrasins, les « Schar ad Gyn », mais gardant pour-

tant leur indépendance, leur fanatisme spécial, leurs superstitions tri-millénaires, leur libre choix de schismatiques dans les rites de Mohammed, et, au fond, leur fierté d'être les vrais musulmans au-dessus des Arabes et des Turcs. Oui, sous cette indolence débonnaire, il y a une grande force de secret, toute une fermentation de violences, d'appétits, dans le vase clos de la patience, et l'énigme ne consiste peut-être que dans cette faculté d'attente et de dissimulation indéfinie, cette faculté de subir sans renoncer qui est aussi une des puissances latentes de l'Israélite enfermé dans son mellah, méprisé mais toléré.

Il n'y a guère de monuments remarquables à Salé, hormis le minaret de la mosquée, une assez belle médersa, et la vieille porte de Bab Mrisa, à demi-enterrée. Jadis, elle commandait un canal par où les barcasses et les felouques armées s'allaient abriter de toute attaque dans un port intérieur. C'était le repaire. Maintenant le canal et le port sont comblés, et les juifs en occupent l'emplacement. Salé a toujours été une cité de marchands et de corsaires, sans art, mais avec des lettrés pourtant. Sa beauté est dans sa blancheur, dans son site, dans le décor de ses maisons cubiques, dans la tristesse de ses placettes et des étroits boulevards longeant ses murailles de guerre. Ces murailles, je les suis en une promenade dont la longueur finit par me surprendre, car il semble que ces contreforts crénelés, sans

portes, n'enclosent que des terrains vacants. La ville ne remplit qu'à moitié la vaste enceinte. Je parviens à des zones déclives, et je me trouve au milieu d'une foule de pierres tombales qui s'accumulent sur la plage. Une partie de ce cimetière énorme est extérieure aux remparts, dans les sables de l'estuaire. C'est la partie moderne. Mais les anciens Salétins ont voulu protéger leurs morts, et ils les ont défendus comme des vivants derrière un développement de bastions à embrasures qui, au ras de l'eau, reçoivent les jets d'écume des vagues de l'Atlantique. Je reste longtemps debout parmi ces modestes pierres levées, dans le vent du large. Il n'y a personne. Le silence est extraordinaire. Assez souvent pourtant les musulmans aiment de venir rêver là, car les lieux funèbres, pour eux, n'ont rien de triste, ils vivent dans l'acceptation de la mort, et se reposent agréablement parmi les tombes. Mais aujourd'hui, je suis seul dans ces alignements interminables de minuscules dolmens. Le petit marabout blanc de Sidi Moussa bombe son dôme, et aux barreaux de sa lucarne quelques chiffons de couleur, attachés par des mains pieuses, sont d'humbles ex-votos qu'agite la brise. Le marabout est très modeste. Le saint homme en possède un plus ample, entouré d'un jardin, que j'ai vu près de la ville en venant par la route de Knitra, et où il y a en septembre une fête votive, un « moussem » en son honneur. Alors là vien-

nent l'honorer les femmes aux voiles de soie lamée, avec des fleurs. Mais ici c'est sa Koubba préférée. Il y veille solitairement sur les restes des lettrés, des négociants, des sages et des bandits. Plus loin s'élève le sanctuaire plus important de Sidi ben Achir, une sorte de fortin rougeâtre et barbare, émergeant du sable et des herbages pauvres.

De ce lieu où rien ne parle à mon âme européenne mais où il y a pourtant une sorte de grandeur et d'âpreté, je vois se dérouler, au delà du fleuve, la belle silhouette de Rabat sur ses falaises, depuis la lourde tour Hassane empourprée jusqu'au bloc des Oudaïas, à pic sur la mer. Et entre ces deux sombres masses scintille la blancheur féérique de la ville, qui se teinte peu à peu de rose sur un ciel ayant la nuance de la fleur du lin. C'est ma dernière vision avant le départ pour le Sud qui m'attire. J'aurai connu au jardin des Oudaïas une de ces émotions de beauté dont la recherche aura été la passion et la consolation de ma vie indépendante. Mais j'aurai connu aussi, dans Rabat la neuve, ce que peut créer le génie de ma race, et de là où je redoutais une antinomie pénible, je n'emporterai que le souvenir d'une fusion harmonieuse et inespérée.

LE FEU ROSE

(MARRAKECH)

De bon matin, l'auto sort de Rabat et, sur la route de Temara, m'emporte vers Casablanca.

Pendant longtemps, je ne verrai, dans la platitude illimitée du bled, que des alternances de landes encore stériles et de cultures maraîchères où travaillent des indigènes aux burnous retroussés et des femmes grattant la terre en gardant sur leur dos une poche de laine d'où sort une tête d'enfant. Parfois, à l'angle d'un chemin de traverse, un écriteau indique un établissement de colon à quelques kilomètres, une ferme au nom français. Les poteaux télégraphiques se succèdent avec monotonie. Auprès d'une maison cantonnière, un pont de ciment franchit un oued. Un garage, une cantine, un ravitaillement d'essence pour les camions que je croise. Je me croirais presque dans une région industrielle ou agricole

de chez nous. Mais je sais que je suis au seuil de cette Chaouïa où, si j'y passe en toute sécurité, il y a vingt-cinq ans à peine nos premières troupes n'avançaient que peu à peu, au prix de durs combats, dans la banlieue de Casablanca d'où leur méthodique effort a rayonné. Je laisserai de côté, pour cette fois, « Casa » et la plage de Fedala. L'inflexion de la route qui s'enfoncera vers le Sud me permettra à peine de soupçonner, par des usines et des fumées, les faubourgs du grand port, des pépinières, des foudouks, des « casse-croûte » dont les indigènes ont appris de nos troupiers le nom qu'ils répètent sans le comprendre. Après Médiouna, sur une ondulation d'où je découvre la plaine immense, je vois dans les champs les premiers douars, des huttes de roseaux serrées en faisceaux d'où montent des filets bleuâtres et qu'enserrent des haies de cactus, de figuiers hérissés d'épines. Parfois la hutte, la nouala, se réduit à quelques haillons de tentes soutenus par des bâtons croisés. Dans le soleil qui s'élève et devient chaud, des chameliers marchent auprès de leurs grandes bêtes indolentes dont les profils me deviennent plus familiers bien que m'étonnant encore un peu dans cette sorte de Beauce marocaine sans caractère précis. Mais de vastes champs de blé déjà presque mûrs me réjouissent, et je commence d'avoir le sentiment de la fécondité merveilleuse de ce plat pays. Au delà de Ber Rechid, les groupes de noualas se

font plus nombreux, et la route monte jusqu'à Settat qui, au bord d'un oued, semble une riante oasis. C'est jour de marché, et en face de la vieille Kasba et d'un jardin public j'entends le vacarme assourdissant d'une foule qui, sur le souk aux bestiaux, accumule ses paquets blancs piquetés du noir des têtes et du rouge des fez sous l'intense lumière illuminant ses aveuglants remous.

De nouveau, le trajet dans la solitude céréale : un douar, un boqueteau d'oliviers, des terres rouges, un groupe laineux de cantonniers, plus rien, durant des lieues, jusqu'à la redoute de Mechra ben Abbou et un torrent encaissé dans les roches et les tamaris. Décidément nous commençons de monter de façon régulière sur des terrains schisteux où se dessinent des crêtes rocheuses, où quelques marabouts font le gros dos à côté d'un palmier, où les îlots cultivés n'arrivent pas à atténuer l'impression de tristesse stérile qui redouble à partir des noualas de Ben Guérir. La route devient alors terriblement rectiligne : un trait blanc long de quarante kilomètres dans de la terre fauve et nue, avec, au bout, les profils aigus de petites montagnes violacées barrant tout l'horizon. Ce sont les Djebilet, derrière lesquels je sais que j'apercevrai Marrakech. Quelques baraquements, un blockhaus, portent le nom de Sidi Bou Othmane, me rappelant que là, il y a vingt ans, Mangin avec une petite colonne faucha la cavalerie d'El Hiba avant de faire un bond

décisif jusqu'à la grande cité et d'y sauver nos nationaux menacés. L'impatience me prend durant cette dernière demi-heure de course vers ces Djebilet que je croirais toucher tant l'atmosphère lucide trompe sur les distances, et qui se dérobent toujours. L'auto en gravit enfin les pentes désolées, noires, sans un herbage, paysage pétré et vraiment lugubre : mais tout à coup, au haut d'un col, je retiens un cri. Une immensité nouvelle, d'une couleur tout autre, se révèle : la plaine du Haouz, verdoyante, heureuse, le long profil rose d'une ville de rêve dominée par une tour rose, et une vaste traînée de pastel bleu qui est une palmeraie : Marrakech enfin ! Et, tout au fond, diluée dans la lumière vaporeuse, la majestueuse apparition du Haut-Atlas ! Quelques kilomètres encore dans de riches cultures, l'oued Tensift franchi sur l'énorme pont almohade dont les vingt-sept arches résistent depuis huit siècles, les premiers groupes de palmiers, la Koutoubia de plus en plus visible sur l'azur, une porte dans un rempart : je descends devant le perron de la Mamounia.

Le luxe après le désert, sans transition. Dans cet ancien palais, caprice féerique d'un des Saadiens, deux des meilleurs architectes dont j'ai admiré l'œuvre moderne à Rabat, Marchisio et Prost, ont aménagé un hôtel où je trouve les raffinements des palaces de Nice ou de Biarritz, mais dans quelle atmosphère différente ! Les beaux ta-

pis jetés sur les mosaïques et les marbres, le décor blanc de la salle à manger, le décor chaleureux, doré, des salons et du hall, la somptuosité des plafonds ciselés et peints, l'accueil des longs divans, des riches coussins, tout est invention d'artistes, et incite à la rêverie dans le silence. A quelques pas de l'étendue torride, des avenues où cheminent des Maures et des ânes, où des mendiants accroupis psalmodient leur requête obstinée et vaine, les maîtres d'hôtel, autour des nappes éblouissantes et fleuries, offrent l'argenterie, la glace, les cristaux, les mets, les vins de France, tandis qu'un orchestre discret joue du Ravel et du Granados dans une loggia, une demi-heure après que j'ai franchi les Djebilet sous un ciel de feu, et l'impression est séductrice et étrange. Mais je l'oublie dès que, de la terrasse de mon appartement, je découvre les jardins où je me hâte de descendre, me rappelant les poèmes d'Alfred Droin et les pages de Chevrillon.

Une partie de ces jardins est réservée à l'hôpital qui porte le nom de cet infortuné docteur Mauchamp dont le meurtre fut l'une des origines de notre intervention au Maroc par l'occupation d'Oudjda, et fait pendant en horreur et en gloire posthume à celui de l'admirable Père de Foucauld. Mauchamp était trop aimé pour n'être point guetté par les Allemands, méditant déjà le coup d'Agadir. Ils l'accusent d'empoisonner lentement ceux qu'il soigne en toute charité, d'être

un espion cachant une T. S. F. clandestine, d'amasser des maléfices alors qu'il s'ingénie à recueillir et à noter, pour sa curiosité de savant, les recettes des féticheurs-médecins du Maroc. La foule s'exalte, force sa maison, le crible de blessures, déchire son corps, pille, brûle son mobilier, ses papiers. Cinq ans après, Lyautey entrait à Fez et commençait son œuvre civilisatrice. Le sang de Mauchamp n'a point été répandu en vain, et sa mémoire reste dans ce domaine paradisiaque dont l'autre partie m'est accessible. Il y a là les plus beaux oliviers que j'aie jamais vus, gigantesques auprès des plus vénérables de Provence ou d'Andalousie, des oliviers puissants comme des chênes, inclinant les masses de leurs feuillages d'argent scintillant sur des vasques qu'entourent, dans une ombre exquise, toutes les fleurs imaginables. Des allées diaprées conduisent à un pavillon mystérieux, à une terrasse édénique où passent des fantômes de contes persans.

Est-ce là Marrakech la Rouge, celle qui s'appelait jadis « Maroc » pour nos ancêtres la considérant presque comme fabuleuse, celle que créèrent il y a neuf cents ans les Almoravides surgis du Sahara, celle qu'enrichirent les Almohades et les Saadiens, et qui a vu tant de supplices et d'émeutes atrocement réprimées? Des hommes sans pitié, des tortureurs raffinés, des despotes pour qui la vue des agonies était une forme de luxure, ont pourtant fait surgir du sable cette

oasis de rêve : ils jetaient leurs captifs dans la fosse aux lions, ils inventaient des cruautés si affreuses que le suicide, pour y échapper, était le plus doux recours, mais ils aimaient les fleurs rares, l'eau murmurante, les oiseaux, la lente musique, l'arabesque qui emmène la pensée dans « un pur délice sans chemin », et ils croyaient en Allah miséricordieux de toute leur âme — et c'est l'énigme éternelle de ces êtres dont j'admire les couleurs et les formes, mais dont l'intérieur me restera, je le pressens, inconnaissable. N'ai-je pas tout pour m'en consoler dans cette Mamounia au doux nom où, au-dessus du paradis floral, montent comme des serpents écailleux ces fins palmiers offrant à l'azur leurs éventails métalliques, où je me repose sur des tapis dont la moelleuse opulence eût ravi le Baudelaire de *l'Invitation au voyage* et de la *Mort des Amants*, où la rose, le cèdre, le santal s'unissent pour me subtilement enivrer, où le luxe européen, auquel chez nous je suis indifférent, se fond dans la magie orientale qui lui ôte toute banalité? Du jardin des Oudaïas à celui de la Mamounia je mesure un nouveau degré de jouissance : là-haut, surprise d'une douceur insérée dans un cadre guerrier; ici, grande langueur, surprise de sensualité millénaire, sensation de la subtilité d'une race de princes exténués et mélancoliques, comme à Grenade. A la Mamounia comme à l'Alhambra, je suis devant le chef-d'œuvre de désenchantés

n'aspirant plus qu'à orner leur disparition imminente, ne se souciant plus de bâtir puissamment pour une durée à laquelle ils ont cessé de croire, comme y croyaient les grands conquérants almoravides et almohades, les Abd el Moumene, les Abou Yakoub, et le Saadien Mansour le Doré, et même le Grand Dément, Moulay Ismaïl. Le charme grenadin de la précarité, de la fragilité, je le goûte en ces premières heures de Marrakech, en un pays où la moindre superstition se conserve et où on laisse tomber tous les monuments, si orgueilleux et splendides soient-ils, où tout est sable et retourne au sable comme dans l'infini saharien dont l'Atlas me sépare, et où seules ont survécu les fleurs de ce Paradou miraculeux...

Mais enfin je me risque à pied sous le soleil, et je vais, parmi les boulevards vides, vers la Koutoubia. Je ne dirai rien de la ville nouvelle, sinon qu'étendue autour de la colline isolée du Gueliz, où les batteries d'un fort assurent la sécurité des Européens contre un remous fanatique toujours possible, elle est aussi claire, logique et adéquate à nos nécessités militaires et commerciales que celle de Rabat. Là et partout ailleurs, je verrai appliquer l'heureux principe initial de l'entière séparation entre le modernisme indispensable et les médinas respectées dans l'intégralité de leurs aspects, sans une dis-

sonance, sans une tache. C'est la Koutoubia, la « mosquée des libraires », l'aînée de la Giralda et de la tour Hassane, que je veux contempler. Elle dresse dans le firmament africain les soixante-dix mètres de son minaret à la fois puissant et fuselé, décoré de faïences turquoises et terminé par un lanterneau à coupole au faite duquel scintillent trois grosses boules d'or. Elle me paraît infiniment plus belle que la lourde Hassane, qui est une ruine après tout, et que la Giralda sévillane, pourtant saisissante mais accolée anachroniquement à une cathédrale et avoisinée par de banals immeubles. La Koutoubia est une perfection solitaire et sainte, que rien ne dépare. Elle domine l'immense paysage entre les Djebilet et l'Atlas, d'où on l'aperçoit de partout comme un phare spirituel de l'Islam. A ses pieds s'allongent les murs et les toits triangulaires d'une vaste mosquée qu'on dit très belle, mais où je n'entrerai pas, tout geste sacrilège étant ici défendu avec une sage sévérité. A peu près aucune entrée visible. Tout dort. Dans les terrains roux qui environnent l'ensemble, je crois voir deux ou trois rochers blanchâtres : mais l'un d'eux bouge, c'est un Arabe. Ce ne sera pas la dernière fois que je serai trompé par l'incroyable immobilité de ces êtres recroquevillés dans leurs lainages clairs ou gris dont l'amas abolit toute forme.

Et je chemine, rêvant à cette architecture si simple et si complexe en sa rectitude géométrique

unie au fastueux caprice de l'ornement, qui s'est peut-être inspirée des œuvres romaines de l'Espagne à l'Asie Mineure, dont nos croisés ont dû subir la hantise, qui a été faite de bien des influences condensées et purifiées ici, et à laquelle des milliers et des milliers de captifs chrétiens ont travaillé, comme travaillèrent pour les rois castillans les artisans du style mudéjar, jusqu'à ce que je débouche sur la place Djemaa el Fna, « la réunion des morts », nom sinistre qui évoque les exécutions de jadis sur cette place de Grève des « marrakchis », les têtes coupées saignantes sur des piques ou fixées aux crocs des murs. Ici ont péri au début du treizième siècle les cinq franciscains qui avaient osé venir pour évangéliser, qu'un Almohade dédaigneux avait fait reconduire à Ceuta et qui, s'échappant, revinrent, comme à Rome l'apôtre Pierre après sa rencontre avec le Christ. Ils prêchèrent contre Mahomet : alors on les tua, A Marrakech, on était pourtant moins fanatique qu'à Fès. On toléra un évêché, à la suite de divers accords avec les souverains roumis, mais il languit dans l'indifférence et finit par disparaître. Toute conversion mutuelle est ici impossible, l'abîme ne se comblera jamais.

Ces souvenirs sont entièrement absents de cette Djemaa el Fna où un seul regard sur l'immense grouillement de larves blanches suffit à me révéler une foule toute différente de celles de Tanger

ou de Rabat en cette multitude qui bat de ses remous l'ancien palais du caïd Mac Lean, devenu le siège des services municipaux. Je suis perdu dans l'invasion des hommes du Sud, de ceux auxquels la traversée de l'Atlas, depuis le Sahara, promet en Marrakech la griserie de tous les plaisirs. Je les vois pour la première fois, ces hommes de Sous, du Dra, du Tafilalet, avec leurs faces sauvages et leurs souples musculatures de fauves, portant en sautoir un cordon de soie tressée soutenant le long et courbe poignard à fourreau de cuivre ou d'argent qu'on leur permet et dont ils sont inséparables. Je vois ces grands nègres, fils lointains de ceux que Mansour le Doré ramena de Tombouctou et de ceux dont Moulay Ismaïl fit sa terrible garde noire. Je vois ces Chleuhs, ces Berbères de la montagne vêtus de bleu terne, dont la haine et le fusil nous guettent toujours, et qui conduisent à la ville, pour un luxurieux trafic, ces jeunes et graciles danseurs aux lèvres peintes et aux robes féminines dont l'ambiguïté sexuelle eût amusé un Pétrone. Je vois des types de toutes les tribus des bleds ou des cimes, les insoumis pour le moment dociles, ceux qui ont lutté contre les sultans avant de lutter contre nous, les anarchistes et les pillards de Raïsouli, de Ma El Aïnine, de Bou Hamara, d'El Hiba, d'Abd el Malek et d'Abd el Krim, les rebelles à tout joug n'ayant pour morale qu'un fanatisme, les Zaer, les Beni Mtir, les Zaïne, les

Beni Ouaraine, les durs hommes du Sous, de Taza, de la vallée de la Moulouya, des massifs du Tadla, bravant le Makhzen comme nos goumiers et nos spahis. Je les devine à leur fierté, à leur allure de bêtes guetteuses, à la réticence de leurs masques impénétrables. Ils traversent dédaigneusement la cohue des petits négociants paisibles, le menu peuple des vendeurs accroupis à l'ombre d'un écran de jonc tressé ou d'une ébauche de tente dans cet infinissable marché en plein vent. Les couleurs et les formes m'éblouissent moins, j'y suis déjà presque fait, et si mes yeux ne se blasent point, je commence d'être plus sollicité par les races diverses, les nuances psychiques saisies sur ces visages de pallissandre et de bronze qui m'avaient d'abord semblé tous pareillement sculpturaux. J'essaie de suivre certains de ces êtres dans le perpétuel mouvement giratoire de ces lainages mous qui s'amassent, se divisent, s'agglutinent dans le vaste hémicycle autour des cercles où des énergumènes manient des reptiles, dansent, font des tours, ou jettent sur un auditoire figé les strophes d'un poème ou les épisodes d'un conte avec toute une mimique de grimaces et de rauques appels.

Il se vend là pêle-mêle, dans la poussière, des nourritures graisseuses et rebutantes, de tristes friperies, de la quincaillerie, des fruits éclatants et de belles étoffes, dans le vacarme des boniments des acrobates en cette sorte de foire, de fête fo-

raine, plus sale que les nôtres mais sans leur tristesse à cause de la lumière divine. D'affreux aveugles couverts de loques, des estropiés criards, tendent violemment les crabes noirs que sont leurs mains. Des montagnards passent, balançant leurs lourds manteaux dont une large bande rouge, d'un ton superbe, barre le drap sombre. Les chairs ténébreuses, violacées et sèches de la gueusaille apparaissent dans les déchirures des burnous vermineux, que je crains tels, qui le sont sans doute, bien qu'à la vérité je n'aie, en ce voyage, subi l'indiscrétion fâcheuse d'une puce, d'une mouche ou d'un insecte quelconque. Des Berbères au type gardé pur, à la peau presque blanche, à peine teintée d'or, me frappent par la fine et sereine beauté de leurs profils aux nez droits, aux lèvres grenadines encadrées d'une barbe légère, et ces primitifs sont autrement nobles que les Arabes, intrus malgré les séculaires mélanges de sangs. Décidément, je ne verrai jamais dans les femmes que des paquets de lessive, de serviettes-éponges, posés sur des babouches et surmontés d'un œil charbonneux et hostile. Il se peut que cela recèle des nudités désirables et fougueuses, dans un secret aussi profond que celui des hypogées d'Égypte, mais cela peut aussi expliquer le succès spécial des danseurs Chleuhs dont on sollicite les nuits... Mais à la joie de mes regards suffisent ces hommes guerriers ou méditatifs : le plus notable comme le plus humble, vêtu

des laines les plus délicates, des soies et des mousselines les plus éclatantes ou du torchon le plus sordide et le plus rapiécé, s'avance toujours avec la majesté d'un antique et une sérénité seigneuriale, drapé dans des plis adaptés à sa forme puisqu'il marche, s'accroupit et dort en ses mêmes vêtements jamais quittés, ses linceuls futurs. La toge romaine, la draperie mouillée des statues grecques, ne sont que des tuyaux roidis par l'empois auprès de ce balancement rythmé et assoupli autour du corps du moindre Marocain. Tout reste admirable et hors des âges ici, malgré les quelques costumes européens, les autos, les camions, et les autocars où s'empilent les indigènes jusque sur le toit parmi les ballots. De ce que nous leur avons apporté, c'est une des choses qui leur ont fait le plus de plaisir, et ils sont ravis d'accomplir en quelques heures de piste, sur la machine ronflante, ce qui, de leur cheminement auprès du chameau ou de l'âne, exigeait de longs jours.

Vers le soir, sur la terrasse des Services, je regarde décliner le soleil derrière la svelte et pourtant puissante Koutoubia dressant sur un ciel embrasé ses arêtes emplies d'ombre violette. Les profils cubiques, les toits plats de Marrakech tout entière, ponctués de palmiers et de cyprès, sont orangés et roses au-dessus des maisons basses de la place. La foule est toujours aussi intense, son mouvement giratoire est toujours aussi rapide, ses blancheurs deviennent spectrales, elle

semble écumer comme un ressac contre les antres des porches où quelques fanaux clignotent. Puis, tout sombre dans du bleu velouté. Du chaos des formes maintenant indistinctes monte la clameur des disputes, soutenue par les tambourins, les flûtes aigres, et, parfois, un cri aigu. Les hommes du bled, de l'Atlas, du désert, ne veulent pas s'en aller : de ces pauvres plaisirs tout leur paraît merveilleux, à eux qui ne voient jamais rien que le roc ou le sable sous le ciel, et la serve et le troupeau dans le silence. Et ils restent là jusqu'au dernier lumignon, jusqu'à ne plus rien voir, avant d'aller s'entasser dans les fondouks avec les bêtes, ou de ressembler, au long des murs, à des cadavres dans leurs suaires.

J'erre parmi les souks, à la recherche des mosquées, des fontaines, au hasard, car toute méthode dans une cité marocaine est superflue. Le dédale vénitien n'existe pas auprès du labyrinthe d'une ville arabe où toute dénomination de rue est ignorée, où les points de repère sont illusoire, où tout est à la fois identique et divers. Il faut aller devant soi, se perdre, et c'est un des charmes de ce pays où le temps n'a point de sens, où nul ne se soucie de l'heure, où l'aurore, le midi et la tombée de la nuit, à l'appel des muezzins, comptent seuls.

Inlassablement, les êtres blancs marchent dans

les ruelles étroites. Elles sont presque toujours couvertes de roseaux croisés auxquels s'enlace, çà et là, une vieille vigne, et qui, de leur quadrillage de reflets, bariolent le sol et les gens zébrés par ces grilles d'ombres. Le flot humain coule sans répit, spongieux, comme limoneux et sirupeux, entre les échoppes minuscules où éclatent les fanfares chromatiques des fruits et des légumes, où chantent les cuirs jaunes et orangés des innombrables piles de babouches pendues comme des régimes de bananes, et où, juché sur sa pacotille, le marchand impassible attend le client hésitant qui tâte son argent dans un pli de burnous ou une petite sacoche pendue près du poignard. Au bas de chaque échoppe, des êtres muets, accroupis dans leurs laines souillées, rêvent sans s'émouvoir si l'on marche sur leurs pieds nus. Aucune police, aucun ordre : à certains détours, on croit qu'on ne passera jamais. Sur trois mètres de largeur défilent, en sens inverse, des centaines de bourricots avec leurs couffins gonflés de briques, des chameaux arrogants et cocasses, des cyclistes, des porteurs d'outres noirs et luisants comme des phoques, des crieurs demi-nus, et tout est dominé par l'éternel « Balek ! » dont se moquent les enfants surgissant de dessous les bêtes et les charrois avec leurs planches à pain et leurs paniers. Et le miracle, c'est qu'on passe, et sans être jamais bousculé. Ces chameaux et ces ânes possèdent comme leurs maîtres le secret de s'éti-

rer, de mollir comme la cire chaude, de rentrer dans le mur, d'épouser les formes, de tirer parti du moindre espace : et cette foule est plus que polie, elle est aimable et cérémonieuse, le sourire fait luire à chaque instant les dents si blanches, et à l'Arabe qui va droit devant lui sans paraître me voir il suffit d'un imperceptible effacement de l'épaule pour me dépasser sans me frôler. Il ne regarde rien, et surtout pas moi, mais il voit tout. Ici, personne ne s'occupe de personne, les costumes les plus invraisemblables n'attireraient point un mot ni même un clin d'œil : si la curiosité existe, l'usage veut qu'elle ne se décèle par aucune signe, et dans cette multitude je me sens immensément seul.

Où va-t-elle, dans cet exode incessant qui repasse par tous les recoins du labyrinthe? Que vont chercher tous ces gens pressés et sans but? On dit qu'ils sont fainéants parce qu'on les voit à la porte d'une mosquée ou sur le bord d'un chemin, immobiles, durant des heures. Mais dans les souks tous travaillent de l'aube à la nuit, avec un acharnement taciturne. J'ai revu vingt fois ce savetier battant ou tranchant son cuir, ce potier enluminant son vase, ces forgerons martelant le métal, ces enfants soutenant la trame du cordier, et ne s'arrêtant jamais, et le friturier lui-même fait tant de beignets à la graisse que je me demande qui les mangera. C'est le mouvement perpétuel. Il gagne même les enfants de l'école

que j'observe par une porte entre-bâillée et qui, alignés, ânonnent le Coran avec une mélopée suraiguë en balançant en mesure leurs petits torsos et leurs crânes rasés où voltige la natte de crin : et je me divertirais plus longuement de leurs révérences comiques, de leurs piailllements, si je ne savais qu'il convient à un infidèle de ne point trop s'arrêter. Par contre, sous l'arcade précédant quelque cour de fondouk, je regarde les gens prendre leur repas, c'est-à-dire à peu près rien : une poignée de dattes sèches, un bout de pain compact, et le thé d'une bouilloire de cuivre posée à terre sur un peu de cendre chaude. Le café semble inconnu, et on ne fume à peu près pas, cela déplaisant au sultan, paraît-il. Ces hommes sont à peine alimentés, et forts cependant, tout en muscles et en nerfs, exemptés par leur sobriété ascétique de nos intoxications, affranchis de nos besoins et de l'attirail qu'exige la vie du plus médiocre de nos civilisés, libres, toujours prêts, ne s'étonnant de rien. Cela me surprend moins qu'à Rabat. Ici, je suis réellement très loin de l'Europe, et je respire quelque chose de nouveau et d'infinissable, l'air de la vraie Afrique, l'air du Sud saharien dont cette grande ville est la porte. Et tout à coup je vois passer un libyen gigantesque, fauve, à la courte barbe frisée, et je me figure que je l'ai déjà vu en songe, et je cherche son nom que j'ai dû connaître — et c'est Mâtho!

Mais il me semble que j'en pourrais nommer

d'autres dans ce mellah un peu plus tranquille où mes pas m'ont porté, dans ces souks où les juifs vêtus et coiffés de noir cisèlent des bijoux d'argent, de précieuses lampes de synagogues, des étuis pour la Thorah, non loin de leur cimetièrre pour lequel on leur a concédé avec mépris une butte d'immondices dont ils se sont humblement contentés. Je considère ces visages blêmes aux longs yeux caressants et craintifs parfois un peu tirés vers les tempes, presque à la chinoise, ces lèvres minces sous des nez courbes, ces attitudes graves, prudentes, ces démarches obliques, ces allures de chats maigres, tous ces signes de la patience persécutée et de l'inquiétude éternelle : et les femmes ont le visage découvert sous le foulard de couleur qui les coiffe, et elles sont parfois belles. Et, autour d'une fontaine, je vois Rebecca parlant avec Eliézer, et comment n'appellerais-je point Shylock ce vieux au bec de vautour dont la barbe et les cadenettes grises se mêlent à la noire simarre grasse de taches ? Ces êtres vivent confinés dans leur quartier, dans leurs logis aussi sombres et aussi repoussants que les « bassi » de la canaille napolitaine, et pourtant ils sont souvent riches, ils ont des comptes en banque, et, me dit-on, dans leurs intérieurs où je n'oserais me risquer je trouverais des partitions, des revues de tous pays, et ils savent tout avant tout le monde, dans ce coin de Bab Merrima où je me crois perdu.

Les mosquées étant « horm », interdites au profane, je ne puis que contempler leurs murs qui sont les buts de pèlerinage des musulmans marrakchis honorant leurs sept saints patrons, Sidi Youssef, Sidi Ayad, Sidi Bel Abbas, Sidi ben Slimarre, Sidi Abd el Aziz, Sidi El Ghezouani, Sidi Es Soheïli. Tous ont été des ascètes, plus pauvres que Job, rivalisant dans la folie du dénûment, le fakirisme, parfois savants, lettrés, prophètes, comme Sidi ben Slimane qui propagea le Soufisme, tantôt vénérés simplement pour leur renoncement par un peuple qui a, comme les filles chantées par Baudelaire, le culte de la plaie et l'amour des guenilles. Chacun a sa mosquée ou son lieu sacré. Je dois me contenter de voir l'adorable minaret mérinide, de marbre, de briqué et d'émail vert, dédié à El Ghezouani, l'entrée de la mosquée El Mouasine et du mausolée de Sidi Abd el Aziz, d'autres minarets, la fontaine El Mouasine, la fontaine Sidi El Hassane près de la mosquée de Bab Doukkala, et, près du souk des passementiers aux belles portes sculptées, le sanctuaire de ce Sidi Bel Abbas que les chrétiens de jadis assimilaient à Saint-Augustin, le grand primat d'Afrique. Sous toutes ces voûtes défendues, pénètrent des fidèles, leurs tapis de prière sous le bras, se détachant de la foule lumineuse que divisent en carrés innombrables les reflets des roseaux....

Mais je délaisse ce labyrinthe pour atteindre,

hors les remparts, le souk El Khemis, le marché aux bestiaux. C'est un foirail immense, sablonneux, absolument plat et nu, sur lequel, bien qu'il soit tôt, le soleil darde déjà ses feux avec une force redoutable, et d'où s'élève, sous les milliers de pas, une fine poudre d'or lumineuse qui impose sa monochromie. Tout, ici, est brun clair, beige à reflets d'argent, presque ton sur ton. Le site est borné d'un côté par les profils des terrasses et des toits de la ville, d'où émergent quelques minarets, un ou deux toits de mosquée en faïence verte, et un groupe de cyprès, ceux du jardin du général, qui en est fier : de l'autre, par les alignements bleuâtres de la palmeraie. Au nord se dessinent les Djebilet noires et pointues. Au sud, l'horizon est fermé par une muraille si haute qu'elle semble porter le ciel. L'Atlas! La légende est vraie! L'Atlas! Je ne l'avais point encore aperçu, à cause des brumes et de la réfraction, deviné plutôt : ce matin, bien que trente kilomètres m'en séparent, il me paraît si proche qu'en quelques instants je parviendrais à ses contreforts. Il rayonne des diamants de ses neiges éternelles à perte de vue, dans une limpidité que je n'ai connue ni à Pau ni au mont Blanc. Il est sublime et presque invraisemblable de candeur et de pureté cristalline sous un firmament d'azur pâle.

J'entre résolument dans la foule rousse, dans la touffeur ardente. D'abord, l'armée des mou-

tons frissonnants et plaintifs, que des bras noirs saisissent sous le ventre, soupèsent, rejettent, pour en empoigner d'autres et d'autres encore dans le feu des marchandages, des enchères glapissantes et de ces brusques disputes vite apaisées dont je commence de savoir l'Arabe coutumier. Au milieu de cette houle de laines sales, de ces têtes de béliers pareilles à des chapiteaux antiques, se lèvent les statures des bergers en toges, des hommes aux poignards, s'interpellant. Un remous me porte vers les groupes des chameaux. Les uns sont debout sur leurs grandes pattes écartées, maladroitement, pareilles à des racines d'olivier attachées au sol par les larges sabots : et sur cette quadruple racine s'érige la bête difforme et stupide, une sorte de rocher de mousse jaunâtre d'où sort, comme un reptile, le col portant la tête saurienne et aplatie. D'autres, rebelles, ont une patte de derrière liée et repliée par des sangles, et s'échappent quand même en boitant et en lançant vers le ciel leur cri hideux, renversant des enfants et poursuivis par d'assourdissantes clameurs. D'autres restent accroupis et immobiles, écaillés de boue et de fiente sèche, si serrés que je ne distingue plus aucun membre en ces tas roux d'où sort une fétidité puissante, et que contournent des chameliers armés de gourdins et de lanières, drapés d'étoffes grises rayées de noir, des personnages de cette Bible à laquelle je ne comprenais rien avant d'être venu en ce pays et dont

chaque page, maintenant, s'illustre inoubliablement. Je vois Jacob, Laban, les Ismaélites, vivre autour de moi, près de ces monstres allongeant vers mon visage leurs mufles aux dents jaunes et déchaussées, monstres utiles, soit, mais qui me font horreur. Je les quitte pour aller vers la multitude des ânes résignés aux plaies et aux mouches, qu'on parque, qu'on brocante, et sur les échines desquels de grands diables sautent pour faire juger de leur endurance et de leur trot, maintenant de leurs talons nus les côtes saillantes. Quelques-uns se roulent allègrement dans la poussière, ou témoignent ingénument une velléité de rut trop visible, que réprime en ricanant un petit Chleuh vêtu de ce bleu terne qui me rappelle les blouses de nos maquignons. A la ronde, un vendeur d'eau dont tinte la sonnette offre pour une piécette ses tasses de cuivre, et incline son outre qui, rapidement s'allège.

Etourdi par le soleil, grisé par l'odeur animale, je traîne sur le sable une ombre courte, et je m'arrête pour considérer encore au loin l'Atlas scintillant et féérique : mais des « Balek! Balek! » plus impérieux que jamais me forcent à garer, car voici surgir du fond du souk, au grand galop, des chevaux, ces admirables chevaux barbes qui semblent voler sans densité, et avec lesquels font corps des cavaliers dont le vent de la charge gonfle les burnous, les mêmes Numides que Jugurtha, il y a deux mille ans, lançait en tourbillons blancs

contre les légions romaines, les mêmes qui se brisèrent plus tard contre les Austrasiens de Charles Martel à Poitiers, la chevalerie castillane à Las Navas de Tolosa, ou les brigades de Bonaparte sous les Pyramides. Ils parcourent l'arène dans un ébouriffement de crinières et de queues, volent, repartent, s'arrêtent net en frémissant, et je comprends cette esquisse de fantasia en les voyant juger dans un coin par quelques-uns de nos officiers de remonte. Auprès d'eux, sur un carré de pourpre, trône un haut personnage vêtu d'une tunique de soie framboise barrée d'une écharpe lamée d'or, et d'un vaste manteau de velours vert, un Salomon qu'eût peint Delacroix ! Il se lève, suivi par des esclaves courbés, et ce pacha ou ce marabout traverse la cohue avec une tranquille majesté, et brille comme un énorme joyau dans la lumière.

Je gagne un monticule d'où m'apparaît en son ensemble l'énorme grouillement auquel j'étais mêlé, inépuisable répertoire de nuances et de formes où la même laine vêt les gens et les bêtes fraternisant dans l'animalité : et je vais jusqu'à l'entrée de la vieille porte de Bab el Khemis, où s'agitent tous les types de la plaine du Haouz. Là, sur les pentes dénudés, des femmes voilées et cliquetantes de bijoux étalent des tapis, et à la monochromie rousse succède, jusqu'à éblouir, une polychromie dont la violence est presque furieuse : les grands rectangles jaunes, bleus, verts,

écarlates, crient frénétiquement sous la clarté dont le feu tombe maintenant verticale et implacable du haut d'un ciel de midi. Je suis assailli par les vendeurs de sparterie, de poteries, de bagues et d'amulettes, dix fois écartés et revenant tenaces, baissant à chaque fois leurs prix d'abord effrontément majorés pour duper le roumi. Je me borne à jouir de la couleur, à piétiner au milieu de tous ces gens trépidants et bariolés : certains passent graves, portant posément, et de l'air le plus naturel, un bélier couché sur leur nuque et dont ils tiennent les pattes croisées sur leur poitrine, et ils vont, revêtus de cette étole vivante et étouffante. Ma flânerie m'amène jusqu'à une autre butte qu'avoisine un cimetière, et qui a dû être faite d'ordures et de détritiques que le temps et la sécheresse ont transformés en un terreau rougeâtre. Il est bon de n'avoir pas le sens olfactif trop délicat, au Maroc. Cependant, je dois dire que les souks y sont propres, et que je me suis même demandé comment, dans ces agglomérations d'où tout dispositif hygiénique est absent, on dissimulait les résultats de certaines nécessités. Sauf en passant sur les grandes routes je n'ai jamais vu un indigène y satisfaire, et encore avec une pudeur qu'ignorent nos campagnards et nos faubouriens. Dans le terrain où je me suis aventuré je vois des hommes misérables, noirs et demi-nus, travailler devant des fours creusés dans le tuf, y jeter des brasses de palmiers-nains

semblables à des artichauts secs, et en extraire des jarres, des amphores pointues, des vases aux longs cols que des gamins alignent, et qui n'ont certainement pas changé de formes depuis vingt ou trente siècles. Je suis là devant les hommes de peine de l'humanité primitive, refaisant éternellement les mêmes gestes appris et transmis, et une fois de plus j'ai le sentiment que le temps, auquel je n'ai jamais pu croire, n'existe pas, et que du potier étrusque ou berbère au mineur du Borinage, au laveur de sable aurifère du Klondyke ou au plongeur qui, à Aden, remonte avec des perles en crachant son sang, il y a continuité et identité d'efforts et de souffrances...

La chaleur qui se dégage de ces fours grossiers, leur odeur d'herbes brûlées, me font fuir. Mais bientôt une autre exhalaison plus âcre et plus putride me présage le quartier des tanneurs. Je veux voir quand même. D'un remblai je me penche sur une sorte de marais salant où se succèdent des bassins de boue blanche à demi remplis d'eaux jaunes et carminées. Là pataugent des créatures à peu près nues, souillées, pitoyables, qui traînent des peaux, les piétinent et les battent. Ce seront ces admirables maroquins que j'ai vus dans les souks, odorants et enrichis de nielles d'or et d'argent ou de précieuses broderies de soie. Dans les baquets, des enfants pilent avec de longues gaules les écorces de grenade ou la cochenille qui donneront les jaunes orangés et

les rouges profonds dont la qualité est inimitable. Et ces enfants aussi sont exactement semblables, avec leur attirail et leurs gestes rythmiques que stimule un âpre gémissement, à tout ce que j'ai appris des métiers de l'humanité multi-millénaire depuis les Sumériens jusqu'aux Egyptiens, aux Aztèques ou aux Nègres. Je suis en pleine sauvagerie, dans la puanteur mais aussi dans la lumière magique, miséricordieuse à toutes choses, à tous êtres, et ces forçats ont aussi leur beauté.

Un peu las de la fourmillière humaine, je vais chercher le repos chez Jacques Majorelle. L'artiste raffiné que captive ici la passion des Kasbas de l'Atlas, et qui les a exprimées mieux que personne en ses tableaux précieux, habite à quelque distance de Bab Doukkala, hors les murs, une petite oasis qu'il a créée. Son studio jaune et bleu, sa villa dont il a fait un luxueux, éclatant et harmonieux modèle d'art marocain, s'élèvent parmi des bassins, des bouquets de palmiers, des parterres de fleurs exotiques dont la fraîcheur, le coloris, le calme, sont un enchantement, non loin des ateliers où la charmante femme du peintre surveille ses artisans indigènes, experts en cuirs brodés. Devant les aquarelles rehaussées de poudres métalliques, subtilement stylisées, où Majorelle fut le premier à fixer l'étrange et puissante

beauté des citadelles dans l'altitude, je comprends son envoûtement et la tentation m'obsède d'aller aussi là-haut, sur ces sommets dont je distingue à travers les feuillages le scintillement neigeux. J'écoute l'artiste m'en vanter la magie qui lui a fait oublier l'Europe, et devant ses belles œuvres nous parlons de la pauvre peinture montparnassienne. Comment ai-je pu m'irriter contre ces bégaiements inexistantes, perdre mon temps et mon encre à les critiquer? J'en suis confus dans cette atmosphère de beauté féconde où je vis avec délice depuis tant de jours. Et nous préférons parler de ceux qui ont écrit sur ce pays, et dont le plus évocateur, le plus vrai, reste encore peut-être Loti. Il a dépeint, il y a quarante ans, un Maroc où tout a changé, et sa langue était, à l'analyse, monotone et chétive : et cependant il disposait d'un sortilège, et il est allé très avant dans les âmes, qui, elles, n'ont pas changé. Ce grand ennuyé hypersensible, que hantait l'idée de la mort, a compris ces communistes fatalistes pour qui Dieu est tout, qui, du puissant au misérable, ne se considèrent que comme les ordures d'Allah, l'inaccessible et l'omniscient... Et Majorelle me dit les mœurs de ces hommes de la montagne avec lesquels il campe et fraternise depuis plus de vingt années, depuis l'époque où il risquait encore, en peignant, le coup de fusil d'un Chleuh. Et il me dit aussi son espoir d'un nouveau pictural, en ce pays si abondant en merveilleux thè-

mes, par une série de jeunes coloristes qui partagent sa passion et, loin des mercantis et des affairistes de Paris, commencent de former au Maroc une école qu'on encouragera, qu'on soutiendra, qui y a droit comme celles d'Algérie et d'Indochine.

D'autres lieux satisfont mon désir de silence. La longue avenue de la Koutoubia me conduit, hors la ville, aux jardins de la Menara. C'est, dans une enceinte de pisé, une vaste oliveraie aux allées symétriques, une propriété du Makhzen, qui la laisse visiter. J'y erre lentement, dans une douce atmosphère presque provençale, jusqu'à une très grande pièce d'eau limpide, pur miroir où se reflète un pavillon de plaisance, aux galeries de style simple. Les sultans se sont plus à venir rêver là, ou avec leurs femmes. Le lieu est quiet et joli. On y a installé une ferme, des haras, une autrucherie, mais je ne les vois pas. Je ne vois que les oliviers et cette eau abondante, si rare, si précieuse en ce Maroc de sable et d'ardeur céleste, et que les indigènes aiment tant parce qu'ils en savent tout le prix. Il n'y a personne.

Une autre fois, avec le beau et ardent poète Métérié, qui ressemble à un jeune émir et est ici l'inspecteur des Arts et Monuments, je me

promène dans le mystérieux palais de la Bahia, perdu dans les détours des ruelles entre le melah et la médina. Cette Bahia, cette « brillante », je sais qu'aucun souvenir ne m'y sollicitera, car elle ne date que de quarante ans à peine, et ce n'est que le caprice d'un vizir, fils d'esclave nègre. Ce Ba Ahmed ben Moussa fut un rusé personnage, trouvant le moyen de cacher durant plusieurs jours la mort de son maître Moulay el Hassane pour assurer, par mille intrigues, sa succession à Abd el Aziz. Cela n'alla pas sans bénéfices, et l'homme s'est fait construire la Bahia par un indigène, El Mekki. Maintenant c'est la demeure du Résident général lorsqu'il vient à Marrakech. Mais tout vieillit si vite ici que la Bahia semble ancienne. Sa vaste cour de marbre et de zelliges avec arceaux et colonnettes de bois, sa salle de conseil, ses appartements, tout me rappelle l'Andalousie, les patios de Cordoue et de Séville, le rectangle exquis que domine, à l'Alhambra de Grenade, la tour de Comarès : mêmes plafonds peints, même stucs sculptés et polychromés, même sentiment de préciosité, d'intimité et d'abandon. Et de la terrasse la vue embrasse splendidement l'horizontale cité, le Haouz, les Djebilet, l'Atlas, la palmeraie bleue. Mais je préfère plonger dans le délice de ces jardins purement mauresques qui se succèdent de cour en cour, et sont enclos de hauts murs aveugles. Là vivent comme en une prison enchantée les cyprès,

les bananiers, les orangers chargés de fruits, et je retrouve l'arome de ces jasmins qui revêtent les remparts de l'Alcazar sévillan, de la base aux créneaux, et cet arome se mêle à l'odeur des eaux entre les margelles de pierre et de céramique. Jardins tristes et adorables, déserts, confidentiels, semblant faits pour l'unique délice du poète confiné dans une maison arabe, en un coin de ce grand Paradou dans lequel les clairs de lune doivent être les décors divins de la mélancolie. Métérié les chante avec une âme raffinée, ingénue et fiévreuse qui vaudrait à d'autres la gloire dont il n'a nul souci, car lui aussi est envoûté, et a appris ici que la pensée gardée au plus secret de soi-même est la plus merveilleuse et embellira mieux l'heure de disparaître...

Un autre jour, je prends dans la jolie demeure de Si Mamméri, peintre et grand lettré, mon premier déjeuner vraiment marocain, servi par sa femme affable, parée comme une idole, qui sourit à la mienne, et s'amuse gentiment de notre initiation, poulets et couscous pris à même le plat et mangés avec trois doigts de la main droite, fruits, gâteaux, et thé à la menthe préparé dans un précieux service par une souple et silencieuse fille, ennuagée de voiles roses et bleu ciel étoilés d'argent. Quel calme et quel dignité dans l'accueil, dans la douce pénombre de cette galerie ajourée où s'allongent nos divans bas! Après la causerie, l'ami vêtu de blanches mousselines nous

conduit jusqu'au Dar el Makhzen, au palais chérifien dont l'accès est inviolable, mais dont il a obtenu pour nous la permission de visiter les jardins. Là aussi nous sommes absolument seuls. Le caractère de ces demeures chérifiennes où le maître, le « Sidna », ne vient presque jamais, c'est l'énormité : de longues murailles, des « mechouars » où cinq cents cavaliers évolueraient à l'aise, d'autres murs et d'autres mechouars encore, des labyrinthes autour du logis essentiel que signalent ses toits de faïence verte dont le vernis miroite, et dont on ne connaît pas la porte. Que ces êtres secrets aiment le secret ! Les jardins complantés d'oliviers et d'orangers sont beaux. Dans des prairies en fleurs bondissent quelques gazelles peureuses. Nous nous asseyons sur les degrés de marbre d'un kiosque enluminé, et nous restons là, devisant doucement, et bientôt trouvant inutile de penser, de parler, parfaitement heureux d'être immobiles dans l'air embaumé. N'est-ce pas ce que je suis venu chercher, ce détachement absolu, cet insouci de toute cérébralité, cette quiétude, cet oubli de tout, vivre pour le fait de vivre ?

Je trouve cela, encore, dans le Dar el Beïda, cet ensemble de bâtiments blancs qui est maintenant l'hôpital Maisonnave, militaire et civil, où je vois somnoler des soldats en bleu horizon et en kaki, des goumiers noirs, sous les arceaux des patios et dans les salles ouvertes où les lits de

camp sont surmontés de voûtes de bois peint, de frises colorées, de stucs fouillés, de mosaïques, et où, dans les cours, des miroirs d'eau claire et immobile réfléchissent fidèlement des portes vertes closes dans des murs de feu. Et je gagne l'enceinte contiguë de l'Aguedal.

Trois kilomètres sur un kilomètre et demi, un jardin vraiment impérial n'exige pas moins au Maroc, derrière des murs et des bastions. J'erre dans les vignes, les vergers de poiriers, abricotiers et pruniers, les figuiers, les orangers, les citronniers, les oliveraies, tout cela disposé à perte de vue autour de quelques grands carrés de saphir, bassins emplis de ciel dont le principal a deux cents mètres de côté et que domine une terrasse d'où je revois tout le Haouz et toute la ville entre les Djebilet noires et l'Atlas d'argrent. Il y a plus de sept cents ans que les maîtres successifs de Marrakech ont veillé à embellir ce jardin de leurs rêves, depuis les austères Almohades médiévaux jusqu'aux voluptueux Saadiens et à ces Alaouites qui règnent aujourd'hui sur l'empire que nous leur avons assuré. Ces despotes implacables se sont tous transmis l'amour attendri des fleurs et des frondaisons, le respect de ce que la lumière fait s'épanouir.

Je ne trouverai plus leurs traces dans les ruines de ce palais El Bedi qui gisent près de la Kasba. Le Saadien Ahmed el Mansour l'avait érigé au xvi^e siècle en appelant même ses ouvriers

florentins, et il n'avait épargné ni le marbre ni l'or. Mais au siècle suivant le redoutable Moulay Ismaïl le fit détruire, par cette jalousie qui est un signe curieux de ces dynasties marocaines opposées à toute conservation du passé historique. Il envoya tout ce qui lui plaisait à Meknès, où il rêvait de faire son Versailles, de même qu'il détruisit la Volubilis romaine : et le reste fut rageusement dispersé et saccagé. Il n'y a plus que des décombres informes. Mais je sais où aller pour trouver, ou du moins pressentir un peu, le secret saadien. C'est à côté de la mosquée de la Kasba, au bout de la place. J'y arrive par des corridors obscurs, coudés, étroits, pauvres, calculés dirait-on pour décourager, et je débouche dans une sorte de cul-de-sac triste, encombré de gravats et d'herbe chétive, sur lequel donnent deux pavillons aux murs aveugles. L'endroit est laid et désertique. Je franchis un seuil. Je passe d'une clarté si vive à un demi-jour si sombre que je distingue à peine une petite salle à quatre colonnes, une stèle de marbre, un mihrab, quelques boiseries. Sans un rayon entrant par une fente et posé sur le sol comme une épée de feu, je ne verrais rien : et est-ce là tout? Mais je pénètre dans une seconde salle plus grande, et c'est la merveille. Je suis devant les tombeaux des Saadiens.

Ces hommes-là sont apparus après les Mérinides, au début du xvi^e siècle. Ils venaient de la vallée du Dra, au delà du grand Atlas. Ils ont con-

quis le Sous, puis Marrakech, puis Fès. Ils ont déclaré la guerre sainte aux Portugais, qu'ils ont presque chassés de leurs établissements du littoral. Ils ont eu un grand souverain, Ahmed El Mansour, qui, sous prétexte d'imposer la loi du Prophète aux Nègres, a osé lancer ses cavaliers à travers l'Afrique centrale jusqu'à Tombouctou qu'il a prise et d'où il a rapporté une fantastique quantité d'or en échange du sel de Gao, et son surnom de Mansour le Doré. Il a bâti son palais El Bedi et de nombreux monuments, il a organisé, en les dispensant d'impôts, les milices indigènes, unifié son empire augmenté des innombrables Maures définitivement chassés d'Espagne. Mais il était jaloux au point de livrer sa favorite, nue dans un cachot, aux scorpions, simplement parce qu'il avait surpris, signée de son lieutenant Djouder, une lettre d'amour que la malheureuse n'avait jamais reçue. Et le Doré est mort de la peste, ou peut-être du poison instillé par une autre femme. Avant lui, il y avait eu Mohammed Abdallah, bourreau des derniers Mérinides, assassiné par un garde turc, et Mohammed ben Abdallah, tué à la grande bataille des Trois-Rois : après, il y a eu Moulay Abd el Melek, qui jetait les chrétiens à ses lions et qu'a poignardé un Portugais qu'il voulait faire émasculer : Moulay Oualid, tué par son frère : d'autres encore, une longue horde de tyrans finissant par périr à leur tour, exténués de vices et chargés de tous les crimes,

sous les coups des Filaliens, des sévères Alaouites surgis du Tafilalet. C'est le flux et reflux sempiternel du Maroc depuis les premiers royaumes Berbères, l'invasion arabe, et cette dynastie d'Idriss qui a tenté d'abord de rompre avec les califes d'Orient et de faire libre et unifié le Maghreb Kharejite et chiite. Un groupe de princes est puissant, il s'amollit dans le luxe, et un autre groupe austère et fanatique monte du Sénégal ou du Soudan, et le chasse : il s'amollit et succombe sous un nouvel assaut. Chaque groupe a son grand homme, Youssef ben Tachfine pour les Almoravides, Abd el Moumene et Yakoub el Mansour pour les Almohades, Abou El Hassane pour les Mérinides, tous hommes de guerre et religieux, essayant parfois avec génie de coaguler les tribus anarchiques de l'Atlas et du bled, mais bâtissant toujours sur le sable et cédant à la luxure et à l'amour du faste, comme les émirs qui perdirent l'Espagne, avant de disparaître dans d'obscures révolutions de palais.

Mais ces Saadiens étaient des artistes. Ces incestueux, ces assassins, ces pillards, ces monstres de Bas-Empire surpassant les plus féroces qu'ait subis Rome, ont voulu orner leurs tombes, et ils ont su en faire un chef-d'œuvre qui est la floraison suprême, le dernier soupir parfumé de l'art musulman retouché par le vieux génie Berbère. Et c'est avec une muette admiration que je m'attarde dans cette salle. Ses douze colonnes galbées,

reliées par des arcs d'une parfaite pureté, ses revêtements de faïence, ses stucs ciselés, le travail infiniment subtil de son plafond à peine discernable dans l'ombre, tout dépasse ce que j'avais vu à Cordoue et à Grenade : et il semble que dans ce sanctuaire restreint la mélodie continue des formes gagne encore en sérénité dans l'intensité. Je suis au cœur de cet art islamique dont tout devrait dérouter mes habitudes d'esprit et l'hérédité de ma race. Je suis un familier de l'art anthropocentrique des musées européens : je suis un roumi, issu de la romanité et du christianisme, fervent des cathédrales. Tout ici devrait me déplaire ou du moins me laisser froid : et cependant j'éprouve une émotion presque comparable à celle que m'impose l'atmosphère d'une église. Ce n'est point le luxe décoratif d'un palais de *Khalife des Mille et une Nuits* qui domine ici, c'est réellement une suggestion de prière. Avec leurs combinaisons géométriques, les inconnus qui ont édifié cette salle prodigieuse conduisent mon esprit, et presque mon âme, à une étrange ferveur. Déjà, à Grenade, j'avais senti que l'arabesque ne se charge de tout son sens que si on l'unit aux volutes des parfums brûlés, à l'arome des fleurs et au murmure des fontaines, c'est-à-dire à des éléments vivants et mouvants qui animent et prolongent ses entrelacs figés. Ici, comme à l'Alhambra, ces éléments de la symphonie sont morts, et je ne vois plus que l'armature linéaire. Mais sa

force de suggestion est encore telle que je suis captivé par le renouvellement indéfini de l'invention, par la diversité dans l'apparente monotonie des motifs inspirés du réel sans jamais le représenter. Ce que cherchent maladroitement et croient découvrir certains de nos peintres synthétistes, des Maures l'ont fait il y a des siècles avec une sûreté et une richesse incomparables, en mathématiciens et en artistes. Leur musique c'est celle de ces stucs et de ces zelliges où leur patient génie se joue en d'insaisissables et pourtant précises variations, en des caprices qu'on pourra juger décadents mais dont la grâce est irrésistible. Et que ne font-ils pas avec les simples caractères de cette écriture coufique qui dessine ce qu'elle évoque, presque autant parfois que les hiéroglyphes d'Égypte, et qui porte en soi une si fine beauté!

Sur le sol s'alignent, plus ou moins grandes, les pierres tombales sculptées, étroites, et d'une singulière forme triangulaire, se terminant par une arête semblable au dos de la lame d'une épée. Le soleil qui filtre malaisément leur donne, çà et là, le ton du miel, et touche un rehaut d'or dans la demi-obscurité. Sous ces tombes sont les ossements des princes Saadiens. Nul ne les a dérangés, mais l'édifice était abandonné au fond de ce couloir vétuste. Les sultans vont parfois prier devant les Koubbas des marabouts, mais les souverains qui les précédèrent n'existent point pour

eux, et seul le peuple garde un peu le sentiment de l'histoire, qu'il surcharge de légendes. Dans la cour, un palmier ombrage débilement un petit tertre. C'est là que repose un des Saadiens. Celui-là était modeste, et ne voulut pas figurer dans la splendide chapelle. L'arbre solitaire me rappelle le dialogue imaginé par Henri Heine entre le palmier et le sapin nordique, du feu à la neige...

L'auto m'emmène doucement dans les terrains vagues qui avoisinent la ville : terrains coupés de fondrières, de grandes flaques d'eaux persistantes sur les couches d'argiles et où quelques femmes voilées lavent du linge. Les remparts se développent sur douze kilomètres, enfermant complètement l'oblongue Marrakech. Ils sont massifs et bas, hauts de cinq mètres, épais de deux. Ils sont faits d'un pisé qui s'écaille, se fendille, se lézarde : remparts peu redoutables, mais qui ont dû suffire avant l'artillerie. Un seul de nos projectiles y ferait brèche. La matière friable, granuleuse, de ces murs, est d'une couleur adorablement saumonée. La lumière la teinte d'un feu rose. Je ne sais pourquoi Marrakech est appelée la Rouge : à cause de son contraste avec les cités de neige du littoral? à cause du sang qui a ruis-

selé? Pour moi, elle est rose. Je suis au pays du Feu Rose.

Je me laisse séduire par les perspectives indéfinies de ces remparts. On n'en voit pas le bout. Ils sont érigés au ras de la plaine, verte du côté du Haouz, saure du côté des Djebilet. Au bout, il y a l'Atlas ennuagé et diamanté. De loin en loin, un bastion un peu plus haut, et une porte dont la forme tient de l'ogive et du fer à cheval, une vouûte noire où rentrent des moutons, d'où surgit un cavalier blanc brusquement éclairé, Bab el Khemis, Bab Debbagh, Bab Aïlen, Bab Aghmat, d'autres portes encore, à peu près pareilles, parfois avec des merlons pointus, des motifs rouges, des toits de tuiles de ce vert-bleu qui est un secret des céramistes arabes. Tantôt, quelques murs bas décèlent une «hara», une léproserie. Tantôt, l'alignement des milliers de petites bornes d'un cimetière. Tantôt, une zaouïa vouée à l'un des patrons de la ville, tel cet Ayad si savant qui avait étudié à Cordoue auprès de cet Ibn-Rochd que nous appelons Averroès, qui trahit les Almohades et finit en exil au Tadla : tel encore, ce Sidi Youssef, le Job marocain, qui vécut lépreux parmi les lépreux. Les canalisations compliquées des « Khotaras », captant pour les jardins l'eau des pluies, traversent la plaine. Il y a un vaste silence sur cette étendue. Je ne sais pourquoi je songe au jour où celui qui n'était alors que le colonel Mangin déboucha des Djebilet avec sa colonne, et en-

voya par-dessus toute la ville intacte ses obus sur El Hiba vaincu qui fuyait vers l'Atlas par les portes opposées, se croyant déjà hors d'atteinte. Cela parut un miracle, et la débandade fut terrible. Après vingt ans on ne l'a pas oubliée, non plus que la figure du grand chef roumi, le futur vainqueur de Douaumont. Mais depuis le canon n'a plus tonné dans cette zone. C'est ailleurs qu'ont agi des généraux tels que Drude, d'Amade, Moigner, de Chambrun, Mangin, Daugan, Gouraud, Alix, Henrys, Gueydon, Blondlat, Niessel, Baumgarten, Huré, de Lamothe, Aubert, Poeymirau, groupe magnifique réalisant la pensée de Lyautey dans l'unification marocaine. Marrakech n'a plus été troublée, et ses remparts de pisé ont continué de somnoler sous le ciel. Ce ne seront plus jamais que des fortifications innocentes, n'ayant d'autre utilité que d'enclorre une ville magique dans leur ceinture rose.

Sur son pourtour, durant vingt kilomètres, se dressent, en bouquets clairsemés sur des vergers, les quatre-vingt-dix mille palmiers marrakchis, épanouissant au bout de leurs hampes leurs palmes d'acier bleuâtre qui, au crépuscule, se dorment. Ils sont trop espacés pour donner de l'ombre, mais leurs spectres projettent d'étranges silhouettes reptiliennes sur la terre rousse, boursouflée et craquelée par la chaleur. Un palmier contre un mur safrané, un chameau qui passe, un blanc capuchon sur un burnous blanc qui bouge

un peu, c'est Marrakech, c'est sa poésie triste et ensorceleuse. Mais l'Atlas, touché d'une lueur suprême, brille là-bas par toutes ses cimes. Et je veux aller là-bas. J'irai là-bas, au delà de cette muraille colossale, semblant inaccessible...

LA HANTISE DU DÉSERT

(L'OUARZAZAT)

D'abord, je n'ai pas osé. J'ai seulement esquissé l'assaut. Je suis parti un matin par Bab Roob, la porte proche des tombeaux Saadiens, et j'ai traversé l'étendue fertile du Haouz, parmi les blés, les puits des Khottaras, les seguias d'irrigation, en voyant peu à peu se rapprocher la base de la montagne. Je l'ai abordée au détour d'un petit bois, la route a commencé de monter, laissant de côté les pistes de Tanneslouht et des Ourika. J'allais vers le pays Reghaïa. Longtemps, longtemps, l'auto a contourné les pentes, s'élevant toujours, entre des espaces cultivés et des falaises rouges. Parfois, il fallait passer un oued et l'eau giclait jusque sur les vitres puis la route reprenait, admirable. Un de nos miracles au Maroc, c'est le réseau des routes, impeccables et infinies, construi-

tes uniquement par nos légionnaires, car les accords avec les services indigènes ne sont intervenus qu'après, pour l'entretien. Cette perfection dans un si court délai est presque incroyable, quand on la compare aux sentiers anciens qui escaladent les précipices et que les bergers chleuhs suivent encore.

Je ne me suis douté de l'altitude qu'en voyant au-dessous de moi, dans les abîmes, tournoyer les gypaètes blancs. Enfin m'est apparue Tahanaout, la première agglomération berbère que j'eusse encore vue : un amas de maisons plates, faites d'un pisé presque écarlate, éclatant dans la verdure vive des cerisiers, des grenadiers, des tamaris auxquels se mêlaient des peupliers et des frênes : une harmonie d'une violence étrange, et sur les terrasses ou au bord des trois noirs des portes, les taches claires ou bleu foncé des êtres. Tout au bas de cet étage de demeures de troglodytes, l'ouer Regboïd, bleu et gris, dans des prairies.

Sur chaque cube abritant des créatures humaines, un trait d'or posé par le soleil. Impression d'être reculé bien au delà de l'antique, dans les âges précivilisés. A partir de là, paysage farouche, parfois une ruine rouge au sommet d'un pic, la stérilité brûlée, des gorges très étroites, et toujours le patient contournement de la route aux multiples visages, jusqu'à un élargissement subit, un cirque où l'élèvent les quelques gourbis d'Asni

et la Kasba délabrée de son cheik, un vassal du caïd Goundafi, dans une riche oasis que dominent des sommets neigeux. Je suis allé ainsi durant une vingtaine de kilomètres encore, jusqu'à Tagardist el Bour, qui est, sur un éperon dominant un torrent rapide, une Kasba fauve, à demi-écroulée, un poste de guerre, avec un mellah curieux et sordide. Delà, les cavaliers du Goundafi guettaient les pillards du sud. Maintenant, les villageois et des juifs habitent seuls ce site admirable et inquiétant où Majorelle m'a emmené. Mais le temps menaçait et il a été plus prudent de refaire les quatre-vingts kilomètres vers Marrakech. Cette excursion, ce premier contact, ne m'ont laissé avec un bon souvenir que l'envie du risque plus réel, de l'aventure, au point que retrouver au soir les dîneurs et le luxe de la Manounia m'a paru impatientant et risible.

J'ai recommencé. Tenté par la renommée de la Kasba de Telouet, j'ai dû renoncer à l'atteindre, un orage récent ayant obstrué la route, et le maître de Telouet étant absent de sa forteresse comme de sa somptueuse villa de Marrakech; ce fameux Si El Hadj Thami Glaoui, l'un de nos grands alliés marocains, seigneur féodal, pacha puissant archi-millionnaire, donnant des réceptions splendides, je ne le verrai pas. Il est d'ail-

leurs très moderne et porte avec aisance le smoking à Vichy ou à Deauville. Mais une autre route m'était accessible, celle de l'Ouarzazat, dans la haute vallée du Dra, au seuil saharien, et elle me promettait un plaisir plus sauvage. Et cette fois j'ai quitté pour plusieurs jours par la porte de Bab Aghmat la grande cité, et de nouveau j'ai traversé la plaine du Haous, hypnotisé par la neige éblouissante des cimes qui barraient l'horizon.

C'est après soixante kilomètres, semblant longs à mon impatience, que l'auto a abordé le pied de l'immense muraille. Et presque aussitôt m'est apparu le caractère guerrier de ce pas, différent de l'Ourika, avec la silhouette d'Aït Ourir, ses remparts d'argile rouge et son donjon carré aux créneaux blancs, la « tighremt » servant à la fois de magasin de vivres et de suprême réduit de la défense : type encore minime mais déjà caractéristique de ces multiples fortifications dont les grands Caïds ont muni tous les défilés contre les invasions sahariennes. J'ai passé deux oueds à gué, je me suis engagé dans des cluses parfois très étroites, où la route grise multipliait ses boucles et ses brusques tournants entre des précipices et les failles de roche couleur de sang, tantôt couronnées de forêts, tantôt terriblement nues. Sur un pic, sur un « taourirt », au-dessus d'un vieux pont de pierre bâti jadis sur l'oued R'dat par des forçats chrétiens, une sinistre bâtisse aux

murs aveugles, la Kasba d'Agbaloi, prison politique des pachas, perdue là haut sous l'écrasant azur où tournoient les aigles. Et enfin, après bien des détours, Zerktene dans un cirque admirable, un grand village chleuh, au confluent de trois rivières. Des étagements de bandes cultivées soutenues par de petits murs de pierres plates comme en Provence, de l'orge, du maïs, un peu de vignes, des noyers, des figuiers, un aspect riant et fécond, mais au-dessus, l'accumulation confuse des tanières rouges où paraissent des êtres bleus, des terrasses plates accolées au rez-de-chaussée des tanières supérieures, habitats de Troglodytes, termitières humaines, et au-dessus encore, écrasante comme l'est en Castille l'église énorme au-dessus du hameau chétif, la « Tighremt » quadrangulaire avec tours de guet et bastions. Les temps d'invasions semblent bien finis, le « baroud » s'est calmé, regretté secrètement peut-être par ces Chleuhs aux âmes insoumises, tireurs excellents, pour qui l'embuscade était une joie. Mais le décor de guerre reste toujours.

A partir de Zerktenne, de nouveau le serpentement à flanc de falaise dans la solitude hostile. Pourtant l'auto doit avertir presque sans relâche des créatures qui surgissent. Ce sont, haillonneux et superbes, les patients, les infatigables hommes du sud, venant à notre rencontre et cheminant vers la fascinante Djemaa el Fna. Ils vont pieds nus sur le roc : ceux qui ont des babouches les

portent suspendues à l'épaule, par économie. Ils marchent près de leurs ânes, de leurs mulets, de leurs chameaux, qui sur la route étroite, pour nous laisser passer, semblent en équilibre sur quelques cailloux au bord extrême du précipice. Ils marchent pendant des jours et des nuits, se fixant des étapes d'un certain nombre de kilomètres, se réglant sur le soleil. Quand ils n'en peuvent plus, ils s'arrêtent, mangent une poignée de dattes sèches, une galette dure, boivent un peu d'eau de l'outre remplie à l'oued, et se couchent, pareils à des cadavres dans leurs lincoeurs poussiéreux. Puis ils se relèvent, et reprennent la marche sur leurs pieds de corne grise, du même pas élastique. Il y a parfois menace d'accident, parce qu'au lieu de se tenir au-devant leurs bêtes, ils les font se ranger en les poussant par derrière, et devant le moteur le chameau s'effare, renâcle, tord son col d'où sort le cri affreux.

Mais on passe. Et je regarde ces visages courtois et impassibles, ces yeux résignés et mystérieux d'une humanité dont je ne devinerai jamais les pensées, et qui ne pense probablement pas, caravane éternelle dont la route est le seul logis et dont le nomadisme m'effraie, m'hallucine et me tente, éveillant en moi de singuliers instincts pétrifiés sous la couche de civilisation dont je sens ici la minceur. Est-ce dans l'extrême dénûment que se trouve seulement l'extrême liberté,

et ces pauvres gens rejoignent-ils par là nos chartroux, nos trappistes, nos dominicains dont ils ont les faces graves sous les blanches capuces? N'est-il pas erroné de les plaindre, alors que chez les uns comme chez les autres est visible cette sérénité refusant tout autre destin? Eux aussi ont leur règle, dans la délivrance de tous besoins : et quand j'en vois un qui se prosterne à l'heure rituelle, c'est par déférence que je feins de ne point le voir.

Par les crêtes et les vallons où se dénoue un ruban d'eau verte, par les hérissements de génévriers, par les alternatives d'ombre frigide et de soleil jaune, dans la désolation ou dans le contraste de riches vergers, j'atteins enfin la halte de Taddert, où m'attend, avec un fort honnête déjeuner, la surprise d'une guinguette des environs de Paris, servante accorte, patron intelligent qui, après avoir été l'un des premiers défri-cheurs de cette route, s'y est adroitement installé au passage obligatoire du Nord au Sud. Des officiers, des mécaniciens, bavardent gaîment, me restituent l'atmosphère française en ce coin de montagne marocaine où, déjà à quinze cents mètres d'altitude, l'air vif et lumineux excite la verve et l'appétit, tandis que quelques Maures, assis au pied des beaux chênes examinent autos et camions avec curiosité. L'heure de repos est vite écoulée, il faut repartir à l'assaut du col de Tizi N'Tichka. Et l'aridité des sites devient pres-

que tragique. Il n'y a plus même de terre. Rien que le roc rougeâtre, et, dans le lit de ce qui ne peut plus s'appeler un oued, de grandes plaques de sel parmi les cailloux. C'est un des lieux maudits dont parlent les durs textes bibliques, et un pays de la soif et un pays pour personne, bien que j'y croise encore des marcheurs hâves et indifférents. S'il y eut là des forêts, la lente disparition de l'humus arraché par les orages les a tuées. Ce que j'aperçois encore de loin en loin sur les pentes, ce sont de maigres thuyas, des chênes verts roussis et convulsifs et puis rien que cette implacable rocaille où la route a été forcée à coups de dynamite. Ainsi, pour me rappeler l'œuvre des hommes, ne trouvé-je à ce col de N'Tichka, au pied de granits couverts de neige, qu'un écriteau avec un nom et la mention de deux mille six cents mètres d'altitude.

Quelques kilomètres encore, et sur le flanc d'un abîme, j'aperçois deux ou trois cabanes de pisé et de ciment. C'est le poste de Tadlest. Quelques soldats de la légion étrangère, dont je reconnais les képis blancs, vivent en ermites dans cette redoutable solitude. Ils abaissent devant l'auto la chaîne qui barre la route, laquelle est à sens unique selon certaines heures. Sur les gourbis flotte au bout d'une perche un petit drapeau tricolore. Ici, vraiment, il émeut. Je ne puis point ne pas songer à tout ce qu'il représente d'efforts, de persévérante volonté, de sacri-

fices, de génie organisateur : et je le suis des yeux autant que je le puis. Ce poste marquait naguère encore la limite de la zone de sécurité, Plus loin commençait l'inconnu, le risque du guet-apens, de la torture de la mort, ou tout au moins de la captivité sordide jusqu'à la lourde rançon. Mais la limite a été largement reculée par la progression silencieuse dont, en France, on ne sait rien que par quelques brefs échos de ces journaux où le moindre cabotin ou boxeur est si largement célébré. Le jeune sultan Mohammed, allant à Telouet, est venu ici en auto pour la première fois il y a quelques mois, alors que depuis quarante années un sultan n'avait voulu ni pu franchir l'Atlas avec ses cavaliers et ses bêtes de trait. Depuis l'incroyable labeur de nos services, sous la protection de nos colonnes volantes, s'est tellement étendu que deux cents kilomètres me seront accessibles encore jusqu'au but que je me suis proposé.

Après Tadlest, je laisse de côté le chemin de Telouet et prends celui du Dra, ce berceau de la dynastie saadienne. D'abord, c'est la forêt sauvage, puis le rocher est de nouveau le maître, avec ses étranges stries violettes. La grande descente vers le sud est commencée, sinueuse, dangereuse, pendant des heures. De loin en loin quelques hameaux berbères, avec des arbres dont la verdure semble, en sa crudité, presque invraisemblable, un placage de vert véronèse pur sur du

gris rose. Tout devient couleur de chair fanée. Les falaises donnent l'illusion de ruines colossales, avec des profils de palais assyriens. On n'y voit nulle issue, il semble que jamais on ne les franchira, et l'auto cherche longtemps une fissure qu'elle finit pourtant par trouver et où elle s'insinue comme un minuscule insecte noir et luisant. Encore des falaises et des oueds desséchés, et d'autres encore, et d'autres, et des rigoles miroitantes de sel de magnésie, et des kasbas abandonnées, et d'autres où se sont nichés des hommes noirs travaillant le cuir « filali » qui est si recommandé et qu'ils porteront à Marrakech en allant acheter leur thé vert et leur sucre en pains. A Tikirt, je vois des femmes que la curiosité pousse à écarter un instant leurs voiles, et des bijoux scintillent autour de leur visages enduits de fard. A Tasgedit, avec ses trois châteaux démantelés où la légende plaçait trois princesses chrétiennes, je songe au Père de Foucauld qui, déguisé en mendiant maure, a jadis traversé héroïquement toute cette région et en a rapporté des notes qui sont encore les plus exactes. Ame prodigieuse, vie prodigieuse d'un saint moderne. La solitude devient moralement et physiquement accablante. Elle crée une angoisse. Que vaut, ici, la sécurité de cette infime boîte de fer et verre où nous sommes enclos, alors que le moindre détraquement d'un rouage l'immobiliserait dans cette immensité stérile et qu'il faudrait uni-

quement compter, pour avertir et attendre un secours sur la complaisance du chamelier qui ne passe même plus? L'idée de la faim, de la soif, du froid, de la nuit, dans cet infini silence, donne au mot « seul » toute sa sinistre force d'expression; et je dissimule mon inquiétude à celle qui, auprès de moi, est tout pour moi : et en même temps j'accueille assez volontiers cette sensation de l'anxiété, du mal du désert, que je n'avais jamais connue. Mais l'auto ne flanche pas, et elle traverse la plaine enfin atteinte et où l'on se croirait au bout du monde si les minces poteaux porteurs d'un fil téléphonique ne rappelaient encore la civilisation et la vie...

Un grand mirage rose : Aït Ben Addou. Une colline rocheuse sous le ciel de feu, une apparition fantastique de tours crénelées, de bastions serrés les uns contre les autres, tantôt rouges, tantôt d'un blanc éclatant, tachetés de meurtrières noires, une vision analogue à celle de ces cités fortifiées que les primitifs Italiens ou les enlumineurs Persans juchent sur les pics sans perspectives dans leurs fresques et leurs images de légendes, quelque chose comme un San Gimignano islamique où vivraient des Péris et des émirs du temps des croisades, et d'où je ne vois sortir que quelques laboureurs du pays Glaoua et deux jeunes lieutenants fumant leurs cigarettes avec autant d'aisance que sur le mail ombreux d'une garnison de province française. Nous ne

nous sommes pas trompés. Encore huit ou dix lieues, un rien, ici — et nous arriverons. De nouveau l'étendue pierreuse et chaleureuse, tellement stérile et inexorablement morne, que l'angoisse reparaît : le vol noir et blanc d'un charognard semble presque une présence sympathique, parce qu'elle est vivante et mouvante dans cette stagnation pétrée. Et enfin à l'horizon, une autre butte rose de granit, se rapproche, que nous contournons jusqu'à déboucher sur une plate-forme où nous accueillent des tirailleurs noirs, des goumiers, des officiers en tenue khaki. Des garages de camions, des tentes dressées, des magasins militaires, des canons de 75 sous leurs bâches, un bâtiment central pour les services d'Etat-major : c'est Taourirt de l'Ouarzazat, le dernier ksar important sur le chemin de l'inconnu et du risque. Le colonel nous y accueille avec affabilité. Il y a des chambres pour les hôtes, et nous partagerons le menu du mess. Mais nous déclinons l'offre, malgré toute la bonne grâce, nuancée chez de jeunes capitaines d'une ironie imperceptible et que je perçois pourtant, et comprends. Ces hommes d'élite, qui mènent ici une dure vie, se méfient un peu du touriste aux questions maladroitement et plus encore de l'homme de lettres qui passe en amateur pour trouver un sujet de copie faussement pittoresque. Comment devineraient-ils que je ne suis point du tout celui-là, le fâcheux et le bavard importunant leur

cénobitisme et leur action? Et puis, j'ai obtenu à Marrakech les ordres nécessaires pour être reçu dans ce qui est pour moi la vraie Taourirt, la kasba d'un neveu du Glaoui, deux kilomètres plus loin. C'est là que nous allons vivre. Un sourire dissipe les craintes indiquées pour une Européenne, une Parisienne, une des très rares qui soient encore venues jusqu'ici. Nous avons des couvertures, quelques provisions, et nous ne sommes nullement tributaires du luxe de la Mamounia. L'heure s'avance, le ciel se nuance de jade, il faut partir. On nous donne un interprète et on nous souhaite bonne chance.

Sur un piton opposé à celui qui porte la redoute française se dresse, au-dessus d'une olive-raie, la gigantesque kasba, crénelée, hérissée de tours, faisant songer à un Coucy oriental, et bientôt notre voiture se présente à une porte percée dans le rempart, qu'ouvrent quelques serviteurs accourus. Nous pénétrons dans une sorte de vaste cour de ferme où picorent des poules, où l'on fait se ranger des mulets rétifs. D'un fruste escalier à ciel ouvert descend à notre rencontre un vieil homme aux beaux yeux, au sourire discret. Ses pieds sont nus dans des babouches sans ornements, et il est vêtu d'une djellaba en grosse laine, aussi simple que celle des campagnards qui nous entourent; mais il a grand air, et tous s'inclinent. C'est le caïd, le maître. Il me tend la main et la porte ensuite à son cœur, il effleure

de ses lèvres mon épaule et prononce quelques paroles rituelles : l'interprète nous les traduit. Elles assurent, avec un accent de dignité douce, que tout ici est désormais à nous. Puis il nous précède dans l'escalier, nous trouvons sur une terrasse des tapis, des escabeaux, des coussins, des plateaux où est disposé, avec ces gâteaux miellés qu'on nomme cornes de gazelles, le traditionnel thé à la menthe dont il faut prendre trois verres. Nous sommes là devant l'immense paysage saharien. Derrière nous, la muraille de l'Atlas, que nous avons franchie et qui tombe à pic sur la plaine. Au-dessous de nous, le village et les chemins de ronde. En face, la ligne bleue d'une palmeraie, et, au delà, l'infini des sables blonds, tout ce que le mot « Sahara » peut suggérer de magique. Les deux courbes d'argent des oueds Dra et Dadès, qui se rejoignent près d'ici, luisent sous la lumière rose et verte. Le thé bu, le caïd nous laisse à la garde de deux esclaves. L'un est Brahim, un Berbère au teint presque blanc, qui est fier de parler un peu notre langue et remplacera l'interprète reparti au fort après la présentation (je suis, a-t-il dit, un grand « alem », un lettré de France, ami du Sidi Maréchal, et à ce nom les révérences ont redoublé). L'autre esclave est Hassane, le bien nommé, car il est très beau. C'est un noir très grand, souple, mince, de forme pure comme un bronze antique, dont le visage encadré, d'une barbe

courte et frisée, n'est point camus mais révèle, entre deux admirables yeux veloutés, un nez droit surmontant des lèvres sineuses et fines, du type abyssin.

Comme Brahim, Hassane marche pieds nus, mais il est vêtu de laine fine et de mousseline immaculée, et tous deux portent en sautoir des poignards courbes. Ils veillent à l'installation de notre logis. C'est, au sommet d'une tour carrée, une vaste chambre au plafond arrondi et peint, aux murs de chaux où court une frise de zelliges brillantes, et dont les quatre fenêtres, munies de volets, sont closes par des grillages capricieusement ornementés. C'est d'une nudité et d'une propreté absolues. Quelques matelas et tapis étendus sur le carrelage, des coussins de cuir ouvragé servent d'oreillers, le nécessaire de toilette est rapidement disposé, et comme le long crépuscule africain persiste, nous sommes prêts à faire, avec nos deux gardes impassibles, une première reconnaissance dans la kasba.

Sans eux, nous nous perdrons dans ce dédale de fortifications concentriques, dont les enceintes successives, trouées de rares poternes, multiplient les angles rentrants, ce qu'on appelait dans notre architecture militaire d'autrefois les « retirades », accueillant l'attaque par des feux croisés jaillis des meurtrières. Les murs de pisé sont énormes, leur dispositif est compliqué comme dans nos forteresses médiévales. A l'abri de bastions, dans

l'enchevêtrement des chemins de ronde cachés par de hauts murs aveugles, une population se blottit. Il y a là des souks où travaillent pour le maître des selliers battant le cuir, des forgerons martelant le fer et le cuivre, des étriers et des mors, des boulangers enfournant des pains et jetant des brassées de palmiers nains dans leur fournaise, des potiers tournant des vases, des brodeurs, des tresseurs de nattes, des tisseuses de burnous. Sous des arceaux s'accumulent les réserves de grains et de fourrages, les jarres d'huile, une odeur décèle des étables et des écuries. On pourrait ici loger une petite armée et l'alimenter durant un long siège, bien que les temps en soient révolus. Sur les talus descendant vers l'oued que protège un pont fortifié, nous voyons revenir les troupeaux de moutons et de chèvres, et le cortège des femmes remontant avec la cruche sur la tête ou la hanche et l'enfant soutenu sur les reins par un repli d'étoffe, canéphores serviles et graves dont l'œil empli de nuit brille au ras du voile. Quelques cavaliers rentrent à toute allure sur leurs légers chevaux blancs. Deux ou trois d'entre eux sont masqués du « litham » noirs des Touaregs et leur main droite appuie sur la cuisse le long moukkala guilloché. Des gamins nus nous voient et se sauvent, agitant leur unique tresse sur leurs crânes roses. Quelques lumières commencent de briller timidement. Les silhouettes deviennent spectrales bien que leurs

draperies retiennent encore un peu de la clarté du jour, et nous écoutons la rumeur de cette ru-che humaine dont le peuple va se terrer pour la nuit dans les alvéoles cendreaux de ses logis.

Nous rentrons « chez nous » laissant toutes portes ouvertes sur un vestibule noir, et dans notre salle qu'éclaire un falot pendu au mur, nous attendons. C'est à peine si un chuchotement et un frôlement nous avertissent de l'entrée de nos serviteurs portant une table basse et de vastes plats recouverts de cônes de terre cuite. Mais le caïd lui-même surgit de l'ombre. Il a tenu à venir partager notre souper. Il s'accroupit auprès de nous en souriant, avec la politesse délicieuse de l'hospitalité berbère. On verse sur nos mains l'eau de l'aiguière de cuivre. Et le vieux seigneur nous invite à entamer, avec trois doigts de la seule main droite — la gauche portant malheur — les poulets cuits à l'étouffée; amusé par l'embarras de ma femme, il lui montre gentiment de quelle manière subtile on fait, pour la porter ensuite à sa bouche, une boulette de ce succulent couscous aux olives, aux fèves, au mouton haché, parfumé de cumin. Tout est violemment épicé d'un poivre exquis et redoutable. Pour en éteindre le feu on nous a concédé de grands verres d'eau avant l'immanquable conclusion du thé. C'est Hassane qui le prépare. Il est assis, les jambes croisées, le buste droit dans ses voiles blancs. Avec la précision et la solennité d'un alchimiste,

il dose le thé vert et l'eau chaude, y plonge de gros fragments de sucre, goûte délicatement dans une tasse, remet encore tant de sucre que nous nous demandons comment la théière pourra le contenir; enfin, il ajoute pour quelques instants, la poignée de menthe fraîche qui embaume toute la pièce. Le résultat de tous ces rites est un élixir onctueux et brûlant, qui apaise miraculeusement toute soif. Nous n'avons échangé que quelques mots traduits par Brahim, debout près de nous comme une statue. Mais il y a tout un langage dans le visage amène et le regard fin de ce vieillard qui, chef puissant et possédant des biens immenses, est simplement comme le moindre de ses serfs. Le repas fini, il se retire en portant la main à son cœur, et murmurant un doux « msa kheir » — notre « bonne nuit ».

Nous sommes seuls, et nous sortons sur la terrasse contiguë à notre appartement. La nuit est claire, avec toutes les éclatantes étoiles du ciel d'Afrique. Les toits du ksar s'échelonnent, très blancs, au-dessous de nous, jusqu'à la palmeraie indiscernable. Deux ou trois lampes d'argile clignotent sur des seuils, et s'éteignent bientôt. Les hautes tours trapézoïdales s'élèvent, géométriquement décorées de losanges de couleur et, déjà, de certains de ces mystérieux signes soudanais et touaregs que les dynasties sahariennes ont dû ramener pour les unir à la sévérité berbère. Il y a des machicoulis, des échauguettes, des bal-

cons à meurtrières. Ces tours sont séparées par de profonds fossés, d'obscurs couloirs. Et un donjon central, où demeure le maître, où nous ne saurions pénétrer, parviennent des voix, psalmodiantes ardentes, rythmées de tambourins; ce sont celles des femmes invisibles, encloses en des appartements donnant sur une cour intérieure, derrière les parois de l'immense sépulcre de pisé, avec tout le désert alentour. Tout se tait, nous n'osons parler. Nous nous savons en sûreté certes, mais la mélancolie africaine oppresse nos cœurs. En ce lieu étrange nous nous sentons séparés non point seulement de l'Europe, mais du Maroc lui-même. Ayant franchi le grand Atlas, nous avons pénétré dans un autre monde où tout est inconnu. Du temps s'écoule, nous ne songeons point au repos. Alors s'élève une voix rauque. Il n'y a ici ni mosquée ni muezzin; un homme remplit pour tout le fief l'office sacré. Nous l'apercevons et il ne nous soupçonne pas. Sa longue forme brune aux bras levés est immobile au rebord d'un toit plat. Il adresse au ciel nocturne une longue prière obstinée et farouche, vraiment barbare comme celle d'un prêtre punique, un Schahabarim, devait vociférer. Cela tient de la sommation et du lamento, c'est menaçant et d'une tristesse qui finit par nous poindre. Nous rentrons furtivement. A notre porte, un amas d'étoffes emmêlées, sur lequel miroite la lueur de deux fourreaux courbes : couchés sur le sol, Brahim et Hassane, fidèle-

ment nous gardent. Et presque aussitôt nous nous anéantissons dans le sommeil.

An matin, dès notre plus léger mouvement, nos veilleurs surviennent, avec de l'eau, des linges, l'aiguière de cuivre. Sur un réchaud de braise, au dehors, ils ont préparé notre petit déjeuner : ce sont, avec une platée de riz sucré, des crêpes excellentes, de quoi rassasier dix affamés quand nous avons mangé. Mais, comme en tout repas arabe, le reste ira à quelques êtres vagues qui, à l'écart, attendent en nous regardant à la dérobée. Tout en nous vêtant, nous observons les scènes de la rue que surplombe notre tour, le va et vient des ânes, des chevaux, des béliers, les jeux des enfants, le bavardage des femmes qui sont, en cette région glaoua, toutes parées de bijoux d'argent incrustés de gemmes, cliquetantes de colliers et de bracelets qu'elles ne quittent point même pour le travail des champs. Tout est d'un rose invraisemblable et divin, où se sertissent ces verts singuliers des végétations qui semblent faites d'émail et de métal. Au bord de l'Oued se déroulent des scènes purement bibliques, naïves et hiératiques, toute approche de l'eau précieuse revêtant ici une solennité de cérémonial. Nous partons pour une excursion, plus encore au Sud, vers l'oasis de Skoura. Ce sera le point extrême

de notre randonnée. Depuis quelques mois, le colonel qui commande à Taourit a poussé plus loin, jusqu'à Dmiter, vers le rebelle Tafilalet, les limites de la méthodique pénétration, et, selon le principe maintenu par le Résident général, la construction de la piste s'est faite parallèlement. La route militaire et commerciale est ici la confirmation de toute avance. Mais il ne nous est permis d'aller que jusqu'à Skoura, et encore a-t-on tenu à nous envoyer, à tous risques, un superbe mokhazni à manteau bleu, armé d'un fusil à répétition, qui s'installe près de notre chauffeur. Malgré le soleil, l'air est vif : l'Ouarzazat est à douze cents mètres d'altitude.

Pendant plus de dix lieues, nous roulons encore dans le désert, sans rencontrer un être vivant, mais avec d'autres sentiments que la veille, et nous apercevons enfin les palmiers. L'agglomération qu'on appelle Skoura s'étend sur les deux rives de l'Oued Aïn Zarar, affluent du Daddès, très large, à peu près sec, mais que les pluies de la montagne peuvent transformer rapidement en un fleuve tumultueux. Nous voyons là, parmi des vergers d'arbres fruitiers, des vergers et des bouquets de dattiers, toute une série de kasbas de pisé rose. Ce sont des postes de défense, avec donjons et créneaux, mais aussi des châteaux de parade, évoquant moins les bourgs rhénans que nos aimables demeures de Touraine. On ne se bat plus depuis longtemps der-

rière ces murs fragiles, le dangereux agitateur Belkacem N'Gadi, notre vieil ennemi, a cessé de rançonner sur les chemins, les dernières opérations l'ont débusqué même du Tafilalet, il se cache on ne sait où, et il suffit du va et vient de quelques mokhaznis à cheval pour assurer la paix. Mais les kasbas gardent leur aspect militaire d'autrefois. Il y en a près de cent, isolées dans les jardins qu'elles protègent, et l'aspect est singulier et ravissant. Sous un grand tamaris, au bord de l'oued, nous nous installons pour déjeuner sur l'herbe aussi tranquillement que dans une prairie de France. Notre auto, notre mallette de provisions, nos couverts, attirent la curiosité de quelques enfants. Bientôt d'autres traversent le vaste lit pierreux, surgissent de kasbas lointaines. Le mousqueton de notre garde du corps sera inutile contre de tels ennemis. Ils sont curieux, mais discrets, souriants et gentils, montrant innocemment leurs fines nudités fauves. Ma femme leur distribue quelques sous, qu'ils considèrent avec stupeur comme s'ils n'en avaient jamais vus : des gâteaux secs ont beaucoup plus de succès. Une fillette, ravie, prend sa course et disparaît. Un quart d'heure après elle revient avec un petit panier de fèves fraîches qu'elle a cueillies. C'est tout ce qu'elle pouvait offrir.

La douceur de ces enfants se retrouve chez les femmes, entrevues dans les kasbas que nous visitons. Elles ne sont pas voilées. Leur beauté est,

paraît-il renommée : plusieurs sont belles en effet, et fières de leurs pesants bijoux. Elles travaillent à l'ombre des figuiers, ou sur les seuils. Leurs métiers à tisser, les meules sous lesquelles elles broient le maïs, sont certainement les mêmes dont on se servait dans l'antique Libye il y a plus de trois mille ans, avant la survenue des Phéniciens. Nous sommes ici devant le secret de la Berbérie primitive, et dans les temps pré-bibliques. Les gestes datent d'aussi loin que les instruments : ils se sont perpétués dans une calme noblesse. Auprès de ces êtres, l'Arabe semble banal. Il n'a été qu'un intrus venu de l'est, et s'il a apporté l'islamisme, le Berbère ne l'a accepté que pour le mêler à ses vieilles idées, à ses croyances hétérodoxes, jusqu'à prendre son soufisme pour l'expression épurée et suprême de l'Islam et à considérer le Maghreb comme le seul vrai fief du Prophète. Pour le Berbère, l'homme d'Asie-Mineure, de Mésopotamie, le Turc surtout, est à peine un dissident musulman. Ni le Carthaginois, ni le Romain, ni le Vandale, ni les Khalifes venus de Bagdad à Cordoue, n'ont pu laisser de traces durables sur le sol et dans l'âme de cette race mystérieuse, la plus indépendante et la plus immuable qui soit, et nous n'en laisserons davantage qu'en apparence. Qu'elle évoque les indigènes de la Haute-Egypte et les nomades sahariens ou les bruns, nerveux et vifs habitants de l'Italie ou de la Provence, toujours elle

demeure impénétrable. Elle préexistait, elle est née dans la Fable, elle nous fait sentir toute la force de cette expression : la nuit des temps.

Nous errons longtemps dans cette oasis exquise, où les femmes nous sourient, où tout est diapré. Mais enfin il faut partir, et un sentiment indéfinissable nous retient, Nous sommes allés aussi loin qu'il nous était permis, et le premier pas que nous ferons en sens inverse sera celui du retour vers l'Europe. Combien nous l'avons oubliée! Combien est puissante et obscure la tendance qui nous fait regarder obstinément la route interdite! Elle va vers Imiter, vers le Tafilalet, puis l'infini de ce désert qui nous effraie, nous hallucine, nous fascine. Quelle hésitation nous tourmente, quel choix absurde nous est proposé entre notre sécurité, notre intimité, notre bonheur qui nous reste si cher mais nous paraît tout petit, et cet inconnu auquel rien ne nous a préparés, où nous ne pourrions que mourir, mais qui est là-bas si grandiosement ouvert? Dans nos consciences où tout nous semblait clair, quelle perverse tentation le djinn du péril n'agite-t-il pas? Quel sortilège recèle cette lumière de Skoura?

... Nous nous jetons presque dans l'auto, et nous sommes silencieusement d'accord pour ne pas oser nous retourner comme le firent la femme de Loth ou Orphée vers Eurydice deux fois perdue.

Cette crainte et attirance du Sahara, cette crise étrange, nous n'en aurons reparlé qu'en rentrant « chez nous » dans l'énorme château-fort de Taourirt, et nous avouerons avoir reçu une commotion insolite et profonde dans notre hérédité et notre culture européennes et chrétiennes, dans nos certitudes innées et acquises, dans nos convictions brusquement découronnées de tout orgueil. Commotion salutaire, peut-être, après tout, mais presque douloureuse. Nous avons retrouvé le vieux Caïd Glaoua, Si Hammadi. Par un raffinement de courtoisie, il a tenu à partager de nouveau notre souper bien que ses heures de repas habituelles fussent autres, et il a remarqué notre trouble, mais il s'est trompé sur sa cause. Un long et difficile échange de mots et de signes avec l'aide médiocre de Brahim nous a appris qu'il craignait que nous n'eussions jugé les kasbas de Skoura plus agréables que la sienne. Et puis, il appréhendait un peu que nous n'eussions conversé avec le cheik de cette oasis, avec lequel il est en froid et par lequel il redoute d'être supplanté dans les faveurs de nos autorités. Il y a toujours des jalousies subtiles entre Marocains, et puis la kasba de pisé est toujours dans la direction des canons roumis du piton voisin... Nos dénégations ont tout arrangé. Nous avons dédaigné de joindre le cheik, et les petites kasbas de Skoura n'existent pas auprès de celles de Taou-

riert. Et nous avons fait honneur aux poulets et à leur sauce succulente et endiablée.

Nous avons reparlé de M. Saint et du « Sidi Maréchal » au vieillard qui, à ces noms, touchait son cœur. Ce que nous ne pouvions lui faire comprendre, c'était combien la sagesse de son existence de roi pastoral nous plaisait et nous émouvait. Et il s'est allé vers ses femmes et son sommeil. Et de nouveau ce fut la nuit sur la terrasse, au pied des « tighremts » géantes, dans ce décor féodal, apparemment féodal du moins, car jamais notre moyen âge, malgré sa rigide armature, n'atteignit au despotisme total conféré à ce caïd aux beaux yeux qui est seul maître des impôts, à ses esclaves, ses dîmes arbitraires, ses droits spéciaux sur les Juifs de son mellah, et, pour les récalcitrants sans recours légal et sans appel, ses prisons si secrètes que nous ne les avons pas même soupçonnées.

Nous avons vécu ainsi, dans l'oubli de nous-mêmes, en totale communion avec ce peuple et ce site, étourdis de lumière et de formes changeantes, jusqu'au jour fixé pour le départ. Le temps menaçait un peu, les cimes de l'Atlas étaient brumeuses, et c'est dès l'aube que par prudence, il a fallu être prêts, en prévenant notre hôte avec discrétion. Mais à peine étions-nous éveillés que Brahim et Hassane, imperturbables, nous apportaient déjà le thé, le riz et les crêpes, acceptant avec une dignité muette le

« fabor » glissé par ma femme; et dans la cour Si Hammadi se tenait près de l'auto pour nous dire adieu, son grave « Allah ihennikoun » en baisant mon épaule en retour de mon serrement de mains, devant tous les serviteurs inclinés. Un dernier regard sur notre tour, sur l'ensemble, et Taourirt de l'Ouarzazat a commencé de n'être plus qu'un puissant souvenir derrière nous laissé, un des plus impressionnants de notre vie.

Prenant au juste le temps de saluer au passage l'état-major de la redoute, et de dire au Colonel le louable accueil qui nous fut fait, nous sommes incités à nous hâter par une petite pluie. Elle est douce et fine, mais en ce pays on sait ce que cela veut dire quand l'Atlas est à traverser, et notre chauffeur le sait aussi, jeune Parisien ayant fait son service militaire dans le Riff; hardi mais non téméraire, il est un peu soucieux, et traverse à toute allure les landes désertiques qui mènent à Aït Ben Addou, dont l'agglomération nous apparaît comme une masse de mastic grisâtre. Des zones stériles encore et encore, puis les falaises verticales de l'Atlas nous semblent presque noires, avec des luisants de houille; les cimes se dérober dans des nuées, on perçoit un orage lointain. L'escalade commence; les gorges où se faufile la voiture sont emplies d'une lueur sourde et triste qui fait paraître plus implacable encore la désolation du roc. Nous nous élevons. La pluie devient plus dense, il fait presque froid,

et les virages se succèdent, monotones, interminables. Personne ne se montre au seuil des maisons dans les hameaux, maison de boue, qui, croirions-nous, vont fondre. Nous croisons quelques chameliers et muletiers. Toute leur beauté a disparu avec le soleil; ce ne sont plus que de pauvres amas de loques d'où sortent des visages pitoyables, et ces loques ruisselantes nous font sentir la violence des averses vers lesquelles nous avançons. Les rampes sont très dures et excluent la vitesse, nous serons retardés. Il faut arriver au col cependant avant l'heure inexorable du sens unique où sera tendue la chaîne, faute de quoi il nous faudra stationner jusqu'à minuit, à deux mille mètres, sans feu, sans vivres, sans armes, sans autre abri que l'auto. La pluie redouble. Elle noie le site grandiose et lugubre, taché de neiges blêmes. Nous commençons de comprendre que l'Atlas sait se fâcher contre qui le brave. Mais enfin nous arrivons à Tadlest à l'heure permise; nous pouvons continuer. Les Légionnaires sortis du poste nous regardent avec étonnement, hochant la tête. Continuer par ce temps, avec une dame? L'un d'eux nous montre, au fond d'un ravin, une tache noire. C'est une auto. Elle est là depuis plusieurs jours, et on ne sait quand on pourra aller la chercher. Nous devrions plutôt... Mais quoi? A tous risques nous repartons sous un déluge glacé. Après N'Tichka commence la descente, qui semble vertigineuse. Nous croisons

encore quelques créatures boueuses et transies, puis des camions en panne; c'est miracle que l'étroitesse de la route nous permette, au-dessus du gouffre, de les contourner. Et la route est solide, mais sous les cataractes elle commence à céder. Nous atteignons une zone d'argile sanglante. A chaque virage, et il y en a des centaines, nos roues d'arrière patinent, puis les deux autres, et le danger exige l'extrême lenteur, pendant plus de trente kilomètres où chaque instant rend possible une catastrophe. Plusieurs fois nous en sauve un décisif coup de volant. Nous poursuivons en silence. Enfin, nous sommes à Taddert; affamés et gelés, nous nous restaurons rapidement dans l'auberge qui nous paraît luxe et délice! mais nous ne serons en sûreté qu'après en avoir terminé avec la diabolique descente. Nous nous en souviendrons, de ces cinquante lieues, le Seigneur Atlas ne se laissera pas oublier! Merveilleux à l'aller, il aura été lugubre au retour. Nous revoyons ses villages tapis derrière leurs haies de figuiers épineux et leurs panoplies d'agaves groupant leurs cimes serrés bleuissants. Nous retrouvons des oueds que nous avons franchis presque desséchés, et dans les flots écumeux desquels doit se lancer, jusqu'au carter, notre auto, tandis qu'à l'encontre des caravaniers, ayant de l'eau jusqu'aux épaules, tirent par leur licol leurs bêtes nageant effarées. La plaine du Haouz, enfin, le salut, la route redevenue ferme

et sûre malgré de grandes flaques, et, tout au fond, Marrakech, avec, sur la Koutoubia, la touche rose du soleil reparu dans le crépuscule!

Au perron de l'hôtel, où l'on était inquiet de notre sort depuis le matin où l'on entendait l'orage dans les montagnes, nous nous regardons. La brave petite auto a tenu bon, mais elle n'est qu'un bloc de boue rouge, et nous sommes dans un état qui nous engage à traverser précipitamment, avec honte, le hall somptueux pour nous réfugier dans notre chambre. Tout nous semble étrange, nos nerfs surmenés se détendent enfin, et le tumulte contradictoire de nos impressions au sortir de cette sauvagerie, de ce raid au fond des âges, de ce grandiose où nous étions perdus, se traduit comiquement par un réflexe. C'est en smoking et en robe du soir que nous redescendons, obéissant au désir obscur de nous déguiser en civilisés...

Et le lendemain un autre réflexe m'incite à me replonger dans la foule, cette foule que je déteste en Europe et qui, ici, est pour moi un passionnant prétexte pour me mêler anonymement à une changeante, à une incomparable féerie, pour jouir de la griserie lucide d'une orgie versicolore, d'une clameur rythmée et insaisissable comme celle de la mer. C'est encore une solitude, puis-

que j'ignore tout du langage et des âmes, mais il suffit que ce soit une solitude humaine pour que je m'y réfugie, que j'y oublie tout ensemble la peur et l'attirance du désert.

Ce jour-là où je m'aventure dans les souks, où, je me perds à nouveau dans la multitude grillagée de reflets, est un jour de vente en gros et de criée. Assourdissement inouï d'une criée arabe! je suis happé et presque soulevé du sol, moelleusement soutenu et porté par les ballots de laine chaude que sont les êtres, dans une violente odeur de suint, de cèdre, de cuir et de santal. Aussi serrés que les grains sur la grappe sont les crânes noirs et bleuâtres dans la crème des turbans, ou les calots gras des juifs. Les faces tannées où scintillent les sclérotiques et les dents se tendent vers de hauts gaillards vêtus de rose ou de vert pistache qui élèvent à bout de bras des pyramides de babouches écarlates et soufrées, des piles de coussins historiés, des pièces de soie et de mousseline illuminées par le soleil, et l'enchère se majore par une superposition de hurlements polytonaux. Des plateaux ciselés, de cuivre ou d'argent, dont les reflets aveuglent, voltigent comme des boucliers conquis et reperdus, passant de mains en mains, des samovars, des tables, se promènent sur les têtes d'un bout à l'autre du souk. Des nègres richement drapés, vrais esclaves du sérail dans les contes, offrent des brassées de poignards et les dégaînent avec des

DEVANT L'ATLANTIQUE

(MAZAGAN, AZEMMOUR, CASABLANCA)

Et voici de nouveau le bled, à perte de vue; aussitôt franchi, l'oued Tensift dans la direction du Nord-Ouest, les longs remparts roses de Marrakech ont disparu, les crêtes aiguës des Djebilet ont été dépassées et c'est la monotonie de la plaine, la monotonie d'une Castille ou d'une sorte de Beauce sans même l'accent d'un bouquet d'arbres. Près de deux cents kilomètres à faire ainsi, en une étape. De loin en loin, un puits, un petit douar, une piste transversale vers des fermes de colons, un camion qui passe dans la poussière rousse, surchargé de paquets de linge sale qui sont des Arabes empilés avec des moutons. Patience. Mais le bled est en fleurs, et c'est un enchantement. Les artisans berbères n'ont eu qu'à copier l'ornementation et le coloris de leurs

chemin de pèlerin comme autant de reposoirs. Je me souviendrai de toi, cité de feu rose, et de ton horizon bleu et argent, et de tes palmes de métal, et de la senteur de fleur et de chair, et de cette insensée, de cette immense tentation du désert, du néant lumineux, de l'inhabitable fascination sur laquelle s'ouvrent tes portes, tes belles portes ne conduisant à rien qu'à l'illimité...

dirait qu'ils n'ont conscience de leur dénûment que lorsque l'eau tombe du ciel et transforme en guenilles flasques leurs étoffes aux beaux plis. Mais rien ne trouble l'impassibilité des mendiants accroupis, amas argileux et blanchâtres, d'où sort une requête criarde, infinissable, que nul n'écoute, semblant uniquement faite pour prendre à témoin Allah qui ne l'écoute pas davantage. La psalmodie est soudainement soutenue par une flûte plus aigre encore, nasillant dans quelque bouge qu'éclaire un lumignon. Et un grand aveugle passe, tâtonnant devant lui avec une gaule. Et le souvenir me revient de certaines ruelles espagnoles, à Ségovie, à l'Albaycin de Grenade. Même nostalgie farouche, même tristesse sordide et fière qu'un peu de rythme, un peu de notes, suffisent à soulever jusqu'à un motif de rêve...

Quand je regagne la Mamounia, la pluie a cessé. Sous la loggia de mon appartement s'étend le jardin presque indistinct. Je n'en reçois plus le délice que par l'odeur des orangers et des roses innombrables qu'exalte l'averse bienfaisante, et tout devient ombre, et toute apparence se résout en parfums, divins rôdeurs du crépuscule autour des palmiers et des oliviers vénérables. Je partirai demain. Je me souviendrai de toi, Marrakech, comme d'une privilégiée entre toutes celles que j'appelle mes villes très-aimées, et qui parsèment, dans une modernité qui me rebute, mon

gestes insoucians du voisin pour en faire éprouver la trempe. Je ne résiste point au désir d'en acheter un, à forte lame, niellé d'argent, avec sa cordelière de soie pourpre; ce sera vraiment le souvenir le plus typique des hommes du sud. Je me dégage de plus en plus difficilement de la cohue qui devient étouffante, et où pourtant j'attends le malaise réel, le risque de défaillir par la chaleur et l'aquilon des cris, pour m'en aller, tant mes yeux sont heureux, tant ma passion forcenée de la couleur comble ses insatiables désirs et ce pays où, regarder c'est vivre, où les prunelles demandent grâce, où le surgissement indéfini de nouvelles formes, de nouvelles nuances, donne une volupté presque cruelle. Je me jette enfin dans une coupure entre deux éventaires, et je me trouve dans la cour d'un fondouk. Plus aucun bruit. Sur le sol, des chameaux semblent jetés comme un tas de nippes saumâtres, et, aux balcons, des sages pelotonnés dans leur djellabas se regardent sans dire un mot, tenant leur verre de thé, écoutant chantonner une fontaine. Contraste de frénésie et de mutisme, bien marocain, et, toujours, cette dignité, cette ampleur, cette aisance, cet air de princes lassés qu'ils ont tous...

Vers le soir, comme je me promène dans les ruelles qui entourent la Bahia, il pleut, et la lumière baisse rapidement. Contre les murs s'accotent, patients, des hommes et des femmes. Ils semblent des spectres scandalisés, humiliés. On

tapis. Ils ont traduit en laines teintées ces rectangles de lin bleu, de blé déjà doré, filigranés de pâquerettes et de cyclamens, ces floraisons rouges, violettes, jaspées de turquoise et d'améthyste, qui jonchent cette immensité comme un souk magique. L'auto nous promène dans cette exposition de Monticelli et de Claude Monet jusqu'aux faibles collines qui portent les fortifications ruinées de Guerando, le poste le plus avancé des Portugais aux temps lointains où ils occupaient les côtes de ce pays Doukkala, où nous sommes entrés, pays riche ayant fini par décourager leurs convoitises. Ce ne sont ici que des vignobles, des vergers, des champs d'orge et de maïs, et d'énormes troupeaux de moutons, de bœufs, de chèvres, des défilés de chevaux et de mulets, aux approches de Sidi Ben Our. Plus loin la stérilité relative annonce la région rocailleuse et sableuse de ces dunes qui bordent la côte et, plus au sud, isolent et menacent de vieilles cités maritimes comme Mogador. C'est du haut de l'une d'elles qu'apparaît enfin Mazagan, d'un blanc neigeux sur le fond vert de l'Océan. Mais la zone d'eau qui baigne les remparts est couleur de sang : c'est l'eau du grand oued Oum Et Rebia dont est proche l'embouchure, et il en résulte entre les flots de l'oued et ceux de l'Atlantique un extraordinaire conflit de couleurs.

Il y a quatre siècles et demi que les Portugais bâtirent cette place forte. Il y a quatre siècles

qu'assiégés sans répit par les tenaces Berbères ils se décidèrent à l'évacuer en faisant tout sauter. Il y a cent vingt ans qu'un Sultan se souvint de ce cadavre de ville et repeupla ses ruines de juifs et de contingents de Doukkala. Il y a vingt ans à peine que nous avons dessiné une Mazagan moderne, créé des industries et une très belle plage de plaisance. Mais le sceau du Portugal n'a pas été effacé. Les écussons royaux sont restés orgueilleusement sur les vieilles portes. Les embrasures du bastion Saint-Antoine laissent encore passer les volées de canons rouillés que nul n'a dérangés depuis le dernier siège mis par les Alaouites, et la fameuse citerne à cinq rangées de piliers qui alimentait la forteresse, longue de trente-cinq mètres sur trente, est toujours là. Sur la tour de guet, des cigognes ont établi leurs nids, Mazagan somnole placidement dans le soleil, insoucieuse de son histoire.

A peine l'a-t-on quitté en longeant la mer que surgit sur une falaise pourprée, l'exquise Azem-mour. C'est une morte, mais embaumée. Mazagan lui a soutiré le peu de vie à laquelle elle pouvait prétendre, et cependant elle lui préexiste d'au moins deux mille ans puisque les Carthaginois y avaient un comptoir. Les Romains y ont séjourné. Les Portugais l'ont conquise et désertée. Elle n'a point de port. Elle restera telle qu'elle est. La barre de l'oued Oum Et Rebia, l'oued de sang, l'interdit à tout navire. C'est à peine si

quelques Européens se mêlent à ses huit cents Juifs et à ses neuf mille Maures. Elle est de neige, tassée sur son rocher fauve et abrupt, au pied duquel écument et tonnent les ressacs de l'Océan. Mais elle est, du côté de la terre, toute entourée de jardins, d'orangeries, de citronniers, de grenadiers. Elle dort au milieu de ce bouquet. Sa Kisaria ne comporte que quelques souks, où des femmes préparent le henné. Dans ses ruelles où je retrouve le blanc éblouissant de Rabat, cette magie d'un peu de lait de chaux sous l'azur, une quantité de portes de bois ornées de clous d'acier, d'un goût ornemental et d'une patine admirables, me rappellent celles des plus antiques cités castillanes et andalouses. Elles sont opulentes et oubliées. Encastrées dans des murs aveugles, elles ne conduisent vers rien. Ce sont les témoins d'une vie secrète, millénaire, abolie, comme les remparts à machicoulis qui s'effritent au-dessus de la mer. Les indigènes sont indolents; provinciaux et ruraux plus que partout ailleurs, ils soupçonnent à peine ce que peuvent être la France ou le Sultan, et le « baroud » n'a aucun attrait pour eux. Ils vivent, cultivent leurs vergers et pêchent les aloses dans l'oued. Ce sont les très paisibles Doukkalas, bons musulmans insoucians, satisfaits d'être en paix dans le plus doux des paysages où il ne fait jamais froid ni chaud, et où une saison de retraite et de travail serait un délice. Quand, après l'avoir dépassée on se

retourne, Azemmour apparaît une fois suprême comme une cité de rêve, un invraisemblable joyau. La sagesse du maréchal l'a préservée. C'est à deux kilomètres qu'à Sidi Ali ont été installés tous les camps et services civils nécessaires à l'administration et à l'ordre de la région. Depuis quatre cents ans l'ivoirine Azemmour n'a plus entendu un coup de canon.

D'elle à Casablanca, pendant une vingtaine de lieues, la route n'est qu'un jardin, où l'on se croirait en Touraine, sans la silhouette, çà et là, de quelques marabouts blancs, et la rencontre d'âniers drapés dans leurs djellabas. Des fermes, des usines, des camps d'aviation, annoncent enfin la grande ville où je pénètre dans des faubourgs aussi obligatoirement laids et banals que ceux de toutes les cités modernes. Brusquement, me voici replongé, après la féerie marocaine, dans ce que la prétendue civilisation européenne peut offrir de plus antipathique et de plus faux. J'étais averti : je savais que Casablanca n'est nullement le Maroc, mais uniquement son accès maritime, un point d'où rayonner. Cependant, je suis rebuté aussitôt par l'aspect à la fois improvisé et prétentieux, neuf et désordonné, provincial sans la quiétude de la province. De longues rues sont bordées de maisons jaunes sans aucun caractère définissable, pâtés de ciment, machines à habiter, casernes pour civils où la place chichement mesurée et le fameux confort réglementaire

sont désespérément anonymes. D'autres demi-bâties se dressent dans les gravats de terrains vagues. Des palissades d'affiches criardes portent des noms de voies encore inexistantes, des plans de lotissement. Quand j'arrive à la place de France, très longue et assez étroite, je trouve le vacarme et la trivialité, un hourvari de tramways grinçants, de crieurs de journaux, de charrois, dans un décor de vilains hôtels, de succursales de magasins parisiens, d'entrées de cinémas et de terrasses de brasseries. La foule qui se démène là me rappelle mes plus fâcheuses impressions napolitaines. Je vois passer des individus huileux, crépus et basanés, la grosse chaîne de montre barrant la bedaine, le cigare planté dans la bouche lippue, qui sont des courtiers vendant de tout, des lapins, des arachides, des femmes, n'importe quoi. Les petits cirEURS déguenillés, les petits mendigots, sont aussi obsédants que sur la Joliette ou dans les ruelles d'Espagne, et les inévitables, les cosmopolites marchands de peaux de chèvre et d'atroces tapis ont ici, comme partout, l'air de faux Arabes, même s'ils sont vrais. De lamentables grues, exhibant les modes parisiennes de l'an dernier, défraîchies comme elles, quêtent de leurs yeux peints le client possible parmi tant de mufles bavards et pressés. Il se mêle bien à cette racaille des ports, à ces racleurs, à ces affairistes, des Marocains, mais ce sont de pauvres hères dépayés, minables, sales,

qui semblent avoir été rapatriés après faillite d'une exposition, et qui encombrant de leurs loques et de leurs ânes une ville où personne n'a besoin d'eux, où ils font figures d'intrus caricaturaux. Dans les rues avoisinantes, une pègre de camelote et de juiverie sent la saleté et toutes les prostitutions possibles et je n'ai jamais vu rien d'aussi sordide que la sorte de marché aux puces qui se tient sur le boulevard du Deuxième-Tirailleurs, au long des murs de la vieille Médina. L'odeur de beurre rance, de friture, de mangeailles innommables, de pouillerie humaine, qui explose là, rend presque héroïque ma décision d'aller jusqu'à l'impasse de l'avenir où le peintre Edouard Brindeau de Jarny, un des vétérans de l'occupation, donne tous ses soins à un musée de peintures, sculptures et objets d'art marocain très intéressant. Son accueil amical, seul, peut faire surmonter la traversée de cette zone aussi nauséuse que les pires boyaux de Naples : et je préfère ne rien dire de la Médina elle-même, où rien ne récompense de s'être aventuré, où l'histoire n'a rien marqué, et où l'on a essayé de créer quelques jardins et d'apporter un peu d'aération et d'hygiène.

Cette vieille ville d'Anfa, d'ailleurs, baptisée Casablanca par les Espagnols, n'a jamais eu d'intérêt ni d'importance : simple nid de pirates, bombardé par les expéditions punitives des Portugais, port admirable mais non aménagé au

bord d'une mer farouche, c'est à peine si l'on y comptait, il y a vingt-cinq ans, une vingtaine de mille habitants, des gens de la grasse Chaouïa. Ceux qui s'obstinent à rester dans cette médina sordide sont laissés libres. Mais ils y croupissent et y étouffent, et de plus en plus ils consentent à émigrer vers les quartiers du Sud-Est, vers Ouled Ziane et la route de Médiouna. Le développement de Casablanca a été foudroyant. Dès que nous avons pris la résolution de créer un grand port, les ouvriers embauchés sont accourus par milliers. Ils se sont entassés aux abords de la Médina, puis, leur nombre augmentant toujours, ils sont allés camper au Sud-Est. Ils ont établi là un inénarrable caravansérail, une cour des miracles, un foyer pestilentiel, un amas de nouas et de baraques faites de tous les récipients imaginables. Cela s'est appelé « Bidonville ». J'ai visité ce qui reste de ce Bidonville légendaire, dépotoir énorme auprès duquel les cités de chiffonniers de la banlieue parisienne sont d'élégants et sains séjours. Depuis dix ans, on a pris l'initiative d'édifier sur cette zone un nouveau quartier arabe, une Médina neuve avec deux cents maisons, une soixantaine de boutiques, une mosquée et une Kisaria fort joliment installée. C'est trop neuf, cela sent un peu son Exposition Coloniale, mais les Marocains commencent d'y venir et de s'y plaire, et ils y sont soignés. On a même poussé plus loin l'attention. Près de la

Médina nouvelle, il devenait nécessaire d'avoir un quartier « réservé » pour satisfaire aux nécessités d'une foule d'ouvriers et de soldats ne disposant jusqu'alors que de quelques bouges ignobles promettant infiniment moins de plaisirs que de risques vénériens. On a donc demandé à un architecte de construire, en style marocain, une petite cité de femmes. C'est le « Bousbir », dont les Casablancais semblent assez fiers pour que je m'y sois laissé conduire. Une vraie petite ville paisible, avec des rues à maisonnettes blanches, des arbres, des fontaines, un dispensaire discret et soigneusement contrôlé, des vues sur la campagne, l'électricité : villégiature agréable pour les nombreuses prostituées qui ont défense d'en sortir, mais y vivent indolemment, ayant leur marché, leurs logis propres où elles offrent, selon le rite, le thé préalable aux visiteurs et forment des groupes bibliques, sans disputes, sans gestes trop libres, posant même assez volontiers pour des peintres de passage que séduisent leurs atours et aussi leurs souples nudités dans un pays où le visage et le corps féminins sont inaccessibles. Elevées à la dignité de modèles ou simplement marchandes de voluptés rapides dans une cité-jardin, à l'abri de toute avanie, ces dames du Bousbir sont autrement heureuses que nos filles emprisonnées dans des taudis.

Peu à peu s'est atténuée ma vive antipathie pour Casablanca lorsque j'ai commencé de voir

clair dans le chaos bruyant et trivial de ses rues, et d'y discerner le plan d'urbanisme, logique, salubre et presque beau, qui s'y développe. Quand, il y a un quart de siècle, l'assassinat de quelques ouvriers européens amena le croiseur *Galilée* devant l'infime Casa, quand l'héroïque enseigne de vaisseau Ballande, descendu avec quelques fusiliers marins pour protéger notre consulat, força une porte et tint tête à une multitude frénétique jusqu'à ce que le corps expéditionnaire du général Drude débarquât sur la plage de Sidi Belyout, aussitôt on comprit qu'on prenait pied pour toujours, qu'on était au point stratégique essentiel pour pénétrer dans le Maroc inconnu. Mais il fallait tout créer, un port et une ville. On vit alors accourir des aventuriers, des chercheurs d'affaires, des gens de tous métiers et de tous risques présentant l'énorme avenir commercial et la spéculation. Ce fut une ruée analogue à celle qui a inventé en quelques mois les cités du Klondyke. Tout ce monde s'est mis à camper, à se disputer les terrains avec une fièvre d'enchérissement. Le port s'est édifié, gigantesque. On n'a pensé qu'après à l'organisation méthodique de la ville. Elle n'était qu'un entrepôt de ravitaillement pour nos troupes conquérant peu à peu le Maroc entier. Les rapaces, les enlaidisseurs, n'ont été contraints que plus tard, lorsque Lyautey a pu appliquer ses plans dans un protectorat bien assuré et régler certains comptes avec cette tourbe internationale,

ces flaireurs dont les pires étaient les Allemands, mercantis et espions guettant toujours la proie marocaine depuis l'acte d'Algésiras et le coup d'Agadir. Selon le principe juste et invariable du maréchal, la Médina, bien qu'elle n'offrît ici aucun intérêt, a été respectée, et une ville nouvelle s'est établie à l'entour, concentriquement délimitée et traversée par de vastes boulevards. Au milieu d'eux s'est créé le grand et salubre parc Lyautey, où je salue le sobre monument dédié au père de Foucauld et dont les frondaisons précèdent la place ou un fier groupe de Landowski symbolise l'union franco-marocaine dans la grande guerre. Cette place dite « administrative », où s'érigent le palais de justice et le palais de la subdivision, le cercle militaire, l'Automobile-Club, entourés de parterres et d'arbres, est vraiment d'un très bel exemple d'harmonie architecturale, d'appropriation au ciel et au pays. Il y a dans cette conception de Marrast presque de la grandeur, et si elle n'atteint point au charme exquis du quartier de la Résidence de Rabat, du moins représente-t-elle un admirable effort de réaction contre le désordre des premiers temps, contre la laide ruée des hommes de proie et des margoulins. Il est évident que Casablanca, qui a commencé par être affreuse, deviendra, non une ville d'art, ce qui est impossible et superflu, mais une cité moderne imposante et prospère, éliminant les taudis primitifs et donnant la curieuse

idée d'une riche ville française sur un rivage africain. L'élément indigène n'y paraît que dans les quartiers ouvriers, et sur l'avenue d'Amade ou le boulevard de la Gare; ce sont les enseignes, les bibelots, l'esprit de Paris qui règnent et me font douter que quelques heures seulement me séparent de Marrakech et du seuil saharien.

Et le signe de la grandeur de Casa, c'est son port. On ne peut considérer, depuis le boulevard Ballande, ses kilomètres de quais, de jetées, avec leur formidable outillage, l'égalant bientôt à Bordeaux, sans se rappeler avec stupeur qu'à cette place, il y a vingt ans, rien n'existait, et que là où accostent les paquebots transatlantiques quelques misérables barcasses indigènes pouvaient seules toucher le sable devant la vieille porte Bab el Marsa. En vingt ans on a plus fait ici qu'à Alger en un siècle, et l'infime bourgade de la Chaouïa est devenue une cité de plus de cent mille habitants; par elle ont passé tous nos ravitaillements dans la conquête : point stratégique et commercial incomparable entre l'Europe et l'Afrique du Nord, en face de l'Amérique, cette Marseille future dépassera probablement l'autre. Cercles, lycées, temples, palais, journaux à l'outillage parfait, école franco-arabe, hôpitaux, gares, arènes, stade, môles, usines, tout y est sorti de terre avec une rapidité, une hardiesse logique, une énergie de conception et d'exécution, qui tiennent du prodige et forcent l'admiration.

Qu'importent, auprès de cela, quelques taches qui disparaîtront, inévitables dans la ruée désordonnée de l'occupation, et qui m'ont induit d'abord en une mauvaise humeur dissipée à mesure que j'envisageais l'œuvre sous son vrai jour, au delà de la première impression d'un artiste venant de quitter des merveilles? Certes, ceux qui abordent au Maroc par Casablanca ne peuvent y trouver que déception, carence de l'art et du pittoresque, et se demander si c'était la peine de quitter l'Europe : ils n'y soupçonnent rien du monde mystérieux et magique qu'ils ont espéré. Mais devant cette mer violente, matée par ces jetées grandioses, apparaît l'œuvre du vieux génie de la France incarné par un animateur d'une qualité unique. Vingt années, dont il ne faut pas défalquer quatre ans de guerre, car le travail ne s'est point ralenti un seul jour. Tandis que nous soutenions une lutte effroyable de la Flandre au Vosges, non seulement le maréchal envoyait au front nos divisions marocaines et, avec un mince cordon de troupes, maintenait toutes nos positions, progressait partout, s'imposait au Sultan et aux caïds, mais encore les pistes et les voies ferrées s'allongeaient, les ports s'aménageaient, Casablanca grandissait; et, par une élégante bravade équivalant à une suprême habileté diplomatique en ce pays où le prestige est tout, comme si la guerre européenne ne comptait pas, le chef créait en 1915 l'exposition franco-marocaine de « Casa », bien-

tôt suivie des foires de Fès et de Rabat : et c'étaient des succès, donnant aux Berbères une idée inouïe de la richesse et de la certitude d'invincibilité de la France. Ceux qui peuvent douter de son énergie après une crise dont le monde entier est resté bouleversé recevront ici la plus probante des leçons expérimentales. A Casablanca, on voit ce que la France peut faire. Et c'est à cette pensée qu'il faut s'arrêter pour bien comprendre le miracle, quotidiennement continué, qu'on a sous les yeux, miracle que ni les crédits, ni les spéculations ne sauraient expliquer et pour lequel il fallait la foi.

LA CITÉ D'IVOIRE

(MEKNÈS)

Par la grande forêt de Mamora, par Tiflet et Khemisset, dans le pays Zemmour, je me suis dirigé vers Meknès; toujours ces alternatives de landes caillouteuses, fauves, brûlées, excoriées, et de riches perspectives céréales, de zones de palmiers nains et de cultures maraîchères près des oueds, de sablonnières et de champs d'asphodèles et de fenouil; toujours, de loin en loin, un groupe de noualas ceinturées de buissons épineux, une maison cantonnière, la rencontre de quelques chameliers impassibles; puis, les profils du Moyen Atlas semblant ciselés dans l'améthyste, les terrains devenant accidentés, montueux, les ravins couverts de brousse, la simuosité d'une piste aux multiples virages côtoyant le capricieux oued Beht, certain pont où bien des chauffeurs imprudents ont capoté, la région assez farouche de Tafoudeït, la sensation de grande so-

litude, la tristesse d'un marabout isolé, d'un caravansérail abandonné... Meknès enfin, là-bas, encore à peine discernable, devinée entre deux renflements par le hérissément de ses multiples minarets. J'y atteins au crépuscule, mais je n'y entre pas encore. L'auto la contourne, traverse la ville nouvelle européenne, et je descends dans le jardin d'un hôtel transatlantique à la fois luxueux et simple, parfumé de citronniers et de rosiers. Un ravin boisé le sépare de la ville arabe. Tout entière, Meknès se présente à mes yeux. Un regard suffit : je l'aimerai.

On m'a dit : « Vous l'aurez bientôt assez vue ; c'est un peu la parente pauvre de Fès la prestigieuse ; on ne s'y arrête guère, dans cette vieille Méquinez ; il n'y a là que les palais en décombres d'un sultan fou, et quelques portes. » Mais ceux qui m'ont dit cela ne m'ont nullement fait prévoir l'étonnante beauté de l'ensemble tel qu'il s'offre à moi sur la terrasse de cet hôtel, longue villa fleurie et silencieuse devant un des plus purs paysages que j'aie jamais vus. Pourquoi ai-je éprouvé ici une émotion de douceur comparable à celle que me donnait Assise, mêlée un peu à la sévérité d'Avila ? Rien de commun, et pourtant ce même « soave austero » italien, et cette même langueur espagnole, taciturne et ardente, et cette pureté inouïe des silhouettes sur le ciel. L'éperon rocheux qui porte Meknès me l'offre totalement dans le rectangle de ses remparts cré-

nelés. Et elle est en ivoire. Je n'y trouve point les blancheurs neigeuses aux reflets bleus de Rabat ou d'Azemmour; aucune trace des roses et des ocres de Marrakech; une tonalité d'ivoire un peu jauni et touché de gris, de vieux reliquaire vénéré, donnant une impression extraordinaire de préciosité et de vétusté. L'ardeur d'un couchant où des nuées écarlates se dissolvent dans un or aveuglant, n'influence ni ne réchauffe cet ivoire crémeux et terni, où la pointe d'un graveur subtil semble avoir fouillé d'innombrables détails. Sur ce vaste fragment éburnéen s'élèvent, forts et sveltes, les minarets d'une quinzaine de mosquées et jamais jusqu'ici je n'avais compris à ce point la beauté de ces tours quadrangulaires, beauté uniquement faite de la juste proportion fixée par une loi, de la sobriété absolue des arêtes coupantes, des surfaces lisses qui montent vers l'azur et que n'interrompt dans leur parfaite géométrie aucune ornementation sinon, vers le sommet, la note exquise d'une frise vernissée de ce fameux, de cet inimitable ton de jade et de turquoise morte qui persiste dans la pénombre. Je n'entends que la rumeur des voix humaines, gutturales ou aiguës; les bannières montent aux boules d'or des minarets, l'appel des muezzins, impérieux et plaintif, domine tout. Les premiers fanaux s'allument. Je reste là jusqu'à ne plus rien percevoir, sinon la vaste et indistincte pâleur de cette ville de rêve...

Le lendemain matin, l'enchantement de sa candeur ivoirine, dans la viridité d'un paysage immense, me paraît encore plus ravissant. J'esquive le charmeur de serpents qui, sur la terrasse, vide pour me tenter son sac plein d'affreuses bêtes de caoutchouc jaunâtre avec lesquelles il semble jouer au yo-yo, et un « fabor » me délivre de ce nègre haillonneur et de sa vénéneuse pacotille. Je me hâte, par le vallon de Bab Dar Semene, jusqu'à la vaste place El Hedim, et j'atteins la magnifique porte El Mansour. Je n'ai encore rien vu d'aussi puissant au Maroc, et il me faut remonter dans mes souvenirs jusqu'aux Thermes de Caracalla pour retrouver une pareille impression de majesté trapue. Bab el Mansour ne date que de deux siècles, comme le décor des portes avoisinantes, mais cela semble millénaire en ce pays où tout se patine si rapidement, où souvent les édifices et les remparts sont fragiles, et donnent pourtant la sensation de l'indestructible. Cette friabilité, qui est un des charmes les plus subtils de l'Alhambra de Grenade, est déguisée sous l'ampleur du style : et si les palais sont frêles, les portes qui en défendent l'accès restent solides, comme celles de la Justicia à Grenade et des Oudaïas à Rabat. Ici, vraiment il faut songer à la proverbiale massivité, à la volonté de durée, d'un ouvrage romain. Cet énorme arc ogival, gouffre d'ombre, ces arceaux latéraux qui, portés sur des colonnes de marbre, portent à leur

tour des bastions à merlons, cette inscription noire profondément gravée dans la mosaïque vert et or dont les vernis scintillent, cette décoration d'entrelacs courbes, tout cela est à la fois barbare et raffiné, et d'une puissance réellement impériale, d'une densité formidable sous le soleil. Sur la place lumineuse, les centaines de gens et de bêtes qui traînent de courtes ombres bleues semblent des fourmis se dirigeant vers ce gigantesque arceau rouge et noir qui absorberait indéfiniment des foules. Et des balcons du Dar Jamaï, de ce palais de visir devenu un musée des arts indigènes, tandis que je me plais à regarder les broderies, les bois sculptés, les tapis, dans les salles ombreuses s'ouvrant sur un patio fleuri, Bab El Mansour m'apparaît plus redoutable, plus imposante et plus belle encore. Elle domine, en ce beau lieu, ses sœurs mineures, Bab Djama, En Nouar, qui mène à une mosquée, et Bab Zeïn El Abidine, sous l'arcade de laquelle s'entrevoient le mellah et, au bout d'une longue perspective, un minaret de cire vierge. Tout ce que mon enfance, sur la foi de quelques mauvaises gravures, imaginait de féerie, de magie au seul nom de « l'Orient », se trouve ici dépassé par la réalité, Meknès n'eût-elle à montrer que cet ensemble architectural, elle mériterait le titre de ville d'art presque au même titre que ses sœurs Marrakech et Fès, sultanes du Maghzen marocain.

Cet ensemble, c'est un tyran fastueux qui l'a ordonné. Bal el Mansour me conduit à sa série de palais; et c'est ce que je veux voir d'abord. Les rues, les souks des cités moghrébines si je n'en suis point blasé du moins y suis-je déjà habitué, et j'y flânerai plus tard. Mais ce qui m'attire ici, c'est la solitude et le grand désastre d'un des plus violents orgueils qui aient jamais voulu se survivre. C'est l'œuvre et la personne de Moulay Ismaïl.

Il a régné cinquante-cinq ans, du dernier tiers du xvii^e siècle au second tiers du xviii^e siècle. C'était un de ces chérifs alaouïtes qui, partis du Tafilalet, avaient franchi l'Atlas pour achever les Saadiens dégénérés, et dont la dynastie dure encore : des Filaliens, austères, pieux, fanatiques, prêts à tout, amoureux de la guerre, tels que les retrouvent nos troupes dans leur méthodique encerclement des derniers îlots de l'insoumission. Ce Moulay Ismaïl fut un grand souverain, presque digne des antiques Almohades. Il réussit, tout au moins pour un demi-siècle, à unifier le Maghreb, c'est-à-dire à fixer l'insaisissable nomadisme du Berbère apolitique, anarchique, superstitieux, rebelle à toute idée de nation, ne se soumettant qu'au plus fort. Ce fut, bien entendu, la violence qu'employa Moulay Ismaïl. Il se constitua une armée de quinze mille nègres « bouakher », serviteurs intrépides et féroces de la doctrine d'El Bokhari, et il recruta d'autres tribus, les Cherar-

gas, les Oudaïas. Il parcourut tout son empire, massacrant implacablement quiconque résistait à sa volonté. C'est lui qui fit élever aux issues de tous les cols de l'Atlas et dans la région de l'Ouarzazat les multiples Kasbas néo-féodales; car il savait, comme nous l'avons appris depuis, que là se tiennent des êtres toujours guetteurs, toujours prêts à mordre, et qui ne sont arrêtés que par le feu. Il le savait, puisqu'il était de cette race toujours surgie des confins sahariens pour franchir la grande montagne et bondir dans le bled vers Marrakech ou Fès. Ce que nous faisons, plus humainement, avec nos colonnes, nos postes et nos routes, Moulay Ismaïl le fit à sa manière de dompteur. Nous progressons en persuadant : il écrasa. Et il devint assez puissant pour tenir tête tout ensemble aux indomptés dont il faisait des sujets, aux Turcs qui venaient des confins de l'Algérie, et aux chrétiens intrus sur le littoral. Ces chrétiens, il les enfouit dans de terribles silos où l'on ose encore à peine descendre et qui ont vu les plus effroyables désespérances de l'humanité.

Il y a eu dans cet homme une sorte de conciliation des plus célèbres despotes européens. Il a été sadique comme Caligula, politique rusé et sagace comme Louis XI, fanatique comme Philippe II, organisateur et conquérant comme Charlemagne, et fastueux comme Louis XIV. Il a admiré celui-ci. Il lui a envoyé une ambassade pour négocier

avec le plus puissant des Roumis, d'égal à égal, une alliance. Celle-ci n'ayant pu se conclure, il a renvoyé une autre mission à Versailles pour demander en mariage une des filles du Roi Soleil. On a ri de cette folle prétention du barbare, qui n'était pour la cour que le fabuleux « Miramolin »; c'est ainsi qu'on prononçait « Emir el Moumenine » c'est-à-dire Commandeur des croyants. Que voulait ce personnage de ballets costumés, capable certes de ravager les mers avec ses felouques de course, mais dont les escadres royales savaient punir les méfaits? Moulay Ismaïl se révolta sous l'affront, et, faute de pouvoir conquérir la France, il se jura du moins de créer à Meknès de quoi éclipser ce Versailles qui le hantait. La fille de Louis XIV eut la chance de devenir une princesse de Conti au lieu d'aller se joindre aux huit cents femmes de ce fils de négresse qui tranchait avec délice la tête d'une concubine ayant volé une orange, s'installait devant les cages de ses lions pour les voir dépecer des captifs, faisait lapider à coups de briques des maçons maladroits, regardait ses bourreaux couper un pied et une main d'un de ses enfants, et, pour la plus petite faute, condamnait au supplice du sel, une horreur dépassant toutes les inventions des tortionnaires chinois. Personne n'a été plus affreux que ce monstre. Et cependant ce fut un grand administrateur, un stratège, un artiste, et on peut dire qu'il créa Meknès. Avant lui, ce n'était

qu'une petite cité sans éclat, presque sans histoire, un bourg des Almohades et des Almoravides, quasi-dépeuplé après des vicissitudes. Les Saadiens ne s'en occupaient guère. Moulay Ismaïl lui a donné ses quarante kilomètres de murailles, ses portes splendides, et ses mosquées, et cet incroyable amoncellement de palais où je pénètre. Ce sont les milliers de prisonniers chrétiens qui, sous le fouet, ont fait tout cela. Dans la misère et dans le sang cette œuvre énorme s'est édiflée sous les yeux d'un demi-fou.

Et quand il est mort enfin, son empire s'est émietté. Et de ce qu'il avait créé le temps a commencé de faire des ruines. A l'entrée, un très modeste édicule, deux colonnes, un auvent; mais le toit de tuiles vernies est de ce vert réservé aux tombeaux des Commandeurs et des Saints. C'est là que repose l'homme atroce. Devenu vieux, il a jeûné, affecté la piété. Il n'a voulu que ce tombeau, comme le Saadien qui, à Marrakech, ne se jugea pas digne de dormir sous les voûtes orgueilleuses réservées à sa race, et se contenta d'un simple tertre. Je suis dans le palais, et pourtant je le cherche encore. Je ne vois que de longs murs tristes, bordant des couloirs à ciel ouvert. Des bureaux indigènes, des portes aux seuils desquels des filles peintes et parées de bijoux d'argent attendent la pratique, des gens accroupis, des gourniers flâneurs, une impression d'abandon et d'étouffement. Après des arcs ogi-

vaux pleins d'ombre malodorante, lourdement assis sur des colonnes courtes, un nouveau corridor long d'un kilomètre. Cela tient du préau de géôle, de la forteresse et de l'entrepôt; et c'était un peu tout cela, en effet. J'arrive au mechouar, très vaste cour de caserne où se rassemblait et évoluait la cavalerie. Aucun art : tout l'effet a consisté dans l'énormité des bâtiments monotones bordant cette cour, et dont on ne devine rien, tout étant muré. Quelques toits pyramidaux en tuiles vernissées et vertes indiquent seuls qu'il y a là des logis impériaux; et il paraît que, dans ce couvent et cette prison qui s'appelle un harem, des ennuques nourrissent et servent encore de très vieilles sultanes, survivant à Moulay El Hasane mort il y a trente-huit ans. Au delà, il y a un jardin d'essais non moins clos, avec un pavillon de bois colorié, dont la Direction de l'agriculture s'est emparé. Plus loin encore, je m'aventure dans un quartier en ruines, où vont et viennent de nombreux nègres. Ce sont les descendants de ces soudards que Moulay Ismaïl unissait à des négresses prises dans les razzias pour assurer le recrutement de sa garde, et dont un bataillon forme encore l'escorte personnelle du sultan, aux jours de gala. J'ai de plus en plus l'impression d'une immense et vaine accumulation de maçonnerie, délabrée, dépecée, qui n'a rien de commun avec le château-cercueil de notre monarchie qu'est Versailles, et qui, aussi bouleversé qu'Ostie

ou Herculanium, ne peut même pas revivre de la vie des suppositions et des souvenirs. Ici, il n'y a rien que de la pierraille anonyme, envahie par de l'herbe maigre. Et quelques fainéants, blottis dans des recoins, font du thé ou dorment là où passait le maître du Maroc.

J'arrive au « heri » où l'on entassait les provisions de grains et dont les colonnades interminables abritaient aussi de multiples citernes. Tout est effondré, à ciel ouvert, lamentable. Et ici aussi je pense aux Thermes de Caracalla et à leurs magnifiques débris. Jamais l'énormité ne m'est apparue plus vaine. Mais les vestiges romains gardent toujours de la noblesse; ici, je ne vois qu'un entassement sans style, un coûteux caprice de despote et de parvenu, dénué de goût et d'imagination. Moulay Ismaïl est l'homme d'une époque où le bel art des Mérinides et des Saadiens a complètement dégénéré. C'est un homme de guerre, grand bâtisseur de Kasbas et de fortifications; Bab el Mansour, qu'il a commencée, et les autres portes, sont encore des ouvrages militaires. Et tout ce que je visite a la nudité, la sécheresse géométrique d'un camp retranché. C'est ainsi qu'un puissant chef marocain a cru comprendre et égaler à sa manière l'œuvre du Roi Soleil qu'on lui avait décrite. Ce « heri » colossal, capable de contenir la nourriture d'une armée pour des années, n'a qu'une particularité curieuse : c'est la disposition de ses enfilades d'arceaux qui, de

quelque pilier qu'on les regarde, se présentent toujours en éventail, comme dans la mosquée de Cordoue, par une légère dissymétrie très calculée dont l'artifice donne l'illusion de perspectives indéfinies.

Auprès de ce « heri » s'étend ce qui dut être une énorme pièce d'eau, la pièce d'eau des Suisses de ce Versailles, et où je ne trouve plus que bourbe méphitique entre les berges effritées. D'autres murs de prison enclosent le bain des sultanes, dont le nom donnerait à rêver si l'on n'était pas découragé par l'aspect lugubre des lieux. On rôde sans fin dans ces cours qui se succèdent. Un couloir ténébreux mène à une rotonde ogivale entourée de niches, une sorte de basilique, de crypte à peine éclairée par des soupiraux, dont nul ne sait l'exacte destination. L'aguedal est devenu un terrain de manœuvre, un manège, et le Dar Beïda, qui fut le palais-donjon des successeurs de Moulay Ismail, est maintenant une école militaire où l'on forme des officiers indigènes. J'y vois se promener, vêtus d'uniformes européens, des fils de notables, des fils de caïds aussi, dont les pères, il y a quelques années, ont peut-être tiré sur nous. Mais il est entendu qu'au Maroc cela ne compromet en rien la fidélité. Ceux-là mêmes qui ont compris les avantages de l'adhésion à l'unité ne se soumettent pas au sultan, n'adhèrent point au pacte cordial que leur offre le protectorat, sans un dernier « baroud ».

Simple question d'honneur. Quand la poudre a parlé une fois ce suprême langage que le Marocain prise plus que tout autre, on demande l'aman avec dignité, il est accordé avec dignité, on égorge rituellement le taureau, et tout est dit. L'ennemi de la veille devient l'allié le plus sûr, et redemande ses armes (le plus souvent « made in Germany ») pour courir sus, à nos côtés, aux autres insoumis. Ces beaux jeunes Berbères que je vois participeront ardemment aux avances des généraux Goudot et Catroux, successeurs des Poeymirau et des Henrys, vers les dernières « taches » à effacer dans le Haut Atlas et le Tafilalet.

Une autrucherie, une mosquée, les ruines d'un « istable » où pouvaient être logés douze mille chevaux, achèvent la description de cette sorte de ville ajoutée à Meknès, et dont il semble qu'on n'atteindra jamais le bout. Elle se perd dans la campagne. Aucun art, à peine un plan; des millions de moellons entassés. Si l'on rencontre un vestige de sculpture, des colonnes, tout cela a été apporté des ruines de Volubilis, dont Moulay Ismaïl s'est servi comme d'une carrière : ainsi les princes normands avaient dépouillé Ostie et Paestum pour orner leurs églises siciliennes. Décidément ce fameux palais de Meknès est une déception. Il n'a pour lui que sa vétusté, et son immense tristesse, cette somnolence marocaine si poignante à laquelle la lumière d'un ciel merveil-

leux ajoute paradoxalement un caractère presque sépulcral. Mais le temps lui-même a été impuis-
sant à poétiser ces décombres, ces myriamètres de
murs maussades où l'on évoque à peine la mé-
moire d'un mégalomane sanguinaire et borné.

A la sortie, un ignoble nègre, roulant vers
l'azur les globes blanchâtres de ses yeux d'aveu-
gle, souffle obstinément dans sa flûte quatre notes
nasillardes, exaspérantes, qui me poursuivent
longtemps et me semblent d'une atroce ironie.

Avec quel plaisir, après cette fatigante et
morne visite, je retrouve dans les rues de la char-
mante Meknès ces flâneries parmi les nobles sil-
houettes et les belles couleurs! Je ne me lasse
point de regarder les bijoutiers qui, dans la rue
Sekkakine, cisèlent bracelets et pendentifs et
découpent dans le métal l'ornementation de cu-
rieuses lanternes. La Kisaria des étoffes déploie
son arc-en-ciel de soieries vaporeuses dans des
boutiques aux volets peints de fleurs stylisées. La
médersa Bou Inania, avec son portail de bronze
ciselé, son patio à fontaine, sa salle de prière, ses
faïences, ses stucs, ses boiseries de cèdre blan-
chies, décolorées par le temps, a toute la grâce
du style mérinide. La place Souïka, avec son mû-
rier et sa fontaine, est un petit poème ravissant.
Je ne puis manquer d'aller jusqu'au marabout de
Sidi Mohammed ben Aïssa, qui est le saint de

Meknès, depuis le XVIII^e siècle. Ce faiseur de miracles a fondé cette terrible confrérie des Aïssaouas qui assemble ici, lors du « moussem » du Saint, jusqu'à cinquante mille pèlerins venus de toute l'Afrique du Nord. Il parlait si éloquemment que les ouvriers de Moulay Ismaïl désertaient les chantiers pour l'entendre; les feuilles d'arbres qu'il leur distribuait se changeaient en monnaies, et à ceux qui avaient faim il donnait le privilège de manger impunément des bêtes venimeuses. Je ne vois pas des Aïssaouas croquer ici des scorpions, mais je pense que je les retrouverai à Fès, et je me console en observant la subtilité, l'attention, le goût avec lesquels des artisans drapés travaillent dans les menuiseries odorantes de la rue des Seraïria et du Souk Nejjarine, empli de la pénétrante fragrance du cèdre et du santal. Et puis, il y a toujours ces scènes bibliques autour des fontaines versicolores, et, sous les arceaux d'ombre, ces surgissements de fantômes brusquement illuminés, invraisemblablement blancs lorsqu'ils touchent à la zone de lumière. Douce et joyeuse Meknès! Mais ce que j'en aime le plus, ce que je n'oublierai pas, c'est, de mon hôtel, son panorama parfait, son aspect précieux d'immense rétable d'ivoire posé au milieu d'un paysage rose et vert, cet ivoire pareil à une chair mate et pure...

Mais de nouveau j'ai le désir des solitudes, et

l'auto m'emporte vers les contreforts du Moyen Atlas, par la vallée de l'oued Bou Fekrane, aux terres noires et très fécondes, dans un paysage verdoyant qui devient bientôt tout à fait admirable lorsque j'ai atteint El Hajeb. Je suis dans la région de ces Beni Mtir qui, depuis six cents ans et plus, ont vécu libres, nomades, indomptés par les sultans jusqu'à la venue des généraux Gouraud et Henrys. Ce sont de vrais Berbères, auxquels l'isolement et le nomadisme dans la montagne ont conservé toute la pureté de leurs types farouches. Ils vivent en une sorte de confédération communiste, déplaçant selon les saisons leurs trois ou quatre mille tentes, leurs femmes, leurs troupeaux; pasteurs, cultivateurs, guerriers, ils font paître leur bétail sur les hauts plateaux, l'été, et cultivent durant l'hiver les « tirs », les terres arables des vallées. Moulay Ismaïl lui-même n'a pu venir à bout de ces libertaires et de ces errants, bien qu'il ait multiplié les Kasbas et lancé dans toute la région ses terribles nègres « bouakhers ». Insaisissables et ingouvernables étaient ces Beni Mtir et leurs voisins les Beni Mguild, plus nombreux encore. L'Atlas était à eux, ils ignoraient ou dédaignaient les villes, insoucieux de savoir s'il existait un Makhzen, incapables de soupçonner même le sens d'une unité nationale, et pratiquant à leur façon un islamisme mêlé de superstitions millénaires. Ils se sont enfin soumis, mais leurs âmes restent bien celle d'out-

laws. Je les regarde en passant avec curiosité et sympathie : il y a tant de fierté et de mystère sur ces visages impassibles ! Cependant je croise, dans un nuage de poussière d'or, une colonne de goumiers en khaki, avec les petits canons gris-bleu sur les échines des mulets, les mitrailleuses démontées, les lieutenants sur leurs légers chevaux barbes ; et le spectacle de notre force qui va et vient en ce pays, sans provocation mais toujours prête, me semble nécessaire. Peu à peu, dans des sites rocheux avec de vastes échappées, j'atteins à quinze cents mètres d'altitude, vers Ito ; et sur le versant de la route apparaît le plus étrange des paysages, celui qui est devenu célèbre sous le nom de « paysage lunaire ». On l'a comparé aux arrière-plans des tableaux de Léonard, sombres pins, glaciers et cimes dolomitiques d'une vaporeuse bleuité. J'ai plutôt l'impression de ces poèmes uniquement minéraux que Baudelaire rêvait dans leur absolue stérilité. A l'infini, de petits sommets coniques s'enchevêtrent, volcans éteints imitant le rythme des vagues, dans un immense bas-fond. L'horizon est fermé par de hautes cimes, des cirques successifs se confondent aux nuages. Tout cela est d'un bleu-vert d'une douceur, d'une tendresse invraisemblables, qui m'évoquent les harmonies de *l'Embarquement pour Cythère*, et tout cela est mort, pétrifié, frigide, fait de turquoise, de lapis profond, de gemmes azurées ; inhabitable, fascinant, adorable et

tragique, ce bouleversement de pierreries s'étale dans le silence absolu. Pas un oiseau, pas un insecte. Rien de vivant ne saurait exister dans ce gouffre féerique au-dessus duquel je suis penché. Même les djinns n'y sauraient tenir leurs conciles magiques, dans ce « no mans'land » multimillénaire auquel l'homme n'a jamais touché, et dont la vue fait remonter la pensée aux âges préadamites, au Commencement de Tout...

A Ito, poste militaire où jadis le colonel Henrys fit ériger, pour marquer notre avance, un modeste pylône que je salue intact, commence la grande descente dans la vallée de Tigrira, un éden traversé par un oued entre de magnifiques séries de cratères recouverts de forêts. Rien de plus beau, dans les Alpes et les Pyrénées, que ce site où vivent les Beni Mguild, laboureurs et pêcheurs de truites, et dont les détours m'enchantent jusqu'à Azrou; les terrasses et les maisons de pisé rouge des indigènes, les quelques villas européennes, la Kasba aux tours carrées construite sur l'ordre de Moulay Ismaïl (lui toujours!) composant un ensemble charmant au pied des falaises de chênes verts et de sapins. Mais je vais bien plus loin encore et, par des pistes longeant les flancs des djebels, dans des plaines vertes et roses, je goûte l'étonnante variété des beautés de cet Atlas à peine moins majestueux mais beaucoup plus suave que l'autre. Je suis ici au cœur délicieux du Maroc. L'auto ne cesse de monter

jusqu'au village et au poste d'Aïn-Leuh, où nous attendent, pour un très cordial déjeuner, des officiers. Leur chef est un de ces hommes admirables qui acceptent gaîment la vie cénobitique de ces solitudes : la chasse, la pêche, le jardinage, la lecture, l'étude du berbère, s'ajoutent à ses devoirs professionnels. Il vit dans une blanche maison entourée de peupliers et de lilas de France, ornée de tapis et de dépouilles de lynx et de panthères, redoutables hôtes des forêts qui l'entourent. Pour de tels hommes, inconnus de nos foules et basement injuriés par les anticoloniaux, la politique des partis n'existe point : servir est leur but, leur règle et leur récompense, et la patrie est pour eux un idéal et une réalité. Le décor charmant où je suis accueilli, c'est l'hôte qui l'a créé de ses mains, et de ce qui était un poste avancé il a fait une villégiature, en ce coin qui ressemble aux plus doux coins du pays basque. Il est salué par des Marocains montagnards qui, naguère encore, tiraient sur lui ; ils ont appris à le craindre, puis à le respecter et à l'aimer. Il sait leurs besoins, et a pénétré aussi loin que possible dans leur mystérieuse psychologie, comme dans leur mystérieux langage. Je n'ai rien vu de plus séduisant que ce village d'Aïn-Leuh étageant ses maisons et ses verdure au-dessus d'un immense paysage rose et azuré, presque irréel, et où la lumière est divine en cette matinée de printemps.

Après le déjeuner, sous la conduite de notre guide, nous nous aventurons sur les plateaux où se massent les grandes forêts. Il semble tout simple que, dans ce paysage heureux deux autos promènent quelques Français sans armes, un lieutenant-colonel, un commandant, un écrivain, deux dames, deux ordonnances aux volants; et pourtant il y a bien peu de mois, les balles de tireurs invisibles eussent puni cette imprudence. Nous roulons sous bois durant plusieurs kilomètres, et nous parvenons, en plein taillis, à une chaîne tendue. C'est la limite de la zone de sécurité. Mais les deux goumiers brusquement surgis, à la vue des uniformes et sur un signe, s'inclinent et écartent l'obstacle : tous, et surtout les dames, veulent aller plus loin. Nous ne risquerons point le danger de l'embuscade, et si des panthères, et des lynx plus agressifs qu'elles, rôdent encore en cette région, la vue de nos voitures les décontenancera. Avec une ivresse croissante nous nous enfonçons dans cette forêt vierge d'une puissante beauté, cette Tisfoula qui verdoie à deux mille mètres d'altitude, et enfin aux chênes succèdent les cèdres, moins illustres que ceux du Liban mais plus majestueux encore. Nous descendons, et nous approchons de ces géants. Beaucoup dépassent la hauteur de quarante mètres, et nous sommes sept à enlacer leurs troncs de nos bras étendus sans pouvoir les encercler entièrement. Leurs sombres feuillages se mêlent et se perdent dans

les nues : nous n'avons pas la chance d'apercevoir les troupes de singes qui, souvent, s'y poursuivent. Une lumière argentée d'une qualité exquise se joue dans l'immense clair-obscur de ce site taciturne qui semble intact comme aux premiers âges. Et cependant l'homme vient ici. Plusieurs de ces cèdres colossaux sont blessés à leur base par de profondes brûlures. Les Beni Mguild, ne disposant pas d'outils suffisants pour les abattre, ont tenté ce procédé inefficace et dangereux. Ils ont mis le feu au pied des arbres, vainement, puis ont renoncé avec leur habituelle insouciance. C'est miracle qu'un énorme désastre ait été épargné à ces forêts merveilleuses qui couvrent les cimes de cette partie du Moyen Atlas pendant des lieues et des lieues, vers Anosseur, vers Itzer, vers Midelt, et composent un des plus beaux paysages du monde. Nous restons là longtemps, ne pouvant renoncer à ce silence majestueusement émouvant, et ce n'est qu'au crépuscule que nous retraversons Aïn-Leuh, Azrou, Ito ; le bouleversement bleu qu'on a comparé aux sites glacés de la lune nous apparaît baigné par un réel lever de lune illuminant ses milliers d'ondulations, puis nos phares balayaient les ténèbres enfin venues, et c'est dans une nuit vaporeuse que nous retrouvons Meknès illuminée.

SANCTUAIRES

Par un bled à demi défriché, par des espaces monstrueux et rocheux, je vais jusqu'à Sidi Harazem.

La pierre rose et nue sous le ciel. Le vers de Mallarmé me hante : « L'insensibilité de l'azur et des pierres ». C'est un des charmes du Maroc. Charme, mais au sens d'envoûtement et presque de maléfice : puis naît une sorte de jouissance pénible, une nostalgie précédent un calme oublié de tout et de soi. On devient une chose vivante et pourtant endormie qui bouge dans cette immensité morne, tellement lumineuse et minérale que rien n'y vibre, qu'aucune pensée n'y est possible et désirable, que le temps n'a plus de sens. Quand il le faut je regarde ma montre, mais comme un objet absurde, et seuls me paraissent logiques, ici, ces êtres drapés, couleur du sable, habités par des esprits qui ne savent rien, des âmes qui n'attendent rien, dont le vide infini équivaut à la liberté, et qui ne rêvent même pas...

Entre deux hautes falaises d'un orangé violent, tachées çà et là par le crépi rugueux du palmier-nain, brusquement, l'auto dévale vers une large tache d'un vert-bleu aperçue très au-dessous de moi. Quelques boucles de piste m'y conduisent. Je suis à Sidi-Harazem.

C'est tout petit, inattendu, délicieux. Un bouquet tombé du ciel dans une faille du roc. Des palmiers magnifiques emmêlent leurs branches avec une grâce molle, une voluptueuse inflexion. Leurs troncs énormes, squammeux, s'incurvent et rampent comme des pythons avant de dresser très haut leurs palmes et leurs lourds régimes de fruits dorés. Ils versent leur ombre sur un petit cours d'eau qui scintille et se dérobe, donnant une impression de fraîcheur exquise. Cependant, quand j'y trempe ma main, cette eau est chaude : c'est une source bonne aux malades qui viennent de très loin. Dans un recoin de la Palmeraie, quelques berbères nus se baignent, jouent à se lancer de l'eau, et rient. Je les ai si rarement vu rire ! Mais ils m'ont aperçu, et se taisent. Ils se hâtent de se draper. Le reste de la piscine se dérobe derrière un mur, qu'une inscription arabe et française m'interdit de franchir : c'est le bain des femmes. Il est dominé par un petit tertre où s'élève un marabout à coupole d'une pâleur rosée, qu'ouvragent les douces images des palmes se reflétant dans l'eau. C'est le marabout d'un saint homme du XII^e siècle. Rien n'a changé de

ce décor exigü et parfait, qui n'est presque rien et qui m'enchanté pourtant comme une œuvre précieuse et naïve de primitif siennois, sans que je sache pourquoi ce rapprochement s'impose à ma pensée. Quelques arbres, un dôme, un miroitement liquide, et la magie est souveraine.

Auprès de ce bosquet, un petit village, un humble groupe de noualas faites de branchages entrelacés où l'on a plaqué des poignées de pisé. On dirait autant de nids d'hirondelles. Mais d'autres nids couronnent ces nids. Ce sont ceux des cigognes. Sur chaque nouala se tient posée, avec sa gravité comique, une cigogne, et j'entends les claquements des castagnettes de leurs longs becs. Dans un pré, les ânes attachés, ou laissés libres, se roulent innocemment. Des femmes vont et viennent, l'enfant suspendu au creux des reins. Des familles accroupies dans l'herbe font le thé sur des fumerons croisés en grignotant des dattes et des pains ronds. Ce n'est point encore l'époque du Moussein du Saint, mais on vient toujours plus ou moins ici en partie de campagne depuis Meknès ou Fès. On vient pour l'eau tiède et curative, pour l'agrément de ce lieu verdoyant, mais on vient aussi pour le saint. Il est étrange que dans ce peuple indifférent à son histoire, qui oublie ses plus fameux souverains et laisse tomber en ruines leurs palais et leurs monuments funéraires, seule persiste cette fidélité à de pauvres hommes, tantôt lettrés, tantôt demi-fous, prophète-

tes et ascètes délirants, comparables aux fakirs et aux hallucinés juifs de la Thébaïde ; pour ce peuple, ce sont les seuls vrais personnages importants du Maghreb, les seuls dont ils retiennent les hauts faits, les légendes, les sortilèges, les miracles invérifiés. Personne ne pense à Abd-el-Moumene, à Mansour le Doré, ou à Moulay Ismaïl, fondateurs d'Empires. Mais il suffit qu'un Marabout comme l'obscur Sidi Harazem ait prêché, pour que, selon des rites annuels transmis au cours des siècles, les femmes parées viennent avec des fleurs s'asseoir auprès de la modeste coupole, sous les arceaux des palmes...

Moulay Idris, tandis qu'il bâtissait Fès, tenta de convertir les habitant à la foi musulmane, et les restreignit dans un Mellah. C'était il y a six siècles. Mais d'autres juifs survinrent du Tafilalet, du sud algérien : caravanes éparses, émigrations mystérieuses, errant depuis la Palestine à travers l'Afrique du Nord. Les Berbères furent avec ces gens humbles et tenaces tantôt tolérants, tantôt durs, dédaigneux toujours : les fuifs restèrent. Sefrou est encore presque à eux. Elle apparaît au pied de la montagne comme une oasis riche et douce, et toute d'arbres fruitiers, de cerisiers notamment : un oued aux cascades bondissantes la traverse capricieusement. Il n'y a peut-être point dans tout le Maroc de site plus pictural que cette cité blanche et rose, nichée dans les frondaisons avec ses ponts fleuris, va vétusté vé-

néral, son ravin de roches où s'assemblent dans l'eau bleue les lavandières du mellah, mouvantes taches de pourpre, d'émeraude, de soufre. Un paysage admirable l'environne : la montagne un peu partout, offre des creutes faisant songer à ces cuevas qui dominent l'Albaycin, de Grenade, et dans l'une d'elles on prétend que repose le prophète Daniel, et que des pèlerins s'y sont endormis paisiblement durant plusieurs siècles.

Je touche là, une fois de plus, à ce fond si étrangement composite de la foi marocaine, mélangé de Coran, de Soufisme, de Sounna, de « Tarikas » greffées sur le dogme mahométan, de panthéisme, de judaïsme mystérieusement importé, et surtout de superstition et de magie. Si le christianisme a tendu à l'unification morale en combattant par ses docteurs l'hérésie jusqu'à réduction complète, ici toutes les hérésies font bon ménage, et le vieux génie berbère n'a renoncé à aucune des rêveries multimillénaires de la race. Le judaïsme, toléré mais isolé et méprisé, s'est conservé à l'état pur, les nègres islamisés gardent des pratiques fétichistes venues avec eux du cœur de l'Afrique, les musulmans croient aux Djinns, au mauvais œil, à la sorcellerie, à Iblis de lapidé, et sans cesse de nouvelles croyances, propagées par ses marabout, ont fait naître les sectes des Aïssaouas, des Hamadcha, des Chadilia, des Degoughia, des Kadiria, des Taïbia, des Tidjani, des Der-Kaoua, des Kattania, d'autres encore. Toutes

sont issues de la volonté d'être haillonneux et superbes, d'illuminés détenteurs de pouvoirs surnaturels, conférés à eux-mêmes par eux-mêmes, dans l'enivrement des transes ascétiques, et que le peuple croit sur l'heure; peuple avide de miracles dont le plus chétif individu a le droit de s'adresser directement à Allah, peuple qui adore la complication mystique et l'interprétation à l'infini de la moindre parole sacrée, peuple aussi ergoteur et disputeur que les juifs eux-mêmes. Nos saints bretons peuvent seuls donner une vague idée de cette multiplicité de petits dieux locaux, dont chacun a créé sa clarté parallèlement à la foi commune. Le Maghreb est une terre saturée du désir de la croyance. Il n'y a que l'évangélisation qui n'y puisse germer. On l'a tentée maintes fois : les missionnaires ont échoué devant l'indifférence générale. Pour les Marocains, le christianisme est une chose parfaitement incompréhensible qui ne vaut point la peine d'un instant de réflexion. Ils nous voient élever des églises, des chapelles. Ils passent devant sans irritation et sans curiosité, avec la placidité de gens assurés de posséder une certitude intangible. Nous respectons leurs mosquées, ils ne s'occupent jamais des nôtres, et tout est bien. Leur mansuétude et la nôtre dissimulent l'abîme qui nous sépare. Nous ne nous retrouverons jamais côte à côte sur le même chemin spirituel. Et comme la vie spirituelle, même à l'état embryonnaire, est tout pour eux, la zone d'isole-

ment restera, entre eux et nous, irrétrécissable. Dans chacun de ces êtres que je croise, ce n'est ni le costume ni la langue qui me donnent la sensation, obsédante à la fin, d'être un étranger. C'est cet incommunicable des âmes, ce mystère qui m'attire en eux et qu'ils ne daignent même point constater en moi. Français, chrétien, je ne leur apparais, je le sens, que comme une forme vide, une ombre sans secret. Et une des impressions les plus vives que je garderai de ce voyage aura été d'avoir circulé parmi ces foules humaines, sans avoir pu, au milieu d'elles, avoir le sentiment de l'humain. J'aurai été seul, par la carence de toutes les liaisons possibles de l'esprit, seul parmi les statues vivantes que j'aurai admirées et qui ne m'auront même point aperçu, dont les yeux si brûlants pourtant m'auront donné un froid glacial, le froid de la totale indifférence à laquelle j'eusse préféré la haine. Je me serai enivré de couleurs et de formes, je n'aurai pas frôlé une âme, je me serai senti tout ensemble libre et emmuré...

Mais que ces inconnaissables sont donc beaux!

C'est dans une région admirable que l'auto me conduit, un autre jour, à Volubilis. La plaine est assez banale, mais j'ai tenu à prendre la route la plus longue, avec de capricieux crochets, par le

col de Segotta, aux flancs du Zerhoun, entre Meknès et Fès. C'est un enchantement. La piste serpente dans de vastes forêts d'oliviers, des vignes : à l'horizon, le Sebou déroule ses boucles scintillantes sur un fond de montagnes dont les silhouettes, les teintes roses et azurées, me font songer tout ensemble à la vallée de l'Ombrie vue d'Assises, à certains aspects du pays basque et aux lointains féeriques de l'*Embarquement pour Cythère*. Pendant près de cent kilomètres, ce circuit paradisiaque offre, à chaque détour, des tableaux si merveilleusement composés, si purement beaux, si radieusement saturés de lumière, que l'on retient des cris. Jamais la magie du Maroc, faite de suavité et d'âpreté sous un ciel incomparable, ne m'est apparue plus irrésistible qu'en cette traversée du Zerhoun dont le seul voisinage suffirait à venger Meknès d'un délaisement touristique injustifié, si Meknès n'était point le grand ivoire ciselé que j'ai tant aimé. Et pourtant cet Eden est habité par des gens très farouches, les Hamadcha, les Dgoughia, tortionnaires d'eux-mêmes, se frappant, se tailladant aux fêtes rituelles après l'hystérique excitation des chants et des danses. La fureur religieuse s'exacerbe inexplicablement dans cette atmosphère féerique, dans cette profusion de fleurs, dans cette Tempé où il semblerait que les plus doux songes tissent la réalité quotidienne.

Au delà de Beni-Amar et de ses espaliers de

maisons roses à flanc de rocher, une échappée me révèle de nouveau la plaine, le pays des Cherarda et des Bouakher, nous descendons en quittant les oliveraies vers un tas de cailloux blancs perdu dans cette immensité. C'est Volubilis, la vieille cité punique devenue romaine sous Auguste. Ce n'est qu'au moment de pénétrer que je distingue des silhouettes de monuments. Le lieu est aride, nu sous le soleil, sauf quelques arbustes et de maigres touffes. Il y avait une enceinte fortifiée ayant la forme d'un cœur, flanquée de nombreux bastions sur plus de deux kilomètres. Elle est aux trois quarts écroulée, perdue dans l'herbe, et elle ne contient plus rien qu'un quartier central aboutissant à un long « décumanus » rectiligne. Tout le reste est à fouiller, ce qu'on fait peu à peu sous les ordres d'un ancien élève de l'École Française de Rome qui vit là en cénobite dans la solitude totale. Cette enclave latine en pays berbère est d'une mélancolie infinie. Toute vie en est absente. Il y a eu le tremblement de terre du XVIII^e siècle; mais avant il y avait les pillards, les éternels démenageurs de l'histoire, traitant la cité morte comme un chantier. Moulay Ismaïl l'a dépecée pour bâtir son énorme palais-prison de Meknès. Les villageois d'alentour ont pris à leur guise. C'est l'histoire du Forum et d'Ostie, mais j'évoque en vain ces noms, qui, magiques en Europe, ne me disent ici absolument rien, pas plus qu'à Chella. Ce n'est point que

l'intérêt archéologique fasse défaut. La basilique vouée à Antonin le Pieux a de la grandeur, comme le Capitole. L'arc de triomphe dédié à Julia Domna et à son fils Caracalla dresse encore, bien que sans voûte, un noble et puissant profil. La maison aux colonnes torses ou cannelées montre un bassin intact et des mosaïques. Au musée en formation, le fameux chien de bronze, l'Ephèbe à cheval, le Dyonisos, le petit marbre où deux mains donnent un fruit à un oiseau, des fragments de statues et de fresques, méritent autant d'attention que bien des pièces de collections célèbres. C'est l'âme romaine elle-même qui manque, cet impondérable qui rend si pathétique le plus anonyme des tombeaux de la voie Appienne, le plus décoloré des vestiges d'Ostie. Volubilis, dans le vaste paysage marocain, me semble anachronique, ossifiée et intrusive. Pour la regarder, je n'ai plus mes yeux et ma ferveur d'amoureux de la latinité. Depuis que j'erre en ce pays de sortilège, j'ai oublié bien des parties de mon âme, et je ne saurais dire pourquoi, contre toute vraisemblance, je me suis senti plus près des kasbas de Skoura que de ce site qui replace subitement sous mes yeux un fragment de l'Europe. Au pied de l'Arc de Caracalla, sur un rebord granitique, un indigène est assis, immuable et taciturne, drapé dans sa djellaba rayée. Rome est venue jusqu'ici. Elle a, selon son orgueilleuse coutume, posé ses blocs, élevé ses colonnes et ses arceaux.

Mais il ne reste que ruines de ruines et je suis sous le redoutable soleil au milieu d'un ossuaire tellement privé de toute évocation humaine qu'il ne m'émeut pas plus qu'une carrière. Ce que je puis partout dans les ruines italiennes, je ne le puis ici : évoquer les porteurs de toges avec leurs durs et beaux visages de conquérants. Et cependant c'est bien aussi la toge qui drapait ces Marocains auxquels mon regard s'est accoutumé, mais ils n'ont pas l'air d'être des Romains ressuscités, ni leurs fantômes. Ils sont autres. Ils ne ressemblent à rien qu'à eux-mêmes, fatalistes et secrets. Peut-être seront-ils immortels parce qu'ils ignorent la maladie de penser. Peut-être, dans bien des siècles, seront-ils assis sur les décombres de ce que nous serons venus édifier, avec le même grand air de dignité rêveuse et indifférente.

Quelques lacets de notre route sous des voûtes de verdure m'amènent au-dessus de Moulay-Idris. La Cité Sainte, couleur de perle grise, m'apparaît tout entière sur un fond grandiose de montagnes dont le bleu, le vert et le violet sont d'une puissance de valeurs extraordinaires, d'un coloris si dense et si profond qu'il semble émaner des abîmes marins. La moitié de la ville est entassée sur un piton conique; elle déroule de là ses blancheurs jusque dans un col que ponctue comme

une colonne antique le minaret de la très vénérée Zaouïa, puis elle remonte sur un versant opposé selon des lignes et des plans d'une pureté délicate. Il est midi. Il n'y a presque pas d'ombres. Tout est candeur brûlante et silence dans cette ville de rêve posée au milieu des oliveraies et des jardins au pied des falaises d'améthyste, de saphir et d'émeraude. C'est d'une invraisemblable beauté.

Je suis devant la merveille que créa, il y a plus de mille ans, le Saint national du Moghreb, le fondateur de la première dynastie. Descendant de la fille du Prophète, venu d'Arabie après la victoire des Abassides, il avait traversé toute l'Afrique septentrionale et avait fini par trouver un sûr refuge dans le Zerhoun, à Volubilis, appelée Oulili par les Arabes qui l'occupaient. Il prêcha de telle sorte qu'il fut vénéré comme un saint et reconnu comme souverain : et en face de la vieille cité romaine il fonda cette nouvelle cité. Les émissaires du puissant sultan d'Orient, Haroun al Rachid, l'empoisonnèrent. Mais il laissait un fils destiné à bâtir Fès, et il fut enseveli au lieu même où son éloquence de proscrit avait fait de lui un grand magnétiseur des âmes. Aujourd'hui encore Moulay Idris reste une Cité « horm », sacrée, interdite. Nous pouvons y pénétrer de l'aube à la nuit, mais non y loger. Pas un hôtel, pas un magasin européen, pas une enseigne française en cette ville berbère absolu-

ment pure, où nous sentons plus que jamais les regards des indigènes se détourner de nous. Nous montons jusqu'à une terrasse qui surplombe le haut quartier de Khiber. L'amoncellement des logis aux toits plats est prodigieux. C'est une énorme imbrication de blancs alvéoles, remplis de la rumeur d'une ruche humaine, une combinaison cubique d'une complication incroyable, où, dans la candeur du lait de chaux exaspérée par la lumière, les toits de tuiles vertes du sanctuaire sont les seules notes de couleur. Les maisons rectangulaires, pareilles à des dés ponctués de minuscules fenêtres noires, sont si serrées qu'aucune ruelle n'est discernable. On ne voit personne, les cris gutturaux, seuls, décèlent les êtres. Au sein de ce labyrinthe, la Koubba du Saint Idris reste inaccessible, on n'en distingue à peine que les angles de cours, quelques arceaux. Par-dessus ces aveuglantes blancheurs, la grande montagne d'un bleu presque noir et le mirage de la plaine infinie. Descendus dans le bas-fond pour remonter les pentes opposées du quartier de Tasga, nous trouvons de pauvres Souks, avec étalages de cierges peints, et l'habituel va et vient d'ânes trottinants et d'hommes drapés, somnolents, incompréhensibles et superbes. Peu ou point de femmes, assez peu d'enfants : une toute petite vie aimantée par une tombe célèbre, dont nous apercevons enfin l'issue, mais au seuil d'un corridor que clôt, brutalement, une poutre. Au-

cune puissance ne nous permettrait de franchir cette barre symbolique qui sépare deux mondes, et au delà d'elle des miséreux, paquets de linge souillés dont sortent des pieds de corne noirâtre, se vautrant librement sur un sol sacré qui nous est interdit à jamais.

Une atmosphère de fanatisme, très lourde, règne ici. Elle contraste avec l'air délicieusement pur de cette oasis de rêve, où la blancheur des maisons brille dans la verdure des jardins, où chaque détour révèle des aspects à rendre fou de joie un peintre, et que nous ne quittons qu'à regret, nous retournant dix fois avant de nous résigner à voir disparaître cette immense corbeille fleurie d'où surgit un nid d'aigle, une Acropole douce et farouche. Le cœur mystique du Maroc est là, et non à Fès vers laquelle enfin nous nous dirigeons, pour trouver une joie et une émotion suprêmes, retardées à dessein...

FÈS MYSTÉRIEUSE ET SAINTE

Au déclin d'un beau jour, par la route de Meknès, j'arrive après avoir traversé la vaste plaine du Saïs et laissé à ma gauche une grande ferme expérimentale, à ma droite les quartiers blancs de la nouvelle ville française, des hangars, des usines, des camps. C'est à peine si, au delà d'un pli de terrain, une longue ligne de créneaux gris et pointus, émergeant du sol, me révèlent l'existence de Fès dans un bas-fond que je ne puis sonder du regard, et que dominant les longues ondulations bleuissantes du mont Zalagh. La route oblique, et semble éviter la ville. Elle n'en laisse voir, par intervalles, que des fragments de remparts qui se dérobent, reparaissent, fauves ou poussiéreux. Des terrains vagues se succèdent, où galopent quelques cavaliers, où s'accroupissent des muletiers auprès de leurs bêtes dételées. C'est désertique, âpre et pauvre comme les alentours de petites cités espagnoles. Je re-

nonce à espérer une vue d'ensemble, cette surprise et cette joie de l'arrivée que j'ai éprouvées à Marrakech ou à Meknès. Je sens que je contourne quelque chose de vaste et de secret, qui ne veut pas se laisser voir, et, sans que je puisse préciser pourquoi, j'ai la sensation d'être parvenu au lieu le plus marocain de tout le Maghreb, c'est-à-dire au plus jalousement fermé, au plus triste, au plus mystérieux.

Cependant, l'auto s'engage dans une voie ombragée qui paraît fuir la ville sans l'avoir touchée, et s'incurve, et descend par larges boucles : voici la campagne, riante et verte, des oliveraies au pied de grands contreforts de montagnes boisées où les ombres s'allongent, où les derniers rayons du soleil diaprent les prairies et illuminent brusquement une falaise rose. Je crains quelque erreur, car je vais coucher au Dar Jamaï, cet ancien palais de vizir transformé en hôtel, et aucune trace de cité n'est plus visible. Mais enfin, un dernier détour me révèle une vieille fortification trouée d'une porte ogivale déjà emplies de ténèbres, au delà de laquelle se dresse la silhouette d'un minaret. A droite, s'étage un éboulis de rochers et de gazons. Je suis à Babguissa, au nord de Fès, et l'endroit me semble assez tragique dans la clarté maintenant livide d'un crépuscule presque froid. C'est là qu'avec quelques hommes, il y a vingt ans, le lieutenant Chardonnet fut tué, durant la révolte du Tabor. Il défen-

dait cette porte, et il fut pris entre deux feux. On le fusillait de face, depuis ce mamelon hors les murs, et dans le dos, du haut du minaret de la mosquée que, par scrupule, nos troupes n'avaient point occupée. Ce soir, les pentes qui s'adossent au rempart sont grouillantes d'une foule dont je ne distingue plus que les blanches djellabas et les turbans : elle est assemblée autour d'un conteur qui déclame violemment, et elle fait son thé et sa cuisine sur des fourneaux de terre, parmi les pierres levées des sépultures, car un cimetière s'étend ici. L'auto s'est arrêtée : elle ne saurait franchir le couloir coudé que précède la porte. Où est l'hôtel? Nous sommes entourés de curieux : quelques-uns s'emparent de nos valises, et il faut suivre, sans comprendre, ces spectres gesticulants, il faut aller à pied, se faufiler parmi les hommes et les bêtes sous la poterne où un fanal répand une lueur trouble. Après, ce sont des ruelles campagnardes où psalmodient des aveugles, où nous importunent de petits mendiants. La nuit est rapidement venue : un ou deux lumignons dansent devant nous aux poings des porteurs. Enfin, une baie s'ouvre dans un mur, un couloir nous envoie une bouffée parfumée d'un jardin invisible, et soudain nous nous trouvons sur une terrasse de mosaïque, avec des balustrades de zelliges. Des lumières, des maîtres d'hôtel, le luxe... Le Dar Jamaï est là, inaccessible sur cette crête d'où Fès ne se révèle

que par quelques cordons de feux dans l'invisible, au delà d'un étagement de terrasses, dans l'arome puissant et doux des orangers, des citronniers, des eucalyptus, dans le murmure roucoulant des fontaines.

Notre haute chambre aux plafonds sculptés, aux baies closes par des grillages finement ouvragés, est toute marocaine par ses décorations, ses stucs, ses tapis, ses meubles bas incrustés d'ivoire, ses lampes orfévries. Nous sommes dans le palais d'un homme voluptueux et prudent qui a voulu se créer, au-dessus de la ville, presque dans la campagne, un asile féérique. Il savait le prix de la quiétude : deux de ses frères étaient vizirs d'Abdul Aziz, et une tragédie politique a fait de l'un d'eux un captif mort en prison, de l'autre un mutilé et un aveugle. Lui, on l'a oublié, et il s'est tenu coi jusqu'à la fin dans son petit paradis, avec ses femmes et ses esclaves. Et nous nous endormons dans le cadre raffiné où il vécut, avec la sensation de nous trouver au seuil d'un monde clos, obscur, captivant, indéchiffrable...

Le lendemain matin, réveil dans la pure lumière, dans l'enchantement des eaux, des céramiques, des fleurs, des palmiers, des bananiers, entre les branches desquels scintillent les terrasses innombrables de la ville. Mais enfin, il faut aller

à la découverte, voir, tenter de comprendre. La descente des jardins aboutit à un corridor, à une porte luxueuse où veillent quelques serviteurs, et aussitôt c'est une ruelle pauvre, et c'est le labyrinthe.

Il n'y a pas un écriteau : il faut savoir par cœur, ou se perdre. Il n'y a point de centre, ni place ni édifice pour se repérer. Aucune voiture ne peut entrer. Personne ne renseigne. Tous les coins et recoins sont infiniment variés, mais apparemment semblables. Nul plan. Les plus vieux quartiers des plus vieilles cités européennes sont clairs et ordonnés auprès de ce dédale aussi compliqué, aussi capricieux que l'arabesque elle-même. C'est l'aventure, le risque, et la marche sans savoir vers où, à travers le fondouk El Jehoudi et cet El Belida qui ne sont que des noms ne nous désignant aucune réalité. On longe des murs lépreux, on pénètre dans des souterrains étayés par des poutres vermoulues. Tout est noir, fauve et gris : au-dessus des façades mornes, l'azur coule comme un sirop bleu, disparaît, reparaît. On est dans un préau de prison, dans une cave, dans le chemin de ronde d'une forteresse, dans une galerie de mine. Parfois, derrière un mur, on entend jaser de l'eau vive, mais on ne la voit pas, elle ne se décèle que par une humidité tiède et un sol visqueux sur lequel les babouches et les pieds nus glissent sans bruit. Les gens sont pressés et taciturnes. Ils surgissent de toutes

parts, de voûtes ténébreuses, d'impasses sordides, de ruelles zigzagantes qui montent ou descendent et mènent on ne sait où. On pourrait errer durant des mois dans cette redoutable accumulation de Fès El Bali, de la vieille Fès primitive, sans rien comprendre, sans pouvoir s'orienter. Il faut, pour y réussir, être né termite dans cette termitière où vraiment les hommes semblent des larves blanchâtres. Il n'y a ici ni la blandice de Rabat, ni la langueur de Marrakech. Partout, sur les faces et sur les pierres, quelque chose de sévère, de fanatique et d'implacable : et partout le secret, un quadruple sceau sur les pensées et les maisons. Il se peut que derrière la muraille qu'on longe il y ait des jardins, des patios avec des faïences fleuries, des jets d'eau, des colonnettes exquises, d'ombreuses et fraîches retraites ouatées de tapis et de coussins, voilées de soies, brillantes de cuivres, ciselées, embaumées par des cassolettes. On ne le saura pas. On ne saura rien, jamais rien. Tout se rétracte à l'approche de l'étranger impur, tout est défensivement muré. A quoi bon essayer de visiter méthodiquement ? Si l'on consulte, on est encore plus égaré. Il vaut mieux se faire soi-même termite, forer son trou dans cette ville inextricable, s'y effacer, s'y laisser mener par le hasard, y oublier tout dessein, s'arrêter devant la merveille qui surgit, renoncer à tout plan, à tout ordre. C'est pourquoi je ne dirai jamais, ne l'ayant pas su, comment je suis

arrivé à tel ou tel lieu, tantôt devisant avec Marcel Vicaire, chef du service des arts indigènes et le plus sagace et le plus obligeant des guides, tantôt me risquant seul dans l'imprévisible et l'inattendu. Fès ne se décrit pas, elle ne peut se présenter que par tableaux non coordonnés. Le recul est impossible. Le principe de la présentation des édifices devant un vaste espace est inconnu au Maghreb : c'est toujours dans une gangue de baraquements, de torchis, de plâtras, qu'une œuvre sacrée ou pathétique est enclose. Le joyau est toujours dans la fange, et la surprise n'est que plus émouvante.

C'est ainsi que je me trouve brusquement devant le groupe admirable que forment, autour de la mosquée Karouïne, les medersas Attarine, Cherratine et Mesbahia. Le Souk Attarine m'y a conduit. Auprès de lui, la Souïka de Rabat ou les souks marrakchis, que je jugeais si animés, sont de paisibles rues de province. La foule des Fasis dépasse toute description : elle est torrentielle. On dirait que les cent mille habitants se sont tous portés dans une seule rue : et pourtant dans chaque rue la densité humaine est aussi lourde. Un mascaret de djellabas déferle incessamment contre les échoppes multicolores où l'on vend le henné, les pains de sucre, tous les aromates imaginables, et les chapelets de grosses bougies enluminées qui brûlent, comme nos cierges, dans les mosquées. Mais ce n'est rien auprès

de la grande Kisaria, qui est une ville dans la ville, et dont le caprice d'un djinn a seul pu imaginer le plan fantasque, l'enchevêtrement inouï de petites rues entrecroisées, toutes pavoi-sées de pièces de cotonnade, de soieries, scintil-lantes de bijoux d'or et d'argent, embaumées par les effluves enivrants du cuir, du cèdre et du san-tal. Les plus luxueux, les savamment composés de nos étalages de grands magasins, aux jours d'exposition, sont pauvres de couleur auprès de cette symphonie chromatique qui ne laisse visi-ble, d'une rue, que son pavé, et qui la vêt de rose, de turquoise, de saphir, d'émeraude, de jaune, d'argent, sous le coup de cymbale d'or du soleil. La composition d'une telle féerie est un chef-d'œuvre inconscient. Dans ce peuple auquel l'idée de l'art, telle que nous la concevons, est inconnue, un goût inné, exalté par l'ardeur se-crète d'un sang voluptueux et terrible, le goût de ce qui chatoie et de ce qui luit inspire tout; et ce goût ne commet jamais une faute. Il n'est point un seul de ces boutiquiers qui, pour com-poser l'attrait de son échoppe, n'ait le tact d'un grand peintre dans le choix des complémen-taires, dans une brûlante magie où rien n'est dis-cord ou criard, où l'intensité des tons les plus profonds ou les plus agressifs se résout toujours en harmonie. Sans fatigue des yeux, on est ici plongé dans l'ardent délice de la couleur comme dans le bain de sonorités d'un orchestre, on en-

tend un langage optique qui finit par colorer l'âme elle-même jusqu'à saturation, la faire chavirer dans un vertige bienheureux. Evoquer, à ce moment-là, nos foules du métro, nos faubourgs et leurs sorties d'atelier, c'est songer à de la boue, à de la poix, à toutes les nuances de la saleté et de la tristesse, et se demander avec épouvante comment on pourra les supporter au retour, puisqu'il faudra bien revenir!

Il vient pourtant, l'instant où l'on n'en peut plus de splendeur et de bruits; et il suffit que je pousse un vantail pour trouver un poème de silence. Je suis dans le vestibule de la Medersa Mesbahia. Est-ce la plus belle de Fès? Je ne sais. Mais depuis Grenade je n'avais point éprouvé une impression comparable. Encore celle-ci est-elle bien plus parfaite, parce que les hommes collaborent à la beauté de l'édifice. Dans les cours de l'Alhambra de Grenade, je souffrais de voir des touristes à molletières et à kodaks. Ici, je trouve des êtres dont les visages et les costumes s'allient à l'âme du décor mérinide. Soixante cellules, dans les trois étages de cette medersa, sont réservées à des étudiants. L'un d'eux est debout, pensif, auprès du bassin central. Il est drapé comme un antique, dans de la laine très blanche. Il est tellement beau que le respect nous saisit. La finesse de ce masque allongé et doré, la pure sinuosité de ces lèvres carminées qu'entourent des moustaches et une barbe légère,

la fierté de ce nez aquilin dont les narines frémissent, la rêveuse gravité de ces yeux longs dont les noires prunelles brillent entre les roseaux des cils, la forme sans défaut des mains et des pieds nus, la noblesse et la souplesse de la stature, tout est admirable chez ce prince mélancolique qui n'est qu'un pauvre tolba nourri, comme les autres, par les revenus des biens habous, et dont la pensée se limite aux arguties de la grammaire, de la théologie, du droit musulman, à l'approfondissement austère et spécieux de la parole coranique. Nous le regardons avec la même ferveur qui nous exaltait devant un marbre éginète ou un bronze du musée de Naples. Il ne nous voit même pas. Ils nous ignorent aussi, les deux hommes qui font paisiblement leurs ablutions au bord de la vasque. D'autres, dans la pénombre des arceaux où nous ne pouvons pénétrer, sont agenouillés sur leurs petits tapis de prière, et abîmés dans une humilité si profonde, dans une vénération d'Allah si exclusive, si sourde à tout ce qui n'est point l'appel divin, que jamais le mystère de nos cathédrales ne nous a révélé, dans la forêt des piliers et la magie crépusculaire des vitraux, de contrition mieux exprimée par l'affaissement pathétique de tout l'être. Les béguines flamandes avec leurs bras étendus, les vieilles castillanes de Tolède et d'Avila, les franciscains de Saint Damien d'Assise, ne nous ont jamais imposé leur majesté suppliante mieux que

ces extatiques du Maghreb pétrifiés dans leur ascétique oraison.

La cour, où volètent les pigeons, est de marbre blanc, et les étages sont de bois de cèdre. Plus encore que le travail prestigieux de ses sculptures, de ses milliers de stalactites, de ses géométries indéfiniment propagées, m'attire la tonalité indicible de ce bois millénaire qui, de brun, est devenu presque grisâtre, comme s'il sortait du fond de la mer, comme si du sel s'y était incrusté! Dans les proportions parfaites du quadrilatère, au milieu duquel le miroir d'eau reflète un fragment du saphir céleste, une musique est incluse, aussi noble que celle de nos cloîtres. Les deux ogives jumelées de la porte retombent sur une colonnette frêle, comme un distique sur sa rime : et l'art gothique n'a rien imaginé de plus délicat. A quelques pas de là, la porte de bronze ciselé de la medersa Attarine n'offre pas moins de beautés, avec les auvents ouvragés, les colonnes jaillies des angles de la cour, et ce même contraste entre le bois brun et les parois blanches, d'un accord si juste. Je m'y console de ne pouvoir entrer dans la grande Karouïne autour de laquelle je tourne vainement, en curieux et méprisable roumi, et dont partout l'amas des bicoques défend l'accès. Pourtant, par une porte entrebâillée, je réussis à deviner une partie de la vaste construction poursuivie pendant des siècles par l'orgueil almo-

ravide, mérinide et saadien. C'est la célèbre université de Fès, reine spirituelle du Maghreb : vingt mille hommes peuvent tenir dans ses seize nefes. J'aperçois de profil un kiosque à colonnettes pareil à ceux de la cour des lions de Grenade, des portes de cuivre martelé, des lampes dignes d'Aladin, chef-d'œuvre des artisans fasis, des auvents aux tuiles d'un vert prasin adorable : puis la vision s'évanouit, et je me retrouve dans la foule laineuse qui m'entraîne jusqu'au vieux fondouk des marchands venus de Tétouan, et dans les impasses environnantes, si étroites et bordées de logis si hauts que j'évoque les quartiers romains de Suburre. Ils devaient être ainsi. L'amoncellement des pierres devient étouffant, et c'est avec joie que j'atteins, pour respirer et retrouver un peu de ciel, le pont cambré de Beïn el Moudoun, surplombant l'Oued Fès. Mais par là il y a des abattoirs, et plus loin, en contrebas, des teintureriers nauséabondes, des cuves de boue blanchâtre où des êtres demi-nus, pareil à ceux que j'ai vus à Marrakech, plongent des peaux, pilent des écorces se bariolent de sang d'orange. Grande impression de vétusté, de saleté, de tristesse, que je n'ai jamais connue à Rabat ni même à Marrakech, où les tares elles-mêmes ont leurs charmes : ici, quelque chose de sauvage, de résigné, de fainéant et de morne, contrastant avec des splendeurs architecturales, et avec cette féerie des souks dépassant tout ce

que j'avais vu. Vraiment à Fès, je me sens plus loin de mon pays, de ma race, de ma religion, que bien plus au Sud, dans le cœur de l'Atlas. L'islamisme, ici, m'étreint, d'une étreinte mystérieuse, presque menaçante, jamais je ne me suis senti plus intrus. Quand les Fasis ne sont pas de gros bourgeois placides et rusés, ce sont des gens, me semble-t-il, plus sombres que partout ailleurs, dans une ambiance de fanatisme.

Et j'atteins, sur une légère éminence au delà du pont, la mosquée des Andalous, à travers le vieux quartier El Kaddane. C'est encore une très belle chose, interdite, entrevue pourtant, cette mosquée que Moulay Idriss permit de bâtir en faveur des musulmans expulsés d'Espagne. Ce fut Meryem, fille d'un Tunisien opulent, qui paya de ses deniers l'édifice primitif, tandis que sa sœur Fatma, orpheline comme elle, faisait bâtir sur l'autre rive de l'oued la mosquée Karaouïine pour les gens de Kairouan. Il y avait une sorte de rivalité dans la piété entre ces fidèles réfugiés d'Espagne et de Tunisie. Je ne puis qu'admirer la puissante et somptueuse porte que les Almohades firent ajouter plus tard, et qui compense la médiocrité du minaret. Je ne m'attarde point d'ailleurs, tant je suis bousculé par la multitude des petits ânes pliant sous des charges boursouflées dans ces ruelles étroites où se tient un marché, et où des contours amassent la foule. C'est à peine si je puis jeter un regard sur la

medersa Sahrij, qui est belle et terriblement délabrée, et je me laisse porter par le flot humain vers Bab Fetouh. Il y a là un admirable paysage vert et blanc sur lequel se découpent les silhouettes des remparts rougeâtres, et un vaste cimetière s'étend après des buttes d'immondices. Ici finit la ville, dans des terrains vagues, avec des campements de tirailleurs sénégalais et toute une agglomération de noualas bédouines, une invraisemblable chiffonnerie. Mais j'atteins le quartier des potiers. C'est une corporation qui fut jadis une des gloires du Maghreb : elle est un peu déchue, mais reste encore très noble, avec la fierté de ses traditions et de ses privilèges. Elle a pour patron Sidi Mimum, qui était un saint homme et un savant grammairien s'étant fait potier pour vivre, et on raconte des miracles qui font un peu songer à notre saint Eloi et à notre saint Nicolas tout ensemble. Le métier, ici, s'apprend très sérieusement. La merveilleuse céramique médiévale aux reflets métalliques semble avoir disparu : à Fès, on s'en tient au décor bleu et blanc, moins floral, plus géométrique, mais toujours bellement stylisé et exécuté. Les ateliers sont bien simples ; une aire plane où sèchent les céramiques, quelques auvents abritant des fours primitifs où des enfants engouffrent des brassées de fougères sèches et de palmiers-nains, des amas de poteries à tourner, de carreaux à mouler, des tours que le pied met en marche tandis que la

main modèle la pâte. Cela n'a jamais dû changer depuis l'antiquité. Je vois travailler de jeunes fasis silencieux, courbés sur les faïences qu'ils enluminent, et j'admire la sûreté de leur doigté, l'élégance et la parfaite appropriation de leurs gestes. C'est à peine si l'un d'eux lève un instant sur moi ses yeux veloutés et tristes; il se replonge aussitôt dans sa besogne, et je le regarde longtemps faire naître le labyrinthe des lignes décoratives qu'il entrecroise à l'infini, sans mesure et sans modèle. N'ai-je pas vu ailleurs, près de la fontaine Nejjarine, des adolescents tremper le bout du doigt dans du goudron et tracer ainsi, sur de blanches poteries, au jugé, une ravissante décoration de pur style berbère, sans une hésitation? L'adresse, le goût, le tact de cette race me confondent toujours.

Je vais en voir de nouvelles preuves dans un tout autre quartier, auprès de la porte, neuve et assez banale, de Bou Jeloud; à l'entrée du tumultueux souk de Tala, la médersa Bou Inania m'impose son luxe et sa grandeur. Suspendue aux murs fauves, une étrange machine retient un moment mon attention. C'est le fameux carillon du XIV^e siècle qu'avait construit un ouvrier venu de Tlemcen : treize gros timbres de bronze, alignés sous un joli décor mural de bois et de

plâtre. Le mouvement d'horlogerie a disparu, qui devait agir sur treize poids frappant les timbres. Les poids sont restés introuvables, et nul ne sait comment fonctionnait ce carillon au dessus duquel treize petites baies montrent encore quelques traces d'organes de transmission. C'est une des énigmes et des curiosités de cette Fès si complexe au chaos de laquelle je m'habitue peu à peu. Bien entendu, il y a une légende, car au Maroc tout est légende. L'ouvrier passait pour un magicien. Mais il est survenu un autre magicien, juif celui-là, qui, par jalousie, haine religieuse et maléfice, a paralysé le mécanisme de la merveille. Je suis ici au milieu des étudiants, des tolbas, qui vont à la mosquée avec leurs petits tapis de prière sous le bras, entre les éventaires de marchands de figues, de tomates et de piments. La rue est plafonnée de roseaux croisés qui dessinent sur les passants d'amusants bariolages cubistes. Sur un mur, une plaque de marbre est encastrée, et j'y lis avec émotion ces quelques lignes françaises : « En cette maison a résidé le Maréchal Lyautey, premier résident général du Maroc, à son arrivée à Fès, du 24 mai au 2 juin 1912. C'est d'ici qu'il a dirigé la résistance contre l'irruption des tribus qui investirent la ville le lendemain même de son arrivée, l'assiégèrent, ou forcèrent l'enceinte, y pénétrèrent jusqu'à cent mètres de cette maison. La ville fut dégagée le 1^{er} juin 1912 par l'action vigoureuse

du colonel Gouraud. » Et tout le drame est évoqué par ces phrases laconiques. Après le coup d'Agadir en juillet 1911, et de dures négociations, l'accord a été fait avec le Makhzen pour l'établissement d'un protectorat français, en mars 1912. Peu de jours après, les soldats du tabor se révoltent, saccagent Fès pendant trois journées, massacrent soixante-huit Européens, nous tuent ou blessent trois cents soldats. Le 28 avril, Lyautey est nommé résident. Le 24 mai, il arrive dans la ville. Il y trouve un sultan, Moulay Hafid, impuissant à se faire obéir et probablement traître à ses alliés. Des milliers de Berbères descendent des montagnes pour anéantir à la fois les Français et les troupes chérifiennes. Ils sont vingt mille ou plus, et une population fanatisée, qui croit perdue notre faible garnison, est prête à se joindre à eux. Moulay Hafid, qui nous a appelés au secours, attend de se ranger du côté du plus fort. Il y a quatre jours de combats pied à pied dans ces dédales de rues où tout devient coupe-gorge et guet-apens. Mais nos soldats sont ce qu'ils sont, et Lyautey dirige tout. Dans cette maison où il sera peut-être tué le lendemain, aux instants de répit, au bruit de la fusillade, il demande à son officier d'ordonnance, le lieutenant-poète Alfred Droin, de réciter de beaux vers. Enfin, au dehors, le canon de Gouraud triomphe, et la cohue berbère, en déroute, s'enfuit vers les monts d'où elle était venue à la

curée. De ce soir épique du 2 juin 1912, le Maroc commençait d'être à nous, et l'œuvre grandiose de vingt années devenait possible. Voilà ce que me dit cette plaque de marbre devant laquelle les statues vivantes passent indifférentes en balançant les plis de leurs djellabas.

Et de là j'entre dans la médersa que fit construire Abou Inane. Il l'édifia somptueusement, au milieu du XIV^e siècle, et quand on lui présenta les comptes, qui s'élevaient à des sommes énormes, il les écarta dédaigneusement, en déclarant que ce qui est beau n'est jamais cher, quelque soit le prix, et qu'une œuvre qui plaît à l'homme ne se peut trop payer. Cette superbe a été le fait de tous les grands souverains marocains, dès qu'il s'agissait d'honorer la religion. Ils ont accumulé dans les médersas et les mosquées toutes les merveilles et toutes les formes du luxe. Ici l'art mérinide offre sa suprême fleur, et, comme toujours, au milieu des demeures misérables que seul notre goût pictural rehausse des prestiges de la couleur, et qui sont en réalité la gangue grossière du chef-d'œuvre. Il n'y a rien de plus beau, et peut-être d'aussi beau, à Cordoue et à Grenade, que cet escalier rehaussé d'onix et de faïence polychrome, ces frises scripturales et florales, cette coupole pyramidale où s'enchevêtrent d'innombrables stalactites, conduisant à la cour de marbre blanc et rose, qu'une dérivation de l'Oued isole de la salle de prière. Deux ponceaux de

mosaïque franchissent cette eau tumultueuse. Il m'est interdit d'aller plus loin. Mais j'entrevois les grands arcs de cèdre qui forment la puissante membrure de la nef musulmane, et le mihrab, et les chapiteaux, et tout cela est de pure beauté, comme le vénérable minhar, l'antique chaire de prédication, si délabrée qu'on en fait une copie, et dont le travail est aussi parfaitement admirable que celui des plus illustres œuvres gothiques ou byzantines. Je reste troublé par le mystère des influences mélangées, de ces migrations de traditions à travers l'Afrique et l'Espagne, aboutissant à un art de géométrie musicalisée qui ne ressemble qu'à lui-même, et qui a été exécuté par de patients et subtils « artisans de main » dont le machinisme achève de détruire la race chez vous. Ces Berbères silencieux, devons-nous donc un jour venir leur redemander des enseignements quand tous nos ouvriers auront cédé la place aux machines-outils? Mais n'auront-ils pas disparu eux-mêmes, tués par la funeste invasion de la camelote internationale?

De là, je vais au Dar Batha, où m'attend un concert. Il est trop tôt, et j'en profite pour visiter. C'est un vaste édifice moderne, achevé au début de ce siècle : mais il a une belle allure. C'est à la fois un musée régional et le logis du général de la subdivision. Les deux bâtiments parallèles sont séparés par une grande cour riante, où les parterres de fleurs alternent les

allées pavées de zelliges. Le dispositif rappelle, en des proportions plus amples, le délicieux Généralife de Grenade, mais sans son intimité de cloître plein de roses. Sur le terre-plein central s'allongent, inoffensifs et adorablement patinés, des canons qui, comme ceux des Oudaïas, se sont tus pour toujours. Le musée est très attachant. J'y retrouve, avec plus d'abondance qu'à Rabat, des vestiges archéologiques romains, des poteries émaillées, des tentures murales, des broderies d'or, des ceintures tissées, des cuirs, des cuivres, qui sont la joie de mes yeux, avec une merveilleuse collection de ces tapis purement berbères aux sévères décors géométriques que j'ai fini par préférer à tous autres. Je passe de là dans une salle froide et nue, ombreuse, où une bizarre chaise à porteurs peinte avoisine un canapé vermoulu. C'est sur ce canapé que Moulay Hafid reçut Lyautey et ses officiers, il y a vingt ans, au moment tragique de la ruée des vingt mille montagnards sur Fès; et derrière l'accueil doucereux du Sultan se cachait la trahison qu'on subodore encore dans l'atmosphère de cette pièce. Tout auprès, j'aperçois une cage de fer, au plancher percé d'un trou. C'était dans cette cage qu'on exposait à la risée publique le roghi Bou Hamara, « l'homme à l'ânesse », capturé après sa longue rébellion. Quand Moulay Hafid fut las d'exhiber ce rival comme une bête, il résolut de le tuer, hésita pourtant, et tendit sa carabine à

un serviteur, qui fit la besogne. On offrit alors le cadavre aux fauves de la ménagerie impériale. Ils n'en voulurent point. On arrosa le corps de pétrole, et on le brûla. C'était la justice du Sultan, et non la nôtre. Ces tragédies, ces férocités, sont les survivances des vieux âges dans le Maroc contemporain, et à Fès on les présente plus que partout.

La rumeur des invités me ramène vers le jardin central. Sous les arceaux, on a jeté de riches tapis et des coussins de cuir et de soie. Au seuil de la salle des armes, où étincellent de précieux cimenterres, des armures chrétiennes, des panoplies de moukhalas et de pistolets du plus fin travail, un groupe de notables fasis s'est déjà rassemblé autour du vizir du jeune Sultan. Ils sont accroupis, souriants et serrés, dans leurs mousselines immaculées, avec leurs visages fins et froids encadrés de barbes soigneusement taillées; leurs rares gestes sont mesurés, et ils échangent en susurrant des phrases courtoises et ironiques. Autour d'eux s'empressent les Marocains, les officiers, les chaouchs brillamment vêtus, et les élégantes françaises ou étrangères. Il fait une température délicieuse. Les fleurs embaument, le soleil se joue sur les marbres et les stucs. Une nuée de serviteurs disposent des théières, des verres de cristal, des plateaux de cuivre, et offrent le rituel thé à la menthe et les cornes de gazelle. Mais déjà les musiciens, assis en rond, s'accor-

dent. Ce sont de jeunes hommes beaux et graves, dec « aliine » dont l'orchestre se compose d'un alto tenu verticalement comme un violoncelle ou un rebec médiéval, d'un luth à quatre cordes, et d'un tambourin. Ils accompagnent les chanteurs et chantent eux-mêmes en jouant.

Dès les premières mesures, je suis conquis par la qualité des voix, la force rythmique de l'unisson, la franchise et la sûreté des attaques, autant que par l'expression ardente des visages de ces musiciens que, depuis quelques années, le service des arts indigènes recherche et encourage à maintenir une tradition qui languissait dans les villes. Il y a dans ces chants un mélange d'alacrité et de tristesse intense qui m'évoque certaines nuits cordouanes et grenadines — et en effet ce sont des mélodies populaires andalouses que j'entends. Elles sont revenues au pays natal après l'exode définitif. Il n'y a aucune notation, tout est transmis et appris par cœur, et je ne comprends point les paroles, mais j'en devine les plaintes, les regrets, les menaces et les espérances de retour dans l'Andalousie perdue. Parfois un chanteur se lève, et improvise avec une précipitation passionnée qui enfièvre les autres, et la véhémence éclate alors jusqu'à briser le rythme, puis tout s'apaise dans la mélancolie, dans la monotonie de cet étrange plain-chant, monotonie écrasante, exaspérante, qui me donne à la fois l'envie de partir et le désir de rester. La force persua-

sive de la répétition agit sur mes nerfs comme agissait sur mon esprit l'entrelacs indéfini et sans but de l'arabesque ciselée dans les stucages; par les sonorités comme par la vue, j'aperçois ici quelque chose comme « le retour éternel » nietzschéen. Cette musique si opposée à la nôtre revêt toute sa profonde signification, elle est bien celle d'une race d'autocontemplatifs revenant sans cesse au même but en dehors duquel tout est accidentel, réel, c'est-à-dire négligeable. Monotonie de l'éternel et de l'immuable, aspiration vers elle des éphémères : oui, cette musique me fait songer aux danses concentriques des éphémères qu'on voit suspendus dans l'atmosphère chaleureuse des crépuscules d'été, et voici que je me sens presque halluciné par elle, saisi du désir de balancer ma tête et de frapper dans mes mains comme ces êtres bruns, si graves et si frémissants pourtant, qui s'unissent dans le vertige accéléré du chant, accroupis dans leurs étoffes éclatantes et tendres qu'un rais de soleil vient effleurer sous les arceaux de marbre, et le battement du tambourin devient celui même de mon cœur...

Un autre jour, je flâne durant toute une matinée aux abords de la place Nejjarine, qui est le joyau fasi. Il y a là une fontaine célèbre qui

est une sorte de symphonie de cèdre, de mosaïque, de plâtre ciselé, de tuiles vert-jade et d'eau vive, de la plus capricieuse et de la plus délicieuse invention. Elle se présente à l'entrée du plus beau fondouk que j'aie encore vu au Maroc; une façade imposante, surchargée d'ornements, ouvrant entre deux tours carrées, un porche au plafond sculpté et peint. L'intérieur superpose des rangées de galeries en bois ouvragé; je ne sais pourquoi elles me font penser aux églises basques. On entrepose là des produits de toutes sortes, sagement répartis par des personnages bariolés dont les silhouettes m'amuse autant que me réjouit l'odeur composite du lieu, l'odeur africaine, aromatique, tout ensemble amère et sucrée, émanant du sol, des êtres, des choses avec une insistante douceur. La bonhomie, les gestes comiques, les fâcheries brusques de ce ballet qu'est une foule arabe me donnent l'illusion d'être un peu moins étranger, de participer à la vie de cette cité qui m'est devenue plus familière, bien que les dédales m'en paraissent toujours inextricables. Je ne me lasse point de ma badauderie dans les souks. Celui qui m'accueille à l'angle de la place — quel tableau pour un Dehodencq ou un Decamps! — est couvert d'un quadrillage de roseaux où s'enlacent les branchages d'un pied de vigne d'une dimension fantastique, semblant gagner toute la rue, réservée aux menuisiers; et je vois des enfants vêtus

de rose assis parmi des amas de copeaux de cèdre, dorés comme des cheveux de princesse de légendes — une harmonie à devenir fou de joie. Au bout de ce souk Nejjarine, il y a un amoncellement étincelant de cuivres, de porcelaines, de verres colorés, qui se prolonge jusqu'au mur redouté et interdit de la zaouïa de Moulay Idris.

C'est le Saint des Saints du Maroc, le tombeau du fondateur de Fès, le fils de celui qui dort dans le sanctuaire du Zerhoun. Et, bien entendu, il est encore plus défendu, plus mystérieux que toutes les mosquées. Poser le pied sur son seuil serait un sacrilège, avec les pires conséquences, et il convient même de ne point s'approcher trop, et de ne point stationner. C'est à peine si une grille permet de risquer un regard ou se mêlant à la foule des pèlerins plus ou moins loqueteux qui viennent là recueillir un peu de la « baraka » du saint national, c'est-à-dire des effluves de bénédiction qu'il doit continuer d'émettre comme des ondes magnétiques. Je ne puis apercevoir que des lampadaires immenses, suspendus et chatoyants dans une ombre somptueuse, une liqueur d'ambre et d'or comme celle dont Rembrandt a trouvé et gardé le secret. Mais il m'est permis d'approcher le mur de la façade extérieure, au fond d'une sorte de corridor. C'est une merveille de boiseries et de stucs ciselés, un délicieux chef-d'œuvre de l'art hispano-mauresque, que ce mur au long duquel méditent des hommes accroupis

et passent des femmes impénétrablement voilées, qui parfois baisent la surface si précieusement sculptée. Ces êtres font penser aux juifs qui, à Jérusalem, pleurent devant le Mur des Lamentations. Mais ici ce n'est que recueillement et douceur. Un tronc s'ouvre. Chaque année, le maréchal ne manquait pas de venir, avec une brillante escorte, y jeter vingt-cinq louis d'or, pièce par pièce. Les imams lui ont offert de lever pour lui le « horm », l'interdiction sacrée, de le laisser entrer; mais il a eu le tact de ne point créer ce précédent dangereux, et il s'est borné à son offrande annuelle, qui a si fort ému le cœur des musulmans. Les dons sont répartis entre les familles d'origine idrissides qui vivent encore à Meknès et à Fès, et celles qui descendent d'un Saint du XII^e siècle, enseveli à Tetuan. De là, je vais lentement vers le quartier Kettanine en regardant les éventaires des marchands de gâteaux et de fruits secs, de cierges peints, de cuivres battus, de nattes, de volailles, de ceintures brodées, pyramides au sommet desquelles sont juchés des vendeurs calmes comme des boudahs, mais avides et fertiles en ruses. La badauderie est ici une fine volupté, et elle est encouragée par l'accueil le plus agréable. Nul ne s'étonne ni ne m'interroge si j'entre sous une voûte où des menuisiers travaillent dans la bonne odeur du bois, où des savetiers ornent des babouches, où des ferronniers courbent

et découpent fantaisistement le métal. Chacun est absorbé dans sa besogne, et ne relève point la tête. On est ici au cœur même des métiers, faits avec amour par des êtres que domine l'esprit corporatif, et pour lesquels la haineuse question sociale n'existe pas, le communisme religieux et l'absence de besoins leur laissant l'âme libre. C'est par des ruelles à pentes rapides, enchevêtrées, parfois nauséabondes, que j'atteins au Dar Adiyel, à cet ancien palais d'un notable où l'on a installé le service régional des arts indigènes. J'y trouve de belles collections. La volonté du maréchal a décrété là comme ailleurs qu'on fit tout pour réunir des artisans, les encourager dans le relèvement des arts marocains qui, lors de notre venue, étaient presque abandonnés. Abd el Aziz et Moulay Hafid avaient un goût affreux, et on laissait sans aucun soin les monuments. En quelques années, les restaurations sont allées de pair avec les primes aux tisseurs, céramistes, ferronniers, tapissiers, relieurs, auxquels on a rendu confiance en leur assurant des clientèles, et je suis étonné de ce que me montre d'eux Marcel Vicaire, qui les connaît, les visite, leur remet sous les yeux les beaux modèles anciens. Nous sauvons le vieux Maroc de l'oubli qu'il acceptait de lui-même, nous tentons de prolonger et de sauvegarder son singulier génie.

Au cœur de Fès El Bali, en plein labyrinthe de ruelles, par une chaleur lourde, nous avons soudain le sentiment d'un accroissement de densité de la foule : et nous ne sommes plus capables de résister à la pression, bien que nous ayons déjà l'habitude de nous faufiler dans les cohues marocaines. Un déferlement humain nous emporte sans savoir où, et les clameurs assourdissantes se compliquent du bruit aigu et sauvage des trompettes sur la basse du frappement obstiné des tambours. A un détour, en face d'un arceau ténébreux, nous sommes immobilisés dans les rangs des curieux, refoulés contre les éventaires. L'arceau vomit dans le soleil une multitude psalmodiant un chant de quatre notes et brandissant des cierges peints. Ce sont d'abord des enfants aux faces dilatées de joie, la bouche ouverte pour un interminable cri prolongé par les femmes devinées derrière les judas grillés des mesures. Puis, surviennent sur des mulets, d'in vraisemblables sonneurs de trompes. Ruisselants de sueur, avec leurs joues gonflées et leurs yeux prêts à sortir des orbites, ils nous rappellent les tritons jouffus, truculents et puissamment grotesques des fontaines du Bernin, jusqu'à se briser le larynx, ils émettent une sorte de barrissement qui affole toute la procession. Alors apparaissent quatre taureaux festonnés de feuillages, sur lesquels sont juchés des gamins. Ces animaux ont l'air encore plus hébétés que féroces. D'ail-

leurs ils ne pourraient bouger, la rue n'a pas quatre mètres de largeur entre les boutiques et elle est littéralement bourrée d'êtres humains. Bêtes et gens ne peuvent avancer qu'en glissant les uns contre les autres. Chaque pas nécessite le contournement compliqué d'un méandre, on ne voit que les têtes : tout le reste n'est que paquets de linge où les corps et les membres sont indiscernables. Nous ne touchons presque plus terre, et, vacillants, mais maintenus debout par la pression laineuse, nous sommes portés derrière ces taureaux. Nous sommes les seuls Européens dans le dédale, avec un ami. Il nous explique qu'en ce jour de fête de la corporation des bouchers, on mène des animaux devant une mosquée prochaine, et qu'on les égorgera tous quatre sur le pavé. L'idée de ces flots de sang nous répugne. A grand effort, nous réussissons à nous jeter dans le couloir d'une maison, et nous en gravissons l'escalier délabré jusqu'à une terrasse. De là nous dominons une partie de la vieille Fès, un fantastique entassement de cubes blancs et gris que le soleil embrase, et sur les terrasses voisines de nombreuses femmes voilées de bleu, de vert, de rose, parées de tous leurs bijoux, jacassant et criant, sont posées comme de bizarres oiseaux. Notre présence ne les émeut pas, leur curiosité est la plus forte, et c'est à peine si nous surprenons çà et là des yeux noirs, malveillants ou ironiques. Comme nous, ces femmes se penchent sur la rue

montueuse où serpente lentement le cortège. Mais parfois cette rue est couverte en clayonnage de rosaux et nous ne voyons plus rien. Nous entendons seulement le bruit, un bruit d'une discordance atroce, d'une puissance bouleversante, qui blesse le tympan et donne le vertige. Les gens qui parlent prétentieusement de « dynamisme » à Paris devraient venir ici pour savoir vraiment ce que c'est. Un tir de barrage est seul comparable à ce hurlement continu, toujours plus aigu, exaspérant et stupéfiant tout ensemble, d'une foule marocaine en délire de fête. Et ce chant de mort scandé, qui monte entre les pierres, nous fait frémir. Nous pensons aux plèbes de Ninive ou de Carthage. Nous sommes plus loin de tout que jamais, et avec un sentiment d'inquiétude que nous n'avons point encore éprouvé, même au seuil du Sahara, dans les Kasbas de l'Atlas...

Et cependant, nous éprouvons le besoin de quitter notre observatoire, après le passage des taureaux, et de nous replonger dans ce peuple qui, aujourd'hui nous paraît presque hostile. Et nous revoici dans l'étouffante chaleur, dans le vacarme, dans l'odeur de cèdre, de cuir et de suint, d'urine et de menthe, dont les fragrances nous prennent redoutablement à la gorge, et nous sommes roulés de nouveau dans le ressac jusqu'à une placette triangulaire devant une médersa surélevée de quelques marches. Nous les gravissons pour mieux observer par-dessus les crânes rasés,

les fez, les turbans. Un groupe de femmes est massé là, et la blancheur de ses mousselines rappelle nos défilés de communiantes. Mais les regards, seuls visibles, qui nous accueillent, sont singulièrement chargés de défiance farouche. Et parce que ma femme a souri à un gentil enfant qui la frôle, à l'instant un murmure gronde sous les haïks, et, par crainte du mauvais œil de la roumie, l'enfant disparaît sous les voiles flottants. Je me souviens alors qu'hier, en longeant une ruelle éventrée par des travaux de voirie et longeant le mur en avançant difficilement sur le remblai de terre rejetée, j'ai croisé une femme, et, comme elle allait glisser dans l'excavation boueuse, instinctivement j'ai voulu la saisir par le bras. C'est à peine si j'ai effleuré celui-ci sous les lainages. La créature que je voulais aider s'est rejetée en arrière, comme devant un reptile, et l'éclair sombre de ses prunelles m'en a dit autant qu'un livre sur l'abîme de mépris et de haine religieuse qui, sous toutes les acceptations, restera toujours ouvert entre nos races. Il convient de ne plus bouger, de ne rien dire, de garder des visages impassibles tant que nous serons là, homme et surtout femme d'Europe, seuls, désignés de loin par nos faces pâles et nos costumes, au milieu de ces innombrables porteurs de courbes « koumias » aux fourreaux de cuivre ou d'argent. Leur attente, leur expression spéciale, nous sont enfin expliquées. A l'occasion de la fête

et du sacrifice, une confrérie d'Aïssaouas est venue à Fès, et elle présume ses cérémonies sanglantes par une procession préalable, qui va passer.

Bientôt, en effet, nous réentendons la musique enragée et nous revoyons, ballottés sur leurs mulets et soufflant dans leurs cornets à bouquin, les tritons suants et joufflus, barrissant infatigablement en entraînant toute une canaille multicolore qui braille et glapit ses éternelles quatre notes. Derrière eux débouche une foule nouvelle, haillonneuse et terrible, qui traverse les assistants sans s'y mêler et va droit devant elle avec une telle implacabilité qu'on la croirait capable de renverser au besoin les murs. Ce sont des êtres amaigris, convulsifs, forcenés, hagards, faces de nuit où éclatent les blancs des sclérotiques et des dents carnassières, où zigzaguent des cicatrices violettes. De chacune de ces gueules de monstres humains sort continuellement un cri rythmique, lugubre, scandé par les mains griffues. Et tout à coup ces hommes s'arrêtent, se rangent en cercle, et commencent de danser, ou plutôt de piétiner sur place comme des femmes sauvages battant du pied leur linge, ou des vigneron foulant le raisin dans la cuve. Le mouvement, d'abord assez lent, se précipite, avec des ahans râclant les gorges et dilatant jusqu'à les briser les coffres thoraciques entrevus dans les déchirures des loques. Les sorcières de Macbeth devaient danser ainsi. Nous finissons par avoir l'impression d'une sorte de

cuisine infernale mijotée à grand fracas de casseroles dans cette rue sans bouts, sans ciel, où les êtres se joignent aux pierres pour nous étouffer. Et plus la danse s'exaspère, et plus s'approchent des nôtres les mufles humains, nous soufflant leur feu et leur fétidité. Le mieux est de soutenir, avec nos yeux clairs, calmes et froids, ces yeux où l'exécration sombre se contient encore : car nous sommes seuls, nous intrus et impurs, et pas un bras ne se lèverait pour nous défendre contre ces êtres ivres de cris, de tressautements hystériques, de jeûne, de soif, déchiquetant avec leurs ongles et leurs dents toute proie qu'on leur jette, et non point seulement des bêtes vivantes. J'ai su à Meknès, que l'an dernier ils ont dévoré un enfant qu'une Marocaine avait laissé tomber de sa terrasse sur leur passage, et certain meurtre d'une femme d'officier renversée, happée, dépecée vivante. Que nous faiblissions, et nous pouvons être perdus : glissant sous les pieds, nous ne nous relèverions jamais. Sans échanger un seul mot, nous l'avons compris. C'est pourquoi nous nous roidissons tout en rusant pour tenter de nous éloigner de ces démons, de burnous en djel-laba : et il nous semble que la foule assistante est bien moins dominée par le fanatisme approbateur que par l'effroi. Peu à peu nous nous rapprochons d'une coupure voûtée entre deux murailles. Nous nous y jetons brusquement, au hasard. Nous y trouvons quelques juifs recroque-

villés, un silence relatif, et les bancs d'un petit café maure où nous nous laissons tomber, exténués, malades de chaleur, de tapage et de dégoût. Quelle ville farouche, au terrible tréfonds ! Et pourtant nous éprouvons la joie secrète d'avoir ici, une fois encore et plus que partout ailleurs, connu cette sensation grisante et dangereuse d'un monde totalement différent du nôtre, à moins de quatre jours de Paris, d'un monde figé dans son imperméabilité millénaire, d'un monde resté intact dans sa non-conformité, défiant le nôtre derrière le rempart de ses énigmes...

Et, dans la rue voisine, silencieuse, nous voyons un gros bourgeois fasi, soigneusement empaqueté dans ses laines fines, monter sur une borne près de laquelle un serviteur noir vêtu de rose retient sa mule, enfiler ses babouches brodées dans les étriers d'argent, et s'en aller à petit pas, confortable, placide, avec sa figure aux petits yeux plissés par l'amabilité et la ruse, le teint frais, la barbe très soignée, un gros bourgeois fasi, millionnaire, respectable, raffiné dans ses vices comme dans sa tenue, influent dans les conseils, fidèle à la mosquée, savamment luxurieux dans son harem, indifférent aux frénésies sanglantes qui viennent de nous bouleverser.

J'apprends que ce notable est un juge, et qui a sa façon originale de rendre la justice. Il y a peu de jours on lui a amené un boucher convaincu de vendre de la viande avariée. Le juge

l'a fait lier sur un mulet, la tête tournée vers la croupe de l'animal. Et le délinquant a parcouru ainsi toute la ville, en criant sans relâche : « Je suis un tel, boucher de telle rue. Je suis un coquin, un porc. J'ai vendu de la viande pourrie aux bons musulmans ! » Il a été hué dans tout Fès. Le lendemain on lui a permis de rouvrir sa boutique : et il paraît qu'elle est très achalandée, car, depuis cette algarade, l'homme vend la meilleure viande qu'on puisse trouver. Cette histoire des *Mille et une Nuits* nous amuse, nous détend. Mais, rentrés dans notre luxueux Dar Jamaï, nous sommes hantés longtemps encore par la vision de la brutale multitude, et ses atroces clameurs...

Par un temps radieux, nous montons lentement vers le fort Chardonnet, en contournant des sentiers que flanquent de curieux fours à chaux, et qui sont tracés au bord de falaises à pic. Nous nous avançons parmi les cailloux jusqu'aux tombeaux des sultans mérinides. Ils sont abandonnés depuis le seizième siècle. C'étaient de vastes Koubbas, et Léon l'Africain, le premier historien informé et croyable du Maroc, vante leurs revêtements de marbre, leurs inscriptions richement polychromes. Il n'y a plus rien que les armatures de briques et quelques croûtes de pisé. On a tout arraché, comme les Barbares, puis les

chrétiens firent aux tombeaux de la voie Ap-pienne. Mais ici les dévastateurs furent les Marocains eux-mêmes. Etrange pays de despotisme où le maître, aussitôt mort, est oublié, où personne ne se soucie de conservation et d'histoire, où chacun trouve naturel le retour au néant. Sans nous les plus belles choses s'effondreraient dans l'indifférence générale. Rien de plus désolé que ces tombeaux jadis grandioses, trop minés pour que nous tentions de les relever, et qui sont là, fauves, calcinés, sinistres, sur un promontoire de gravats. Mais sous ce promontoire Fès tout entière se découvre, avec le cours sinueux du Sebou et l'immense paysage, et c'est la plus magnifique vision que nous ait offerte le Maroc, plus belle et surtout plus étonnante encore que Salé vu de Rabat, que Meknès et Marrakech, et même que Moulay Idris. Ce qui frappe d'abord, comme la mesure initiale d'une symphonie, c'est l'accord entre cette énorme agglomération grisâtre, tas d'ossements décolorés, et le vert doux et puissant du site au milieu duquel elle est couchée comme un monstre préhistorique. Tout est tellement serré qu'aucune rue n'est discernable : un magma de stuc et de tuf que festonnent des créneaux rougeâtres, et d'où se dressent, comme des mâts enfoncés dans la membrure d'un vaisseau, des minarets, mais à peine distincts, incorporés à la masse spongieuse qu'est la ville. Peu à peu on distingue un toit vert, pyramidal, un coin de cour

de médersa, le profil d'un bastion, le fer à cheval d'une porte : mais rien ne suffit à orienter le regard, la compacité de Fès reste impénétrable, elle garde son aspect de cité guerrière et énigmatique. On y est autant perdu lorsqu'on la contemple de ce sommet que lorsqu'on erre dans ses dédales. Autour de sa ceinture de remparts se lèvent çà et là, dans des terrains arides, les milliers de petites pierres tombales de ses cimetières. Mais les vastes taches vertes de ses jardins extérieurs alternent ces zones douces et funèbres. Au delà s'étagent, en des plans aussi purs que ceux des collines ombriennes, les pentes se haussant jusqu'aux contreforts bleus du Zerhoun, et tout au fond des neiges brillent sur les cimes du Moyen Atlas.

La sérénité d'un tel lieu est indicible. L'oubli du temps, cette fausse divinité en laquelle je n'ai jamais cru, apparaît ici comme la base de toutes les réalités spirituelles. Nous sommes figés depuis quelques instants, et il n'y a aucune raison pour que nous ne soyons pas figés depuis toujours et pour toujours. Cette simple intuition suffit à nous faire pénétrer le mystère enclos dans chacune de ces statues vivantes et qui nous a si souvent troublés : bouger le moins possible, attendre indéfiniment, perdre tout sentiment du moment précis où l'on est apparu et de celui où l'on disparaîtra, s'identifier à la nature immobile par la contemplation qu'un minimum de nécessités interrompt

seul, voilà ce qui, pour ces êtres, est la seule logique et l'unique sagesse, le sens même de la vie. Un seul livre le leur a enseigné, qu'ils psalmodient expliquent et réapprennent sans cesse. Ils ignorent nos désirs, notre activité, notre souci de l'avenir. Ils sont le présent. Et de cette conception qui nous dément et nous rebute sort pourtant une attirance magnétique si séductrice et si dangereuse que nous retrouvons, dans cette fin d'après-midi, le même trouble irrationnel et tentateur qui nous avait saisis au seuil du Sahara, dans l'Ouarzazat. Ne plus revenir en Europe, rompre avec elle, avec nous-mêmes, devenir ces créatures, renier l'art, la race et la raison... Absurde, impossible suicide! Et pourtant... De cette ville contemplée au fond de sa fosse de verdure un vertige terrible monte jusqu'à nous, si violemment que nous n'osons plus nous pencher, que nous reculons de quelques pas... L'heure s'avance, le ciel s'est chargé de nuages, et un fantastique effet de soleil transfigure tout. Fès se teinte de mauve et de rose, dans une gloire. Nous entendons la rumeur de sa foule invisible. Nous voyons monter et frémir près des boules d'or des minarets, les blancs fanions signalant l'heure de la prière. Les voix rauques et pathétiques des muezzins s'élèvent, s'alternent. Un vent froid brusquement surgi des cimes, nous fait frissonner. Les ombres prennent majestueusement possession de toute la nature, quelques fanaux s'allument

déjà. Il faut partir. Nous hésitons encore. Et puis, tout à coup, nous partons, mais il est plus vrai de dire que nous nous sauvons. Et, par les vitres de l'auto qui redescend les pentes, nous jetons encore des yeux presque effrayés sur l'ossement immense, informe et blafard, qu'est maintenant cette ville maléfique dans son cercueil nocturne.

Et pourtant, qu'elle peut être douce, avec ses murmures d'eau invisible et partout présente, et ses jardins ! Il n'est pas de plus charmant « tour de ville » que celui de Fès, avec ses vallonnements boisés, ses fleurs, ses vieux ponts marocains en dos d'âne, ses remparts mordorés, ses chemins creux où trottinent les bourricots et les mulets, ses portes majestueuses et barbares, encore hérissées des crocs où l'on suspendait les têtes salées des rebelles : Bab Segma, Bab Mahrouk, Bab Guissa, Bab Fatouh, Bab Djedid, autant d'entrées de citadelle sur quinze kilomètres de pourtour. Partout s'offrent d'admirables motifs de tableaux, partout la pierre s'unit à la luxuriante verdure. Oasis et ville de guerre, autant que cité de prière et de science : et puis, dans le sourire de la nature, cette sévérité, cette menace... Fès est entourée de camps. Il n'y a point seulement les nôtres, protégeant la ville nouvelle et surveillant toute révolte possible. Ceux que les

sultans eux-mêmes édifièrent contre leurs propres sujets sont plus nombreux. Ils occupent les crêtes, dominent le bas-fond où s'accumulent les ruches humaines moulées dans les alvéoles de pisé, comme dans de la cire blanche. Il y a la Kasba des Filala, où les conquérants alaouites logèrent les Cheragas au xvii^e siècle, les Oudaïas au xviii^e, les Cherarda enfin. Il y a la Kasba de Dar Debi-bagh, il y a au haut de Fès Djedid, tout le quartier-forteresse du Dar El Makhzen, avec la massive Bab Seba qui le clôt. C'est une ville dans la ville. Un palais énorme, à l'enceinte hérissée de merlons, avec des mechouars, des prisons, une médersa abandonnée, une ménagerie de fauves, une mosquée, un aguedal, un bassin avec barque, une foule de recoins et de corridors montrant que, comme à Meknès, le luxe des souverains de la décadence marocaine consistait dans le développement et l'accumulation des bâtisses. Auprès, l'ancienne Makina, où l'on fabriquait les armes chérifiennes, avoisine le quartier de Moulay Abdallah avec ses souks et ses étals de prostituées attirant les tirailleurs sénégalais. Dans toutes ces enceintes, toutes ces cours, ont évolué de brillantes cavaleries, ont campé des milliers de Chleuhs et de nègres armés, une humanité farouche, haillonneuse ou somptueuse, toujours superbe. Maintenant c'est le délaissement et le silence : tout s'effrite sous l'éternelle lumière. Dans les angles des méchouars et des Kasbas s'instal-

lent des hôpitaux, des parcs automobiles, des fabriques de tapis, des services indigènes ou français : mais ces espaces sont si vastes que rien ne les remplit, les cadres primitifs restent vides, quelques bestiaux traînent leurs ombres, quelques ballots de linge recélant des êtres muets sont posés çà et là, un mokhazni, sur son petit cheval à tous crins qui semble voler, soulève un peu de poussière, et la fumée d'un feu chétif mêle son odeur à celle de l'huile chaude, et c'est toute la vie au pied de ces murailles interminables, dans ces immenses terrains vagues. Toujours, toujours ce grand sentiment de désertion, de renoncement indifférent, de mépris placide des événements et de tout ce qui s'inscrit dans le temps et l'histoire, ces deux illusions qui nous guident et sont nulles pour ces êtres...

Il n'y a qu'au mellah qu'on y croie, et c'est la force des juifs. Chassés de partout, ils se sont accrochés partout, et ils sont restés terriblement pareils à eux-mêmes et fidèles à l'idéal originel. Le mellah de Fès est fort sale et il faut réfréner son dégoût pour s'y aventurer : mais qu'il est vivant ! Après des souks marocains si chatoyants, si tentateurs, si riches, on ne trouve ici que misérable pacotille, toutes les variétés du toc et du maupiteux. Mais avec quel acharnement offrent et bazardent ces hommes noirs aux calottes graisseuses, vêtus de deuil éternel et de crasse, ces femmes versicolores aux visages découverts, aux

yeux câlins et intelligents! Dans les penderies de lessive et les relents d'infâmes cuisines grouille cette humanité avide, espérant toujours et se souvenant toujours, armée comme l'Arabe d'une patience infinie, mais avec un but transmis de siècle en siècle, le but d'Israël-Roi, le même chez le banquier américain, le chef bolchevik, et le dernier de ces vendeurs de chiffres et de rogatons que nous évitons de frôler et qui se sent solidaire de ces coreligionnaires puissants.

Ce n'est pourtant pas sur cette vision sordide que je veux quitter Fès. Et je reprends le chemin de la médersa Bou-Inania. Ce n'est point seulement parce qu'elle est admirable, et que chaque détail architectural y est une joie pour mes yeux. C'est parce qu'elle est un cadre idéal pour la pensée. Quelle pensée? Celle que la religion et la culture de ma race ont lentement cristallisée en moi, ou bien cette hermétique contemplation musulmane? Peu importe. Sans sacrilège je pourrais m'asseoir ici comme un de ces tolbas pour me livrer à mes songes. Fès m'aura conduit au delà du pittoresque et de la gourmandise insatiable de mes yeux jusqu'à une région plus haute. Seule entre les villes du Maroc, précisément parce qu'elle est féodale, sévère, réticente, et presque ennemie de mon âme, elle m'aura donné le sentiment d'une oasis spirituelle. Elle est cité sainte, et cité d'enseignement. En elle, à l'extrémité occidentale de l'Afrique, s'est concentrée la grande

migration millénaire des idées qui se mirent en marche depuis l'Arabie du Prophète et des Khalifes, et qu'aucune ville turque ne représente plus. A Fès, j'ai pressenti le mystère épuré, ascétique et redoutable, mais incorruptible encore, de l'Islam.

LA FÉERIE

Notre voyage touche à sa fin. Nous sommes invités à une grande fête annuelle, célébrée par la puissante tribu des Aït-Sgougou, au cœur du Moyen Atlas.

Le trajet sera long. Mais au Maroc on en prend l'habitude, on ne s'étonne point de faire cent cinquante ou deux cents kilomètres, et souvent en montagne, pour aller déjeuner chez des amis. Et là-bas c'est une *diffa*, avec danses et chants, qui nous attendra. Avant huit heures du matin, sur les routes ensoleillées, notre auto a déjà pris la file derrière celles du général, des officiers, des dames, qui font aussi l'excursion, et auxquelles, au delà de Meknès, d'autres se joignent encore, insectes noirs et brillants dans l'immensité rose, sur les pistes sinueuses et interminables.

Notre chemin nous ramène dans la région des Beni Mtir, en direction d'Ito, où un vent frigid

nous rappelle que nous nous sommes élevés peu à peu jusqu'à quinze cents mètres et où nous revoions avec le même ravissement le « paysage lunaire » et ses innombrables cônes pétrifiés, ennuagés de gaze lumineuse à cette heure. Nous hâtons notre course dans le bleu vaporeux et l'absolu silence, jusqu'à la majestueuse descente en lacets dans la vallée du Tigrira où l'oued étincelle au centre d'un hémicycle de forêts et bientôt nous retrouvons la jolie Azrou et ses rouges maisons à terrasses. Mais au lieu d'escalader les pentes vers Aïn Leuh et les cèdres gigantesques de la Tisfoula, nous tournons à droite. Alors commence un cheminement exigeant la patience dans des zones pierreuses qu'incendie le soleil montant vers le zénith, et où nous ne croisons plus que bien rarement des chameliers et des femmes Chleuhs aux tuniques d'un bleu sombre, la croix d'indigo entre les sourcils. Les conversations dans la voiture ne nous empêchent pas d'être impressionnés par l'immense isolement, par l'aridité totale de cette Crau agrandie plus qu'au centuple où la piste crayeuse infléchit ses multiples boucles dans le pelage roux d'un sol pointillé de palmiers nains. Il est plus de midi et la situation reste inchangée, rien ne se montre, rien n'avertit d'une issue possible du labyrinthe, ni un cavalier, ni un troupeau, pas même une misérable nouala de roseaux, pas une fumée au flanc des hauts Djebels bleus qui ferment l'horizon. Nous ne sau-

rions, ni où nous sommes, ni où nous devons aller si nous n'avions pour boussole le képi à feuilles d'or du général, entrevu dans la glace d'arrière de l'auto qui nous précède, disparaît, reparaît dans les grimpées...

Enfin, nous débouchons sur un très vaste plateau herbu, limité par un cirque de montagnes, et nous distinguons au centre une agglomération de tentes et l'agitation de multiples points noirs. C'est là! Les Aït Sgougou reçoivent peu; quand ils reçoivent, ils sont réputés pour leur fastueuse hospitalité : mais il faut aller les trouver, dans leur salle à manger à ciel ouvert, à seize ou dix-sept cents mètres d'altitude, une salle à manger grande une dizaine de fois plus que la pelouse de Longchamp. On nous a vus. Des cavaliers accourent à bride abattue au-devant de nous, le fusil à l'arçon. Ils entourent nos autos qui se sont arrêtées pour se rejoindre et former cortège. Nous nous remettons alors en marche lente, avec l'escorte, jusqu'aux mâts ornés de fanions tricolores qui marquent l'entrée du camp. Alors éclatent les coups de feu tirés en l'air par les hommes qui, sur d'admirables chevaux, galopent près de nos portières, et nous avançons ainsi, triomphalement, entre deux rangées de tentes et une foule massée, au centre d'une sorte d'hippodrome. Toute la tribu est venue et les tentes de laine et de cuir s'alignent par centaines, en un ordre parfait, sur les deux flancs d'un vaste rectangle. Au

fond se dressent, d'un côté, les tentes du caïd : du côté opposé, une cavalerie masse ses escadrons immobiles.

Nous mettons pied à terre, dans les joyeux fracas du baroud, et l'on procède aux présentations. Il y a là peut-être deux cents Européens, officiers, colons, avec leurs femmes et même quelques enfants, invités comme nous au festin. Les uniformes khakis ou bleus, les décorations scintillantes, les toilettes claires, les ombrelles, animent dans ce repli de l'Atlas, sous cette lumière adamantine de l'Afrique, une scène inattendue d'élégance française, scène de turf ou de garden-party. Le Caïd entouré de ses notables, reçoit avec affabilité. Il est invraisemblablement beau, et cette beauté est d'ailleurs célèbre à Meknès et à Fès, où elle a, murmure-t-on, touché bien des cœurs. Il n'est pas grand, mais d'une proportion parfaite, avec des mains et des pieds impeccables. L'ovale du visage, le teint doré, les longs cils frémissant sur des prunelles veloutées et langoureuses, le nez droit aux fines narines, les lèvres sinueuses sur des dents éblouissantes, la moustache et la barbe légères et frisées, l'oreille exigüe, tout compose un ensemble digne de plus pures miniatures persanes ou des princes de légende rêvés par Benozzo Gozzoli, un miracle de sélection raffinée. L'expression est courtoise, malicieuse, et trahit aussi quelque vanité : ce jeune homme se sait très beau, et les admirations le flat-

tent visiblement. Son cheval est auprès de lui. Il ne résiste pas au plaisir de le monter et de se camper fièrement devant les nombreux kodaks des hôtes avec une complaisance prolongée. Le cheval noir porte une selle revêtue de velours vert brodée d'argent. Le mors, les brides, les arçons, les étriers, tout est d'argent ciselé ou revêtu de plaques d'émail polychrome du travail le plus précieux. Le cavalier est enturbané de mousseline blanche, et sous son burnous blanc dont la qualité de la laine fait tout le prix s'entrevoit un caf-tan vieux rose. L'ensemble, sur le ciel incandescent, est d'un effet inouï.

Le Caïd descend pour assister à une remise de décorations françaises et alaouites qu'au nom du résident et du sultan le général, après une courte mais solennelle allocution, prend des mains de son officier d'ordonnance pour épinglez les croix aux rubans rouges ou orangés sur les djellabas de quelques dignitaires alignés, dont les yeux brillants d'orgueil démentent seuls l'impassibilité. Ce sont des chefs acquis au Mahkzen et à nous, et qui ont guidé leurs contingents, auprès de nos légionnaires, contre les pillards et les insoumis du Sous ou du Tafilalet. Nous pouvons compter sur eux comme sur les hommes du Glaoui et des autres grands féodaux de l'Atlas. Les croix vers lesquelles ils baissent les yeux leur causent une joie enfantine, qui veut s'exprimer. Et sitôt la cérémonie terminée, ils font signe aux esclaves

amenant leurs montures qu'ils enfourchent. Alors au fond de l'horizon, la masse équestre jusqu'alors immobile, s'ébranlant enfin, accourt vers nous avec une rapidité effarante, accélérant de seconde en seconde sa charge frénétique : et au moment où il semblerait qu'elle va nous broyer tous, les Marocains restés près de nous se lancent à sa rencontre. C'est dans le vacarme des longs fusils jetant leurs flammes, dans la poussière, dans l'odeur de la poudre, un incroyable tournoiement de chevaux blancs ou noirs, de crinières, de selles de velours et d'émaux, de burnous incarnadins, verts, jaunes ou bleus, de turbans blancs qui se déroulent : et brusquement les merveilleuses montures aux yeux de feu, aux naseaux soufflants du feu, ces bêtes qui semblent voler comme de fabuleux hippogriffes, s'arrêtent net. Un à un les chefs passent lentement devant nous, pour faire admirer leurs tapis, leurs harnachement, leurs armes, qui sont leur suprême luxe de rois de la montagne, et où l'art berbère se révèle dans son ingénieuse et sévère noblesse. Mais la fantasia n'est pas finie : ils en sont trop friands et, voltant, tous repartent pour leur plaisir, au galop le plus furieux, dans l'immense esplanade, salués par les clameurs de la foule, et sur le sol foncé ils ressemblent là-bas, à un vol de mouettes se posant. Je sais maintenant ce qu'ont pu être les cavaliers numides d'un Narr'Havas imaginé par Flaubert ou d'un Jugurtha

dompté par les Romains! Ces hommes ne bondissent pas comme les nôtres sur leurs chevaux. Encastrés dans les selles hautes, ils y siègent comme dans des fauteuils, et le plus violent mouvement ne fait pas vaciller leurs bustes droits; dans leurs larges étriers sont engagées des babouches sans talons, sans éperons, et c'est par la pression des cuisses et le jeu savant du mors qu'ils font obéir leurs coursiers-oiseaux.

Ils tourbillonneraient ainsi pendant des heures et nous ne nous lasserions pas de les regarder : mais il est fort tard et nous avons cruellement faim. Le geste d'invite du Caïd est accueilli avec reconnaissance, et nous pénétrons sous l'énorme tente centrale, emplies d'ombre. Elle est faite de tissus de poil de chameau et de lourds tapis soutenus par une armature de poutres, de cordes et de piquets. Au milieu de ce désert, des centaines de serviteurs ont édifié ce palais, dont d'innombrables chameaux et mulets ont charroyé les éléments durant des jours dans les sentiers de la montagne. La terre disparaît sous des monceaux de tapis, de coussins de cuir, de matelas enrobés de soies fleuries sur lesquelles nous nous asseyons, les jambes croisées, dans un joyeux tumulte et presque sans souci des préséances. D'abord les esclaves noirs et les chaouchs aux caftans orfévrés, aux riches turbans, circulent avec les bassins et les aiguères de cuivre, versant l'eau parfumée de la purification rituelle. Puis ils posent

devant nous des tables basses, et, salués par nos cris, apparaissent, pompeusement portés sur des planches, les méchouis rôtis ou bouillis, servis entiers. Avec trois doigts de la main droite, mais en trichant un peu à la dérobee, nous détachons la peau croustillante, les lambeaux des épaules, des côtelettes, des gigots, chacun ou chacune tirant bravement ce qu'il a devant soi, et négligeant les pains ronds blancs et compacts : déjà, au goût savoureux du mouton, se mêle la vive fragrance du poivre arabe, aromatique, séductrice et pleine d'un feu concentré qui après l'air des altitudes et le grand air, excite la soif.

On y a songé. Nous avons à choisir entre l'eau des sources et le thé à la menthe pour calmer l'incendie. Mais la prévoyance des services de la subdivision y a ajouté, pour nos hôtes roumis, un nombre imposant de bouteilles de vin et de champagne. J'apprends ainsi que nos services assument une partie des frais de cette fête annuelle : comme tous les Marocains, les Aït Sgougou sont aussi pauvres que généreux, et leur hospitalité fastueuse les ruinerait si le protectorat n'avait réussi à les persuader délicatement d'accepter son concours matériel. Le général indique à ma femme stupéfaite que pour ce repas la tribu a sacrifié deux cents moutons et un nombre incalculable de poulets et de pigeons, sans parler de tout le reste. Il y a quarante huit heures que travaillent nuit et jour, dans les cuisines en plein

vent installées à quelque distance auprès de vastes écuries improvisées, une multitude de femmes et d'aides. Nous eussions dévoré les méchouis, mais on nous donne l'alarme : il est prudent de se réserver, car la *diffa* comportera dix plats, et nous avons déjà appris dans l'Ouarzazat ce que peut être un plat marocain. Font alors leur entrée des ragoûts de mouton avec des olives, et une sauce noire où il nous faut tremper nos morceaux et nos doigts : elle est délicieuse, et diabolique. La symphonie du poivre ira se renforçant de service en service jusqu'à des « *tuttis* » triomphaux, et les verres, car nous avons des verres, et de cristal, ne cessent de se remplir et de se vider. Avec une grâce parfaite et une rieuse bonhomie, le beau *caïd*, enjambant les matelas et les coussins, ne cesse de surveiller les serviteurs, de nous exciter à manger et de parcourir toutes les rangées d'invités, lui-même ne se nourrissant que plus tard et séparément, avec les notables de la tribu : et vraiment il « reçoit » avec une élégance, une cordiale simplicité qui nous ravissent. On apporte des poulets bouillis dans de grandes vaisselles de terre, puis un couscous monumental, dont les pyramides odorantes se découvrent lorsqu'on soulève les couvercles de sparterie versicolore. Notre faim est déjà presque rassasiée, mais le poivre s'intensifiant la ravive. Cependant, nous ne prenons de ce succulent couscous que quelques boulettes : et voici des salmis de pigeons avec

des fèves et des amandes et de nouveaux amas de fine semoule au lait sucré.

Etourdi par le bruit, las d'avaler, je me détourne pour contempler un admirable tableau. Nous festoyons en l'ombre impénétrable de la tente : mais plusieurs pans de tapisserie sont relevés, et j'aperçois, au dehors, une foule de curieux qui, rangés, muets, immobiles, nous regardent. L'ardeur du soleil est telle que cette foule me donne la sensation d'un bas-relief d'or dont la réfraction m'aveugle. Ce n'est que peu à peu que je puis distinguer les visages foncés dans la brûlante blancheur des djellabas, puis les expressions de ces visages, m'évoquant celles des chats qui guettent la table. Ces pauvres gens, en effet, attendent avec l'immémoriale patience marocaine le moment où on leur livrera tous les reliefs de notre *diffa* : et Allah sait alors ce que peut contenir, un jour de franche lippée, l'estomac d'un Moghrébin habitué à se contenter d'une galette, de quelques dattes sèches, et d'une gargoulette d'eau ou des trois verres de thé. Déjà, des nègres ont posé devant eux les débris des méchouis et les restes du premier ragoût, et cela fait un beau tas : mais il est défendu d'y toucher avant le signal, et l'attente respectueuse se prolonge...

Une acclamation me fait retourner : la *bestilla* ! Il y a aussi de la *bestilla* ! Et les jolies femmes et les enfants battent des mains, et le champagne

circule. Sur de vastes plats, sortant des fours, cette bestilla si fêtée surgit. Il paraît que sa préparation a exigé vingt-quatre heures. C'est une sorte de tourte d'une pâte feuilletée dont la finesse de dentelle, la légèreté, la saveur, dépassent toute la science de nos pâtisseries. Sucrés, parfumés de cannelle, ces feuilletés successifs recèlent la surprise d'un hachis de pigeon où, naturellement, le poivre lutte avec la cannelle et le sucre et produit une volupté si composite que je renonce à l'exprimer. Nous nous jetons sur cette divine bestilla comme si nous étions encore à jeun, et c'est avec mépris que nous écartons les salades parfumées de citrons. Après quoi nous perdons tout courage devant les gâteaux de miel, les macarons qu'on empile sur nos tables, et c'est à peine si nous grignotons des « cornes de gazelle » fourrées de pâtes d'amandes avant le thé, le café et les cigarettes, dans notre ingrate impatience de désertir cette montagne de victuailles. Une vaste rumeur, d'ailleurs, dominée par un vrombissement caractéristique, nous appelle précipitamment au dehors : dans le ciel, un avion a surgi des crêtes, et tandis que quelques cavaliers galopent pour dégager l'hippodrome et refouler la multitude stupéfaite, l'appareil se pose et roule doucement vers nous. Il amène de riches colons en visite. Vers eux le caïd s'avance, et il veut aussitôt connaître la sensation de s'élever dans la machine merveilleuse conçue par les djinns

de France. On lui fait place. Il rit comme un enfant et multiplie des signes d'adieu tandis qu'on l'emmène faire quelques tours de piste au-dessus du paysage. Sitôt qu'il est redescendu, commence la seconde partie de la fête, vouée aux danses et aux chants.

Aux sons de flûtes frêles, ponctués du battement des tambourins, des « chikhates » basanées se dressent, empaquetées dans leurs jupes de couleurs superposées, faisant tinter leurs bracelets et leurs ornements d'argent bossués de gemmes : leur mélopée rauque et triste semble un appel à la foule. Et voici que, devant la grande tente, se groupent deux cents hommes et femmes, plus peut-être, formant un demi-cercle les isolant de nous. Le sol est tellement brûlant, tellement irradiant, qu'il est pareil à un brasier et que sa réfraction éclaire les visages de tous ces êtres par en-dessous, tandis que les terribles rayons verticaux du soleil incendient leurs crânes violets et leurs turbans de crème. Entre ces deux lumières du ciel et du sol, ces rangées humaines sont fantastiquement imbues de clartés incandescentes. Derrière elles s'alignent les têtes des chevaux dont les cavaliers dominant l'hémicycle. Alors commence, dans le vacarme saccadé des instruments, la danse avec la psalmodie polyrythmique, aiguë ou grave, insaisissable et énervante, des voix. Deux chefs de chœur, deux grands diables maigres en gandourahs roses, excitent par les ges-

tes et les cris sauvages les rangées si étroitement pressées que nous n'avons devant nous qu'un vivant mur d'étoffes où les corps s'imbriquent, où nous ne distinguons que les têtes et les mains tombantes et immobiles. Une de ces têtes me captive. C'est celle d'une chleuh très jeune et très belle. L'intensité de la lumière fait blêmir son teint doré jusqu'à la nuance du citron. Ses joues et son front sont semées de croix bleues. Elle est ennuagée des pieds jusqu'au cou des plus fines soies blanches sur lesquelles scintillent des colliers d'argent, et, dans cette torride journée africaine, on dirait une princesse du nord, une fée des neiges rêvée par Andersen. Elle n'est que candeur, reflets, immatérialité. Ses énormes yeux regardent sans rien voir, et une mélancolie hautaine est suggérée par le pli de ses lèvres qui s'ouvrent en cadence pour le chant. Car le chant à l'unisson commence avec des répons, des silences brusques, de violentes reprises scandées par les tams-tams, des paroles inintelligibles où l'amour et la menace s'alternent. Et voici que le mur d'étoffes se met à bouger sur place. Il est secoué d'une sorte de tremblement de bas en haut. Sous les linges on devine que les genoux ployés puis détendus rejettent les ventres et les poitrines vers les têtes immuables. Cela devient spasmodique. C'est l'« ahidous », la danse d'amour. Cela dure et dure encore, et semble n'en plus finir. Le tressautement est de plus en plus rapide. Par ins-

tants, une des jeunes danseuses paraît près de défaillir, à cause de la chaleur, de la lumière et de l'effort, et s'affaisse sur elle-même. Il en est d'autres qui ne sont plus maintenues debout que par la pression des corps voisins sous les laines brûlantes : mais un des grands diables bondit férocement vers elles, et redouble de hurlements, et heurte du poing son tambourin sous leurs figures, et, hypnotisées, elles se relèvent et bandent tous leurs muscles pour le diabolique trémoussement. Je regarde ma jeune chleuh. Elle a les yeux clos et semble morte. Mais c'est de volupté secrète qu'expire cette fausse morte : et les expressions de toutes ses compagnes roidies sur leurs jambes serrées ne me laissent plus douter de l'orgasme qui s'accomplit mystérieusement sous nos yeux tandis que la houleuse, la frénétique agitation des ventres et des seins ne cesse de s'intensifier. L' « ahidous » est une danse sacrée, animale, épuisante, chaste et terriblement sexuelle, et transforme chacune de ces créatures en une figure de la luxure paroxysmée, sans un attouchement, sans rien qui dérange l'ordonnance hiératique du chœur. À la fin, il n'est plus une seule de ces femmes, hystérisées par la chaleur, le bruit, la lumière, la fatigue, qui n'ait les yeux fermés et ne semble épuisée par la jouissance secrète la rendant mortellement pâle sous les regards dévorants des grands mâles. Et le magnétisme de sensualité qui émane de cette foule devient si oppres-

sant que les Européennes présentes se troublent, évitent de regarder les hommes de leur race. Et pourtant aucune chair nue n'est visible, aucune main, même, ne tente d'en toucher une autre, et l'unanime invocation au spasme garde un caractère de gravité, de prière farouche, de soumission à l'acte mystérieux et éternel qui donne la vie. Ici, plus encore qu'en Espagne, notre libertinage riant est inconnu, la confrontation sexuelle cherche le plaisir au fond d'une fatalité triste, presque tragique, avec un acharnement tout ensemble bestial et mystique, partagé entre le double attrait de la fécondation et de la mort. Et sous l'impassibilité dont partout en ce pays m'a hanté l'impénétrable énigme, m'est enfin révélée l'incroyable force explosive de ces natures triplement scellées devant le roumi.

Quand le cercle est rompu, nous nous mêlons à ces célébrants de l'« ahidous » pour les complimenter. Les hommes ont un large sourire, mais les femmes, poupées de soie fleurie et de bijoux, sont redevenues insensibles. L'odeur de l'amour, qui naît de leurs corps en sueur, dénonce leur émoi caché. Leurs masques n'en disent rien. Elles possèdent, elle aussi, cette singulière faculté de nous regarder sans paraître nous voir; leurs prunelles ne fuient point les nôtres mais notre pensée n'y entre pas, elle est réfléchiée et renvoyée par ces magnifiques miroirs inexpressifs, l'abîme reste ouvert, la courtoise hospitalité ne change

rien. Nous errons, en devisant avec les dames et les officiers, sur l'esplanade : et à chaque instant se composent des tableaux qui laissent bien loin derrière eux, non seulement le correct Fromentin, mais Dinet, Dehodencq, Chassériau et Delacroix eux-mêmes. Les chevaux errent librement, délivrés de leurs selles somptueuses. Nous visitons les tentes sous lesquelles tant de servantes drapées de bleu sombre apprêtèrent notre festin. Les réchauds de cuivre scintillant, où fument les théières, s'alignant sur des trépieds. Dans un coin des groupes achèvent d'engloutir voracement les reliefs de la diffa. En plein désert a surgi une petite ville aux abris de poils de chèvres, de tapis et de cuir, avec des souks, et toute une cavalerie de mulets et d'ânes-martyrs l'emportera demain dans les altitudes, dans les repaires secrets de la montagne. Que ces êtres sont donc harmonieux, altiers, primitifs et beaux ! Jamais je ne me laserai de le répéter. Ils auront imposé à mon esprit des visions nouvelles qui ne le quitteront plus.

Et pourtant, il faut partir. L'air venu des cimes fraîchit, les ombres s'allongent, quelques lumignons clignotent déjà au fond des tentes, le retour demandera plusieurs heures et s'accomplira en pleine nuit : nous rejoignons nos autos, cérémonieusement accompagnés et salués. Des cavaliers sautent en selle et se donnent le plaisir de nous escorter jusqu'aux fanions de l'entrée, en tirant encore des coups de feu. Et nous laissons

derrière nous la féerie, en percevant quelque temps encore la vaste rumeur. Tant qu'il y aura une dernière lueur au ciel, après la fête officielle cette foule s'en donnera une autre. Elle applaudira les prouesses renouvelées de la fantasia. Elle recommencera l' « ahidous ». Puis dans les ténèbres ce sera l'immense accouplement, réitéré, furieux, à même le sol, sous les étoiles, la mêlée sexuelle que ne dérangeront même pas les brusques pinceaux de lumière des phares, quand partiront les dernières autos des infidèles...

LA NOSTALGIE

Par le Riff espagnol, par Tétuan où j'ai dit adieu au dernier reflet, déjà bien pâli, de la féerie, par la blanche Ceuta, je suis revenu, puisqu'il fallait revenir.

La mer riait sous le soleil. Mais, au milieu du détroit, une opaque muraille de nuages s'est dressée, cachant l'Europe. Et la pluie s'est abattue sur le bateau, et c'est sous les averses que nous avons débarqué à Algésiras.

Presque aussitôt, le rapide m'a emporté dans la nuit à travers l'Andalousie, vers Madrid où je devais passer plusieurs heures. Où, sinon au Prado, devant quelques-uns de mes dieux, Titien, Rubens, le Greco, Goya, Velasquez?

Mais je ne les ai plus reconnus. Ils m'ont paru fumeux, tristes, désuets. Je ne communiais plus avec leurs âmes. De ce que j'avais écrit sur eux, je m'efforçais vainement de me souvenir. Et

le décor des rues madrilènes, et les êtres que j'y croisais, me semblaient désespérément abominables. Moralement et physiquement, tout en moi se rétractait, comme si j'étais tombé d'un Eden dans un baignoire boueuse. C'est presque comme un réfugié que je me suis blotti dans le nouveau train nocturne qui allait me conduire en France. Et, lumières éteintes, rideaux tirés, dans le fracas rythmé, dans l'insomnie sur ma couchette de sleeping, j'ai pu mesurer l'étendue et la force du choc mental que j'avais reçu, tandis que la senteur d'une poignée de feuilles de menthe, emportée dans une poche de manteau, suffisait à me représenter tout ce que je venais de quitter.

Dans mon désarroi, une idée m'obsède. Je ne pourrai plus supporter la laideur contemporaine. Je ne pourrai plus la tolérer. Et cependant, où vivre? C'est la première fois que je rentre en France, ayant franchi tant et tant de frontières, avec cette sorte d'angoisse. Et j'essaie de ruser avec elle, puérilement. Je me représente mon intérieur et ses bibelots, les musées, les cathédrales, les châteaux de la Loire, la richesse des campagnes basques, que sais-je encore? tout ce que j'ai aimé et qui m'attend fidèlement. Mais pourrai-je encore le goûter et même le comprendre?

Que deviendrai-je, si je ne puis me réadapter, possédé par le sortilège qui a transformé ma pensée? Je viens de voir le peuple des statues vivantes, des beautés plastiques à rendre fou, une poly-

chromie splendide : j'ai connu l'absolue liberté dans l'étendue, des jardins et des montagnes incomparables. J'ai bu comme un élixir magique la Lumière Primitive en sa toute pureté. Devant ces êtres qui la priaient, je me suis demandé mille fois s'ils n'avaient point raison. Tout ce qui avait été ma culture, ma foi, ma discipline latine, m'a paru pauvre et mortellement fragile, et faux peut-être. Et je retourne vers un monde sans clarté où se traînent, noirs et gris, les citoyens de la dérisoire termitière machiniste; et je vais me replonger dans ce plasma qui se croit civilisé, et j'y serai un protestataire, refusant d'être un numéro. Jamais, auparavant, je n'ai accepté : mais je ne savais point qu'il y avait un paradis. Maintenant que l'ai trouvé, c'est pour le perdre. Et ce train m'entraîne vers la révolte vaine et l'inexorable ennui. La vanité de nos outillages compliqués, notre immense mépris devant les vrais buts de la vie, notre croyance stupide en un progrès que dément l'éternel retour, notre oubli des logiques suprêmes de la mort, nos sophismes générateurs d'esclavages, tout m'écœure à l'avance. Et quand, au petit jour, à Irun, je vois passer sur les quais, au long des locomotives et des empilements de charbon, des hommes aux buffleteries jaunes, des cheminots et des voyageurs surchargés de valises et de plaids se hâtant vers la douane maussade, sentant la pipe et le cuir mouillé, je dois leur montrer la face hagarde d'un de leurs sem-

blables n'ayant pas dormi : mais ils ne devineront point que je ne suis plus leur semblable, que je les trouve affreux, et que j'ai honte de leur laid autant que de la mienne.

Peu à peu, cependant, ma révolte s'apaise, et l'air natal largement respiré à la portière élimine les troubles du délicieux poison dont j'étais saturé. Les souvenirs cessent d'être gâtés par l'amertume : la réalité rentre en moi pour reléguer dans les magies du songe ce que je viens de vivre, et tout se fond dans cette pensée que j'admets avec une bizarre volupté. J'ai été le témoin — et cela est sans prix — d'un monde où l'Antique est encore vivant, et qui s'est conservé intact à quelques jours à peine de l'Europe moderne. Se conservera-t-il longtemps encore? Les hommes admirables qui ont hérité leur mission de Lyau-tey font et feront tout, en organisateurs, en artistes et en croyants, pour sauvegarder cette beauté. Mais la race elle-même ne dégénère-t-elle pas par la contagion du cosmopolitisme? Ne perdra-t-elle point peu à peu, malgré la résistance de son fatalisme, de son credo immuable et de sa millénaire fixité, ses arts, ses vêtements, ses coutumes? Déjà les vétérans qui défrichèrent là-bas, au pays des belles couleurs, me l'ont prédit tristement; ils ont vu s'effriter la merveille, et ils voient l'homme-statue, le chef-d'œuvre animé, se travestir sous notre livrée ouvrière. J'ai pu encore contempler ce que, dans dix ans peut-être, on ne verra plus : et ce

que j'ai noté dans ce livre semblera une belle fable.

Du moins aurai-je vu grandir et s'épanouir, auprès de ces déclinantes splendeurs du génie islamique, un des miracles du génie français.

TABLE

Le Prélude de Tanger.....	1
Les Blancheurs (<i>Rabat et Salé</i>).....	15
Le feu rose (<i>Marrakech</i>).....	52
La hantise du désert (<i>l'Ouarzazat</i>).....	94
Devant l'Atlantique (<i>Mazagan, Azemmour, Casablanca</i>).....	128
La cité d'ivoire (<i>Meknès</i>).....	142
Sanctuaires.	163
Fès mystérieuse et sainte.....	177
La féerie.....	220
La nostalgie.....	237